

# *Le vicaire des Ardennes*

Honoré de Balzac





# LE VICAIRE

DES

# ARDENNES,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,
Bachelier ès-lettres, auteur du CENTENAIRE.

## TOME PREMIER.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

# LE VICAIRE

DES

# ARDENNES.

ROMANS NOUVEAUX, *qui doivent paraître incessamment à la Librairie théâtrale et romantique de* POLLET.

---

*La Luthérienne*, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12.

*Polidore*, ou Mémoires d'une Famille grecque au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques de Charles Nodier, 2 vol. in-12.

*Le Bonnet de police*, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

*Le Divorce*, ou le Mari comme il n'y en a guère, par le chevalier de Propiac, 3 vol. in-12.

*Sous Presse.*

*La Sœur de Saint-Camille*, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12.

*Le Centenaire*, ou les Deux Béringheld, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12.

*Le Tartare*, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.

*Michel et Christine*, par le même, 3 vol. in-12.

---

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.



Mlle Mélanie de St André.

Litho. de C. Motte.

Balzac, Honoré de.

# LE VICAIRE

DES

# ARDENNES;

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,
Bachelier ès-lettres, auteur du CENTENAIRE.

TOME PREMIER.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

# PRÉFACE

## QU'ON LIRA SI L'ON PEUT.

Comme on pourra critiquer et que l'on critiquera assurément cet ouvrage, je déclare que je suis jeune, sans expérience et sans aucune connaissance de la langue française, quoique je sois bachelier ès-lettres..... Alors mes censeurs ne se tromperont pas en disant que cette production annonce du mérite, à travers les

aberrations d'une imagination de vingt ans, et malgré les fautes de style qui s'y trouveront.... Mais je leur réserve un coup auquel ils ne s'attendent pas, c'est, que cette production n'est pas de moi. En effet, si j'étais l'auteur de cet ouvrage, je me serais bien gardé d'y clouer une préface, j'ai trop d'amour-propre pour écrire un seul mot avec la certitude qu'il ne serait pas lu.

Les Zoïles écartés par ma franche confession, je m'adresse à la partie saine du public, c'est-à-dire à ceux qui auront le bon sens de me lire, à ceux que le délire de la politique n'a point

saisis, et qui, dévorant avec joie les bons romans, se sortent de la vie, et s'élancent dans le monde idéal que crée un auteur habile, charmant ainsi leurs chagrins et ne vivant plus qu'avec des êtres imaginaires qui leur plaisent ou, quelquefois les ennuient, car nul n'est parfait, même dans le monde romantique.

C'est à cette *classe* (remarquez bien ce mot) que je m'adresse, et c'est à elle que j'ai réservé l'explication de l'espèce d'énigme que renferment les premières lignes de cette préface. Je serai sincère, j'aurai le courage de confesser tous mes torts et de paraître au

tribunal de police correctionnelle de l'opinion des lecteurs de romans, en leur demandant pardon de parler de moi..... Mais comme nous avons long-temps à nous voir, puisque j'ai trente ouvrages à faire paraître, je crois que nous pouvons sans danger nous dire nos vérités.

Je suis morose et sujet aux affections nerveuses. Un médecin de mes amis assure que j'ai les hypocondres très-gros... on va se récrier et dire qu'il y a de la fatuité à instruire le public de ce que j'ai ou n'ai pas..... Êtes-vous un grand homme pour que vos maladies l'intéressent? Il est plai-

sant qu'un inconnu vienne usurper à vingt ans les droits que le génie ne conquiert qu'à sa mort... Patience? la grosseur de mes hypocondres va vous expliquer comment je n'ai pu vivre avec personne, comment je trouve tout le monde vicieux, corrompu, comment aucun ministère ne me plaît et comment chacun me paraît taquin, mesquin, chagrin. J'ai des amis qui prétendent que l'on me fuit, parce que j'ai tous les défauts que je prête aux autres; ce qui est une véritable imposture, car je suis l'homme le plus facile et le plus accommodant. Je ne suis pas jaloux,

quoiqu'homme de lettres; je suis pauvre et ne désire rien, qu'un peu de gloire et d'argent.

Tout ceci explique comment je me suis, dernièrement, réfugié au Père-Lachaise, conduit par mes hypocondres, selon mon médecin, et par le dégoût de l'humanité, selon moi. J'espérais trouver dans ce lieu des hommes vertueux et d'un commerce aimable!... J'ai trouvé bien autre chose!.....

D'abord, je n'ai vu dans ce lieu que des modèles accomplis en tous genres. Le monde y est renversé : Chaque épouse y est fidèle; toutes les mères, adorées;

tous les enfans, de leurs pères; et les superlatifs les plus pompeux sont prodigués à d'honnêtes charcutiers, procureurs, boulangers, tailleurs, maçons etc... tellement que pour les hommes que la France révère on n'a pu mettre sur leur marbre rien autre chose que *Masséna ! Jacques Delille ! Évariste Parny ! Méhul !* ces messieurs les débitans avaient tout pris. Enfin, chaque morceau de terre couvre une fleur céleste, ou renferme un phénix qui, heureusement pour ses héritiers, n'a pu renaître; aucune femme n'est aigre ni vaporeuse; les hommes y sont excellens et munis d'ex-

cellens certificats de bonnes mœurs. C'est tout un autre monde, où règne une paix, un calme, une décence admirables. A la louange du genre humain, je déclare qu'après une perquisition exacte, je n'y ai vu qu'une seule épitaphe douteuse. Cela me fait souvenir de l'aventure du duc d'Ossone, qui, visitant les galères, interrogeait tous les rameurs, et chacun lui raconta son histoire de telle manière qu'il n'y en avait pas un seul pour qui la justice n'eût commis une grande erreur. Il en vit un qui, tout honteux, convint de sa peccadille.

— Qu'on m'ôte vite ce scé-

lérat qui va gâter ces honnêtes gens!.... s'écria le duc.

J'ai remarqué de grands laquais qui, par l'ordre de leurs sensibles maîtresses, apportaient d'un air triste les offrandes des veuves, et déposaient, par procuration, les branches d'immortelles; je ne sais même pas s'ils ne pleuraient point aussi par procuration ou *par ordre*.

Enfin, je me suis promené avec un véritable plaisir au milieu de ces archives de la mort et j'y ai trouvé cette tranquillité, cet abandon qui rendent la vie aimable. Je ne me suis querellé avec personne; tous ont pris mes

discours en bonne part; aucun ne s'est levé de sa tombe pour me reprocher mes sarcasmes innocens; et, excepté quelques statues que le sculpteur a arrangées de telle sorte qu'elles me regardaient de travers, j'allais sortir fort content de la bonhommie de mes hôtes, lorsque j'aperçus un jeune homme non loin du tombeau d'Héloïse. Comme depuis trois jours j'étais à peu près sevré de la présence importune des hommes, j'avoue franchement que j'examinai ce chrétien avec l'attention qu'on prête à l'échantillon du drap dont on est forcé de s'habiller.

Ici commence mon crime; ici l'on verra la curiosité qui perdit notre mère Ève se déployer, chez un de ses enfans, avec une force vraiment diabolique; et vous-même qui lisez *cettui* morceau de prose, confessez que vous désirez connaître ce jeune homme : première raison pour m'absoudre.

Je m'approchai à pas de loup, et je vis qu'il était assis sur un de ces tabourets contenus dans une canne. Je conclus de là qu'il aimait ses aises, et je présumai que sa douleur n'avait rien de profond. Bientôt je m'aperçus qu'il tenait sur ses genoux une

masse assez considérable de papiers et qu'il les barbouillait avec vitesse.

A ces indices, je reconnus un de nos artistes dessinant nos monumens et spéculant sur la mort. Enhardi par cette idée, je m'avançai brusquement...... On m'a toujours dit que ma figure n'était pas gracieuse et mes amis les plus intimes prétendent que s'ils me rencontraient au coin d'un bois, ils s'enfuiraient : j'avoue que si je me rencontrais moi-même, j'en ferais peut-être autant; quoi qu'il en soit, le résultat de mon mouvement accéléré et du

rire agréable que je formai, fut la retraite soudaine de cet honnête jeune homme.

Maître de la place, j'en parcourus l'étendue. Je vis un petit cippe en marbre sur lequel était écrit : *bientôt.* Cette inscription changea totalement mon opinion. La terre qui environnait cette tombe modeste n'avait point cette fraîcheur qui annonce le culte que nous prodiguons aux sépulcres. Elle était foulée, aucune fleur ne parait ce dernier asile, le petit treillage obligé ne l'entourait pas... Non, tout indiquait une douleur sauvage, sans luxe, sans coquetterie et le chagrin

n'avait aucun fard. Alors, je pensai que ce jeune homme promettait peut-être plus qu'il ne tiendrait.

Lorsque je me retirai, je le vis revenir tout inquiet de ma visite, il s'appuya sur le marbre, en passant sa main dans ses cheveux et se remit à écrire. Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'il ne poussa point de soupirs, ne versa point de larmes, ne se rongea point les ongles; seulement, il me regarda par instans et finit par s'accoutumer à ma figure. Je saisis les momens pendant lesquels il écrivait pour m'approcher de lui, et je parvins par degrés

à être à trois pas de lui. Je m'assis sur l'herbe, et je résolus de m'insinuer dans sa confiance pour savoir ce qu'il écrivait, car tout ceci me paraissait singulièrement romanesque. Alors, je m'avançai par un mouvement de fesses imperceptible, si bien, que sans qu'il ait dit un seul mot, nous nous trouvâmes côte à côte.

L'inconnu ne m'eut pas plutôt envisagé, qu'il se leva et s'enfuit pour la seconde fois. Jugeant alors que j'en avais assez fait pour une première tentative, je m'en allai, bien résolu de revenir.

Le lendemain je me rendis au cimetière, où je fus seul à entrer. Je cours!... Quel fut mon étonnement en arrivant au tombeau de la veille, d'y voir mon jeune homme écrivant toujours avec la même rapidité, mais pâle, l'œil abattu et les cheveux humides de rosée. — Avait-il passé la nuit? Comment? Pourquoi?...

Il devint évident pour moi que cette aventure devait être fort intéressante, je ne cherchai pas à m'expliquer la bizarrerie d'un tel fait; seulement, par un magique pressentiment, je jugeai que j'avais devant les yeux un être malheureux. La compassion le plus vive s'em-

para de mon cœur et j'aurai la franchise d'avouer que, dans cette compassion, se glissait l'espoir de lire le manuscrit.

Prenant alors les sons les plus anodins du medium de ma voix, je dis à l'étranger :

— Monsieur, vous paraissez gravement affecté?... Puis-je vous être utile à quelque chose? Je suis bachelier ès-lettres.

— Non.

Ce *non* eut quelque chose de flatteur, malgré l'accent sévère avec lequel il fut prononcé, car le jeune homme me parlait au moins. En cet instant, la plume de l'étranger tomba par terre, je la

ramassai, et, la lui présentant avec toute la grâce dont la nature m'a doué, je réussis à obtenir un signe de tête assez amical.

Réduit à un rôle passif, je m'en contentai, et, semblable à ces chiens qui suivent de l'œil, la bouchée que leur maître tient à la main et qui l'escortent de leurs regards pétillans jusqu'à ce qu'elle ait disparu, de même, je suivais la main du jeune homme, toutes les fois qu'elle allait d'un bout à l'autre du papier, ou lorsqu'il prenait de l'encre. Je cherchais à comprendre quelle aventure bizarre pouvait obliger un homme à écrire en plein air, plu-

tôt que dans un cabinet, bien chaud et sur une table commode, lorsque le jeune homme tira une ligne assez forte à la fin de la page qu'il tenait et il roula le tout dans une feuille de papier. Cela fait, il quitta son tabouret, s'assit par terre, en appuyant sa tête contre le marbre, et, croisant ses bras, il ferma les yeux et ne remua plus. Il était beau de figure et sa pose noble me fit plaisir à voir.

Máis toutes ses actions avaient un cachet d'originalité tropressemblant à celui de la folie, pour que je restasse oisif; rassemblant alors tout ce que je savais du grand

style employé depuis dix ans par les hommes dont la France s'honore, je lui dis avec chaleur :

— Jeune homme, écoutez? Il est des momens où l'âme abattue et flétrie recule devant le fardeau des misères humaines ; parfois la fleur de la vie perd son délicieux parfum ; il suffit de quelques froides réflexions pour nous précipiter du haut du trône idéal que construisent de brillantes imaginations ; mais, la nuit enfante le jour, la douleur le plaisir, l'hiver rend le printemps plus aimable, sortez de votre affliction, jetez-là comme un manteau trop lourd....

Au bruit de ces tropes harmonieux, il souleva sa paupière et me répondit :

— Par grâce, M. le bachelier, ne m'étouffez pas et laissez-moi mourir tranquille ?

— Mourir ! m'écriai-je en m'élançant sur lui, et le saisissant par la poche dans laquelle le manuscrit était contenu ; mourir ! mon cher monsieur, y pensez-vous ?....

— Comment voulez-vous que je vive, mon âme est-là ! et il m'indiqua le marbre contre lequel il s'appuyait. Je vis avec joie que ce mouvement fit passer le manuscrit hors de sa poche.

— Ah ! monsieur, vivez sans

votre âme, il y en a tant qui n'en ont pas, vous ferez comme eux!...

— *Mon ami,* reprit-il au moment où ie mettais la main sur ses papiers, la mort est douce aux malheureux!...

— *Monsieur et ami,* tel malheureux que l'on soit! il est très-agréable de vivre: l'existence est un fardeau, soit! mais il est très-agréable à porter et sans les humains qui nous le tiraillent de côté et d'autre, il serait encore plus....

— De l'eau, de l'eau!......

Le manuscrit sauta par terre.

— Qu'avez-vous?.... lui dis-je en prenant le rouleau de papier.

— Je meurs de faim.... et.... je veux, je veux mourir. Adieu Mélanie, adieu ma mère !....

Sans attendre plus long-temps, j'emportai le manuscrit et je fus chercher des secours : ils arrivèrent trop tard. Je trouvai le malheureux jeune homme, mort, il avait la bouche pleine d'herbes dont il avait vainement exprimé le suc, ses ongles étaient enfoncés dans la terre, sa pose annonçait une violente convulsion et il tenait sa bouche collée sur un portrait de femme. (1) Je m'empressai

(1) La gravure qui est en tête de cet ouvrage est une exacte et fidèle copie de cette

de prendre cette charmante miniature, non pas à cause de la chaîne et de la monture qui se sont trouvés en or pur, mais parce que je présumai que ce portrait était de quelqu'importance dans les aventures de ce beau jeune homme. Sa mort m'affligea singulièrement : ce qui m'a consolé, c'est qu'il voulait absolument mourir, et que, quand même je

---

admirable peinture. Nous avons jugé que ce serait faire plaisir à tout le monde, que de donner une idée de la beauté de l'héroïne de cette aventure historique. (Voyez les *Annales de la Cour de cassation*, année 1816.)

serais arrivé plutôt, il eût tout refusé.

En me retirant, je vis une voiture attelée de deux chevaux qui accourait au grand galop. Cette voiture portait sur ses panneaux des armes de marquis. Une femme s'élança en s'écriant :

Sauvez mon fils !... sauvez mon fils !...

Je ne jugeai pas à-propos de me trouver à cette reconnaissance.

Ce jeune homme avait une mère !... Si, sur ce prétexte, un censeur me contestait le legs que je me suis approprié. Je ferai observer que :

Premièrement, ce jeune homme m'a nommé son ami;

Secondement, cette bienveillance annonçait l'intention de me léguer le manuscrit, car ces sortes de papiers ne se confient qu'à *des amis*.

Troisièmement, l'intention est réputée pour le fait. Et enfin, comment la mère aurait-elle agi? Elle eut détruit le portrait, elle eut déchiré le manuscrit, car elle n'aurait rien épargné dans sa douleur, et toute la France serait privée de cette production.

J'ai lu le manuscrit, j'ai reconnu que jamais histoire plus

intéressante n'avait été publiée. Alors, je l'ai montrée à un très-honnête libraire de mon quartier, Le prix qu'il m'en offrit me séduisit, mais il m'avertit qu'il ne pouvait pas imprimer le manuscrit si-un homme de lettres n'y mettait la main : Le regardant alors avec cette noble fierté qui sied au talent modeste, je lui dis :

Je suis bachelier ès-lettres.

Or, vous sentez combien cette explication était indispensable. Il en résulte que ce qu'on va lire n'est malheureusement que trop vrai et que c'est un diamant brut que j'ai poli, monté et fait briller. Ce que vous y trouverez

de mal doit être mis sur le compte du mort, et s'il y a quelque chose de bon, attribuez-le, je vous prie, au jeune bachelier.

Vous remarquerez combien il a fallu de travaux pour pouvoir deviner, par la seule force de l'imagination, tout ce que le manuscrit du jeune homme ne disait pas, et pour disposer son histoire de manière à former un ouvrage dramatique dans le plan, les caractères, etc.

Il est vrai que le hasard voulut que j'eus encore, à cette époque, quelqu'argent, car les poches des bacheliers ès-lettres sont souvent vides, et j'employai mon

petit pécule à aller à pied à Aulnay-le-Vicomte. Là, je m'informai des circonstances que le jeune homme avait omises, et j'ai enchassé son ouvrage dans un cadre que, sans vouloir me vanter, l'on saura apprécier, je n'en doute pas.

Attendu que le libraire ne m'a pas remboursé mes frais de voyage, de ce voyage entrepris dans l'intérêt de tous, je supplie ceux qui auront la bonté de me lire, de faire aller cet ouvrage vers la route flatteuse d'une seconde édition : c'est le seul moyen d'empêcher la ruine totale d'un pauvre bachelier, qui com-

mence ses premières opérations de *Littérature marchande.*

En terminant cette entrevue amicale avec mes juges, je les supplie de me pardonner de les avoir initiés dans mes petites affaires, et je leur recommande une dernière fois d'avoir du courage, de la patience; et, avant tout, de m'accorder leur amitié; quant à la mienne? ils sont sûrs de l'obtenir à la seconde édition; et s'ils veulent savoir par quel moyen je leur témoignerai cette affection littéraire, ils n'ont qu'à essayer!.... et sur-le-champ j'imprimerai : *le Traversin*, ou *Mémoires secrets d'un Ménage; le*

*Fiancé de la Mort; mon Cousin Vieux-Pont; le Bâtard; les Conspirateurs;* et *les Gondoliers de Venise.*

H. SAINT-AUBIN,
Bachelier ès-lettres de l'Université royale de France.

A l'Ile-Saint-Louis, ce 30 septembre 1822.

# LE VICAIRE

# DES ARDENNES

## CHAPITRE PREMIER.

Conciliabule municipal. — Conjectures. — Discussion. — Le curé et sa gouvernante. — On attend le héros.

Tout était en mouvement dans le village d'Aulnay situé près de la forêt des Ardennes : la cloche rendait des sons d'un éclat, d'une force et d'une rapidité qui faisaient le plus grand honneur aux bras du bedeau. La plupart des villageois appuyés contre la porte de leurs chaumières, regar-

daient, sans rien dire, vers l'entrée du hameau, tandis que les femmes en se parlant, soit d'un côté de la rue à l'autre, soit par leurs croisées, eussent donné de la curiosité au stoïcien le plus insensible. Leurs discours roulaient sur la jeunesse, l'esprit, la taille et la conduite future du personnage attendu. Enfin, des groupes nombreux de paysans semblaient s'entretenir d'un objet important, et chacun, plus paré que ne le comporte un simple dimanche, attendait le dernier coup de la messe pour ne pas manquer d'être témoin de l'installation d'un jeune vicaire envoyé par l'évêque d'A......

Les plus savans, c'est-à-dire ceux qui lisaient couramment, portaient avec orgueil un paroissien héréditaire à coins tout usés et crasseux.

Rien de plus facile que de justifier

le murmure des conversations, le gros rire des paysans et l'air d'attente empreint sur tous les visages à l'occasion d'un événement qui peut paraître très-simple.

En effet, la commune d'Aulnay-le-Vicomte, quoique chef-lieu de canton, était bien et dûment séparée des villes voisines par trois mortelles lieues de pays; or, je laisse à penser si huit cents bonnes âmes confinées dans un vallon solitaire, n'ont pas raison de se tourmenter lorsqu'il en arrive une de plus; et surtout, lorsqu'elle arrive nantie d'une autorité difficile à placer dans la hiérarchie des pouvoirs champêtres. Aussi le corps ministériel de l'*endroit* s'était-il assemblé spontanément sur la place de l'église, afin de commenter une décision si inattendue et si marquante dans les fastes de la commune.

Pour donner une idée de l'effet que produisait dans le village cet arrêté du pouvoir épiscopal, nous allons introduire le lecteur au centre de cet attroupement des plus fortes têtes du lieu. Le personnage le plus considérable était le maire, épicier du village, lequel fut promu, en 1814, à cette haute dignité. Il caressait avec complaisance les débris d'une ancienne robe de florence blanc dont il avait créé une écharpe; tout le génie de madame Gravadel, sa femme, s'était épuisé pour y mettre une frange honnête, et l'on doutait si cette frange devenait un ornement ou une marque de vétusté. Tout le village avait vu le reste de la robe, à la fenêtre de M. Gravadel, le jour de la rentrée du Roi. La figure plate de ce fonctionnaire d'Aulnay, annonçait son moral comme les pains de sucre qui

lui servaient d'enseigne, indiquaient sa profession. À côté de lui se trouvaient les satellites du pouvoir municipal, c'est-à-dire le garde-champêtre décoré de sa plaque et de son briquet, et le facteur de la petite poste en grand costume.

Non loin de ce trio administratif, M. Engerbé, le plus gros fermier du village, et Marcus-Tullius Leseq, maître d'école et précepteur du fils de ce fermier, semblaient s'appuyer l'un sur l'autre. Au centre, se trouvait M. Lecorneur le percepteur des contributions, lequel ayant croisé ses doigts sur son gros ventre, causait avec un adjoint qui fut maire en 1815; tandis que le juge-de-paix, revêtu de sa robe et la tête couverte de son bonnet carré, tournait autour de ce groupe en tâchant de n'être ni à droite, ni à gauche, ni au centre.

Enfin, quelques membres de la commune erraient çà et là, comme pour découvrir ce dont il s'agissait dans ce conciliabule fortuit et attraper quelques bribes de la conversation, pour fixer leur politique.

— Oui, messieurs, je le soutiens, s'écriait Marcus-Tullius, d'une voix qu'il tâchait en vain d'assourdir, monseigneur ne nous envoie un vicaire que parce que M. Gausse ne sait pas le latin : quoiqu'on dise que c'est moi qui en ai instruit Monseigneur l'évêque, le fait est trop notoire pour avoir besoin de dénonciation. Encore l'autre jour, *Olim*, pour un mariage, *pro matrimonio* il commençait le *libera* ce qui signifie : délivrez-m'en! car c'est à l'impératif, si je ne l'avais pas heureusement arrêté!... Si vous voulez que je vous parle *libenter*, c'est-à-dire le cœur sur la main, je

crois qu'il était gris, non pas *forte;* mais *piano,* légèrement, *comme dit Cicéron.*

En prononçant le nom de Cicéron, le maître d'école ôta son chapeau usé et s'inclina. (Malgré la défaveur qui pourrait en résulter pour le maître d'école, nous aurons le courage d'avouer que Leseq, qui s'appelait, avant la révolution, *Jean-Baptiste,* profita de ce temps d'anarchie pour changer ces noms Welches et prendre les glorieux prénoms de l'orateur romain.)

D'après cela, continua-t-il, vous sentez que Monseigneur l'évêque a dû donner un vicaire à M. Gausse, plutôt pour surveiller sa conduite que comme un aide, car le sacerdoce, *sumnus pontifex,* n'est pas une si lourde charge......

—Que diable, M. Marcus-Tullius, il faut être de bonne foi, reprit M. Le-

corneur, qui dînait très-souvent chez le curé; M. Gausse ne mérite pas ces affronts, il fait très-bien sa cure, ses mœurs sont irréprochables et depuis trente ans que je suis en place, jamais le curé n'a laissé venir deux avertissemens pour ses contributions. L'a-t-on vu regarder une fille en face, et Marguerite n'a-t-elle pas un âge mûr?.... Vous avez beau savoir le latin, M. Marcus, le latin ne rend pas un génie.

— Pas plus que Barême!... répondit le maître d'école.

— Je n'ai jamais fait parade de ma science, au moins!... vous ne pouvez pas me le reprocher, reprit le percepteur, et quoique je sache *les proportions*, je ne m'en suis pas encore vanté! Mais, pour en revenir au curé, les tranches de latin dont vous entrelardez vos paroles, ne valent cer-

tainement pas les excellens proverbes qu'il nous adresse en bon français; ils sont sages, tout le monde les comprend, ils tiennent quelquefois lieu de bien des sermons. Pour en finir, et répondre à ce que le sarcerdoce n'est pas une lourde charge, M. Tullius, je vous observerai qu'il y a ici huit cents personnes à baptiser, confesser, marier et enterrer; que M. Gausse a soixante-dix ans, qu'il est infirme, et qu il a demandé un aide; si, à la fin, on lui en envoie un, que voyez-vous d'extraordinaire à cela? Ce vicaire se trouve jeune, c'est tout simple, on ne donne pas un vieillard pour aider un vieillard!...

— Tout cela est bel et bon, dit le maire d'un ton doctoral; mais vous vous trompez dans vos *conjoctures*. Si l'on nous envoie un vicaire, c'est

*a cause que* M. Gausse a prêté serment, et ....

A ces mots le facteur de la poste et le garde-champêtre firent un signe de tête approbateur qui semblait dire : « J'y étais. »

M. Lecorneur, accablé sous le poids de cet argument de haute politique, resta muet.

Marcus-Tullius, ennemi du curé, essaya de porter les derniers coups :

— Si les mœurs de M. Gausse sont pures, ce n'est pas sa faute, c'est bien *invitus, comme le dit Cicéron*, on sait pourquoi ! et du reste, il s'en dédommage par la gourmandise, *vino et inter pocula !*

Le juge-de-paix jeta de l'huile sur le feu en ajoutant :

— C'est bien dommage, en vérité, d'avoir un curé incapable, car un vicaire c'est une charge pour la com-

mune, et mon pauvre greffier pourra bien y perdre : si le nouvel arrivant se mêle de concilier, il éteindra de justes contestations et fera sacrifier à chacun ses droits légitimes pour ne pas plaider, ce qui est évidemment contraire aux procès-verbaux et à l'esprit de la justice qui veut que l'on rende à chacun son dû.

— *Cui que tribuere suum jus*, ajouta Tullius.

L'adjoint qui fut destitué de ses fonctions de maire, en 1815, prit alors la parole :

— De quoi vous plaignez-vous donc?... La commune n'est-elle pas assez riche pour payer un vicaire? à moins que ses revenus ne soient diminués, dit-il (en lançant un coup-d'œil à son successeur). Mais tout cela n'est pas le fin mot. Je vois ce dont il s'agit, vous êtes ambitieux et

avides de pouvoir. Hé quoi! parce que M. Gausse est plus riche que vous, est-ce une raison pour le décrier? il mange et boit bien, dites-vous, parbleu, chacun son métier; a-t-il enterré un vivant pour un mort?... refusé de venir à un repas de baptême et de bénir les mariages, même un peu tardifs?... mais il est reçu au château, et vous ne l'êtes pas...

— Comment donc, s'écria l'épicier, madame la marquise ne m'a peut-être pas déjà fait venir deux fois.

— Oui, pour vous prier de réparer le chemin qui mène au château, répliqua aigrement l'adjoint.

— Et une troisième fois pour le jour de la Saint-Louis, et nous y dînâmes *mon épouse* et moi, ré pondit le maire.

— Quoiqu'il en soit, vos raisons

sur la venue du jeune vicaire, n'ont pas le sens commun; l'évêque en avait refusé un, il y a six ans, lorsque j'étais maire, et dernièrement encore, M. Gausse a réitéré sa demande, qui ne fut pas plus accueillie : tout cela prouve qu'il y a d'autres causes, secrètes, importantes et politiques peut-être, car on dit que les jésuites reviennent. Lisez les journaux et vous verrez l'état de la politique européenne.......

M. Lecorneur se voyant soutenu, défendit de nouveau le curé; il s'adressa au maire, étonné de la sortie de son rancuneux prédécesseur, et lui dit :

— Enfin, monsieur le maire, n'est-ce pas M. Gausse qui vous prend le plus de café, de sucre et de chocolat?...

— C'est vrai, répondit le maire-épicier.

— Marguerite n'achète-t-elle pas deux robes par an?...

— Oui.

— N'est-ce pas vous qui fournissez le drap et la toile des soutanes du curé?...

— C'est encore vrai.

— Son macaroni, le poivre, les olives, le Saint-Vincent, l'huile, la bougie; n'est-ce pas vous seul qui lui vendez?...

— Et j'ose dire qu'il n'a pas dû s'en repentir, *à cause que* je ne l'ai jamais trompé, soit dans le poids, soit dans la qualité de la marchandise; car, malgré que dans le système décimal, il n'y ait plus de demi-livre *à cause que* la division ayant

été arrangée autrement, de manière que.... voyez-vous.... qu'il y a comme cinq quarterons à la livre, et.....

L'esprit du maire ne lui permit jamais, ni de s'expliquer clairement, ni d'achever une longue phrase; il regarda Tullius, et ce dernier, habitué à ce signe de détresse, termina la période.

— Et M. Gravadel aurait considérablement perdu dans son négoce *négotia*, si les cinq décagrammes n'avaient pas justement remplacé les quatre quarterons de l'ancien régime.

— C'est cela, dit le maire, nous n'y avons pas gagné.

Le percepteur termina cette digression décimale, en s'écriant : c'est comme nos cinq centimes qui ne font, non plus que le sol d'autrefois! et saisissant M. Gravadel par le bouton le plus chancelant de son habit,

il le mit dans une double inquiétude en lui disant :

— N'est-il pas vrai, pour en revenir encore à M. Gausse, qu'il aurait pu se fournir chez le nouvel épicier établi dans le village?...

— Jamais, monsieur le percepteur, car James Stilder n'est pas assorti; il fait mal ses liqueurs, mouille son sel, enfle son riz, et mêle de la chicorée à son café moulu; je le sais de bonne part, je connais la fabrique où il la prend...

— Cela peut être, reprit Lecorneur, et M. Gausse ne fait sans doute que ce qu'il doit en prenant chez vous, mais avouez que, d'un autre côté, il donne peu de dîners sans que vous y soyez invité.

— C'est vrai.

— Aujourd'hui même, ne sommes-

nous pas tous du déjeûner d'installation du vicaire?...

— On m'a oublié, dit Tullius avec dédain.

— Il y a de bonnes raisons pour cela, reprit le percepteur.

— Oui, ajouta le maire, tout-à-fait revenu de ses préventions contre le curé; vous, Tullius, le subordonné de M. Gausse, vous...

— Vous n'avez aucunes complaisances pour lui, dit Lecorneur; vous l'accablez sous le poids de votre érudition, de votre latin.

— C'est vrai, continua le maire-épicier, mais votre fierté pourra s'abaisser; le sous-préfet, dans sa dernière tournée, a dit que le cumul était prohibé.

— Or, ajouta Lecorneur, vous êtes secrétaire de la mairie, maître

d'école, premier chantre, collecteur au marché, et...

— Et cela fait quatre places, si je compte bien, reprit M. Gravadel, et si vous n'avez pas beaucoup d'attentions pour vos chefs, vous pourriez bien...

— Les perdre, dit le percepteur.

A ce mot, et à l'effroi de Tullius, M. Gravadel se radoucissant, ajouta :

— Je sais que vous m'êtes très-utile pour la correspondance, mais il ne faut pas pour cela vous croire un aigle; j'aurais voulu vous voir avec votre latin, dans les réparations des chemins vicinaux.

— Ah! parlez-en! dit le fermier. qui jusques-là n'avait rien dit; vous y avez si bien employé les mille francs, que ma jument grise a manqué rester dans un trou de marne mal comblé.

Tullius avait trop à ménager avec le maire et M. Engerbé, pour dire un mot ; il resta impassible.

— Le fait est qu'on aurait pu les mieux réparer, s'écria l'ancien maire, se haussant sur la pointe du pied et se caressant le menton.

Les yeux étincelans de l'épicier annoncèrent un orage, mais le bon percepteur le détourna en disant à Leseq :

— J'aurais aussi voulu voir à quoi Cicéron vous aurait servi dans la comptabilité des emprunts forcés, lors du passage des alliés !

M. Engerbé voyant le précepteur de son fils accablé sous les sarcasmes, répliqua :

— Il est vrai que vous vous en êtes très-bien tiré, monsieur Lecorneur, car c'est vers cette époque, ou un peu après, que vos revenus se sont

accrus, et que vous avez acheté votre maison, mais ce n'est pas un reproche, chacun son métier!

— Oui, dit Lescq, *cui que suæ clitellæ*, à chacun sa clientelle.

— Mais où logera ce jeune vicaire? demanda le juge de paix.

— Au presbytère, répondit Gravadel.

— On pourrait prendre son logement sur les centimes *facultatives*, observa le percepteur.

— Nous avons bien assez de charges, s'écria le fermier!

— Messieurs, dit Marcus Tullius, en se pavanant et se mettant au milieu du groupe; voulez-vous que je vous fasse maintenant découvrir la raison de l'arrivée d'un jeune vicaire bien tourné?

— Eh bien? demandèrent tous ensemble le maire, l'adjoint, le percepteur et le fermier.

— Eh bien, dit Leseq, vous ne voyez pas que c'est madame la marquise de Rosann qui aura fait placer un de ses *protégés* ; on n'a pas toujours du monde si loin de Paris, voyez-vous!... et nous savons tous que M. Gausse ne sait pas assez bien le jeu pour faire sa partie!...

Marcus Tullius n'était jamais si content que lorsqu'il avait dit une méchanceté; il aurait sacrifié tout pour un bon mot; pauvre et attendant tout de ses supérieurs, il les immolait, sans pitié, sous les coups de sa langue, mais sa méchanceté n'allait pas plus loin que les paroles.

Pendant que les honnêtes gens d'Aulnay-le-Vicomte discouraient ainsi, le curé Gausse était dans de grands embarras. Une simple lettre partie de l'évêché d'A... lui avait an-

noncé que, le 4 mai, M. Joseph, jeune séminariste nouvellement ordiné, viendrait le soulager dans l'exercice de ses augustes fonctions avec le titre de vicaire, et qu'on eût à l'installer avec pompe et dignité. L'évêque regrettait que la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait l'empêchât de présider à cette cérémonie pour laquelle il nommait trois curés des environs pour le remplacer.

On sent que le mot *jeune séminariste*, avait été semé dans tout le village par la gouvernante du curé, qui ne manqua pas d'encadrer cette épithète d'une vaste bordure de commentaires et de conjectures qui piquèrent justement la curiosité.

Enfin, depuis deux jours, Marguerite, aidée par le plus âgé des enfans de chœur, balayait et nettoyait

le presbytère avec le plus grand soin: la poussière qui faisait mine de tenir garnison, fut combattue avec une telle tenacité, qu'elle s'en alla des endroits réputés jusqu'alors inaccessibles. Tout devint reluisant comme l'or. La gouvernante tournait, dans la cuisine, autour de cinq fourneaux tous allumés. Les provisions arrivaient et chacun, en les apportant, donnait un coup-d'œil aux apprêts de Marguerite; après le coup-d'œil, un conseil; et ce conseil entraînait une causette, où la bonne Marguerite ne refusait jamais de faire sa partie.

Le curé, dès le matin, avait mis une demi-heure à descendre à sa seule bibliothèque, pour y reconnaître et choisir son meilleur vin et ses liqueurs.

Ces préparatifs étant achevés, le

calme régnait au presbytère depuis une heure, et Marguerite assise dans sa cuisine devant la cheminée, se reposait sur ses lauriers.

— Marguerite? s'écria le curé du fond de son salon, dont les croisées étaient garnies de vieux rideaux de lampas rouge, Marguerite?

— Me voici!...

— Le couvert est-il tout-à-fait mis?

— Oui, monsieur.

— Mène-moi, mon enfant; que je voye ce joyeux coup-d'œil.

Le bon vieillard, arrivé juste à l'enbompoint du prélat du lutrin, avait besoin pour se lever de son antique bergère de velours d'Utrecht rouge, du bras potelé de sa grosse et fraîche gouvernante. Marguerite le guida vers une salle à manger décorée d'un ancien papier à ramages verts.

Le gilet de velours noir du bon curé ne rejoignait jamais ses larges culottes, et sa chemise, en se montrant par ce petit intervalle, rompait l'uniformité de la couleur. Cette légère remarque suffit pour vous donner une idée du *laisser-aller* de son maintien. La figure de M. Gausse était en harmonie avec cet abandon : sans être trop rouge, elle avait un honnête coloris ; ses yeux bleus, pleins d'une douceur angélique, annonçaient un cœur excellent, et la limpidité de leur cristal ne lui permettait jamais de déguiser une seule des pensées de son âme candide.

Cette bonté répandue sur son visage, était tempérée par une teinte de gaîté et de satisfaction qui prouvait que le curé n'avait rien à se reprocher, et que c'était un homme *selon le cœur de Dieu*; ne s'inquié-

tant nullement des *pourquoi* ni des *comment* de la vie, ni des mystères de tous les mondes; ayant pris l'existence du bon côté et ne tourmentant personne.

Ses traits s'animèrent, et ses lèvres se retroussèrent légèrement vers le nez à l'aspect du beau linge blanc qui couvrait une table chargée d'un gros pâté, de volailles froides, etc. mais en voyant la rangée de bouteilles que Marguerite avait disposées sur une petite servante à côté de sa place, son rire devint plus prononcé, son œil plus gai, et regardant Marguerite avec un air d'approbation, il lui passa la main sous le menton, ce qui la fit sourire à son tour, soit de souvenir, soit de contentement.

— Eh! Eh! mon enfant, crois-tu que cela soit bien.

— Très-bien, Monsieur!

— Le café, Marguerite, est-il prêt?

— Il est moulu, foulé et il coule.

— Tu as mis le couvert de mon vicaire à côté de moi?

— Oui, Monsieur : tenez le voici.

—Aie, aie! —Cette exclamation était causée par une douleur de sciatique qui tourmentait le curé. — Ah! Marguerite, dit-il, *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise !....* Je ne suis pas bien, mais *qui sait vivre sait mourir.*

— Eh! qu'avez-vous donc de si déchiré pour vous plaindre?

— Ah! ma fille, j'ai trop d'années derrière moi, reprit-il, avec un sourire gaillard, semblable à ces coups de soleil qui brillent en hiver; vois-tu mes cheveux blancs, Marguerite; il est vrai que *tête de fou ne blanchit jamais,* et comme *un bon tiens vaut mieux que deux tu au-*

*ras*, je préfère être au bout de ma carrière que de la recommencer : *au bout du fossé la culbute !....*

— Monsieur, dit Marguerite, ne parlez pas de tout cela, ça m'attriste, et j'aime mieux croire que vous ne mourrez pas....

— Marguerite, il ne faut pas dire : *fontaine, je ne boirai pas de ton eau ; le temps passe, et la mort vient.* J'aime assez dormir, et après tout, la mort n'est peut-être qu'un sommeil sans rêve.... pourquoi s'en effrayer?...... Les Indiens disent : *Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis; mais il vaut mieux être mort que tout cela !....*

— Vous avez beau rire, Monsieur, quand on meurt, on voudrait bien vivre encore!...

— *L'habitude est une seconde nature*, dit le curé; mais au total,

pourvu que je meure au milieu de mes amis, que je sente le bouquet d'un bon vin de *Nuits*, et que Marguerite me ferme les yeux, je rendrai mon âme à Dieu, telle qu'il me l'a donnée, ni plus ni moins; il la mettra où il voudra, ce qu'il fera sera bien fait.....

Il y eut un moment de silence: Marguerite regarda d'un œil attendri le vieillard qui contemplait le ciel avec une expression sublime de bonhomie et de simplicité.

— Écoute, Marguerite, dit le curé à voix basse, je n'ai pas prié Marcus Tullius, parce qu'il me drape toujours, et que devant mon vicaire, il faut garder le décorum; mais il est pauvre!... Alors mon enfant, tu lui porteras, à la nuit, sans qu'on te voye, un gros morceau de pâté, une bou-

teille de bon vin, et ce qui te restera de présentable parmi les volailles.

— Pauvre cher homme! toujours le même!.... s'écria Marguerite, tandis que son maître courait de chaise en chaise, pour aller boucher une bouteille, dont le bouchon venait de sauter par terre.

— Marguerite, quelqu'un connaît-il, dans le village, ce jeune vicaire?

— Non, Monsieur.

— Hélas! mon enfant, il faut espérer que ce sera un bon jeune homme; car s'il en était autrement, qu'il tourmentât ces pauvres gens pour leur danse, leurs petits défauts inséparables de notre nature, qu'il fût trop rigide, je serais fort embarrassé!....

— Monsieur, s'il est jeune, vous pourrez l'endoctriner.

— C'est vrai, Marguerite, *cire molle reçoit toutes les empreintes.*

— Et puis, s'il est jeune!.... A ces mots, Marguerite se regarda dans le miroir, arrangea ses cheveux et une rougeur subite envahit son visage: alors le curé l'examina, car l'accent naïf avec lequel elle prononça ces paroles d'espoir, n'était pas de nature à laisser un moment de doute à M. Gausse, et quand il eût douté, l'ensemble de coquetterie qui régnait dans l'attitude de Marguerite, l'aurait détrompé.

L'œil du curé n'exprima point le reproche, son visage n'eut pas de sévérité, seulement il dit avec un accent paternel:

« *A blanchir un négre, on perd son temps.* »

— Mais, Monsieur, je n'ai que

trente-sept ans et demi, et je trouverais bien à me marier.

— *Il n'y a pas de si vilain pot qui ne trouve son couvercle.*

Cette épigramme fut la seule vengeance du bon curé. Marguerite le regarda d'un air fâché; le bon vieillard ne put y tenir, il se rapprocha de sa gouvernante, lui prit son bras qu'elle laissa prendre et le curé suivant sa joue qu'elle détournait lentement, l'embrassa, et lui dit, d'un ton qui aurait remué les entrailles d'un ennemi.

— Marguerite, je n'ai pas voulu te causer de peine!... Vas, mon enfant, fais comme tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire, pourvu que tu aimes toujours un peu ton vieux maître!...

Marguerite, la larme à l'œil, serra

le bras de Gausse, et en ce moment les principaux personnages que nous avons vus sur la place, arrivèrent et sonnèrent ; la gouvernante courut ouvrir.....

---

## CHAPITRE II.

Le Vicaire. — Son installation. — Les deux prônes.

M. Gausse passa dans son salon pour recevoir les arrivans, qui furent bientôt suivis des collègues du curé d'Aulnay-le-Vicomte : ces derniers déclarèrent avoir vainement attendu sur la route le jeune vicaire annoncé. Dix heures étaient sonnées, on commençait à s'inquiéter, lorsqu'au bout d'un quart-d'heure l'on entendit, au-dehors, le bruit des pas d'une multitude silencieuse ; Marguerite entra toute effarée ; elle s'approcha de l'oreille de son maître, et lui dit :

— Monsieur, voici votre vicaire!...

— *Vaut mieux tard que jamais*, répondit Jérôme Gausse ; et, s'appuyant sur le bras de Marguerite, il s'avança vers l'antichambre pour recevoir le jeune prêtre.

En l'apercevant, le bon homme tressaille, il retient la parole bienveillante et proverbiale qu'il avait préparée, et une espèce de crainte se glisse dans son âme. Le jeune homme voyant le trouble causé par sa présence, dit au curé d'un ton grave :

— Monsieur, je suis M. Joseph, le vicaire dont M. l'évêque d'A..... vous annonça l'arrivée, il y a peu de jours, je m'empresse de me rendre à ses ordres et de vous assurer de mon respect.

En prononçant ces paroles, le prêtre s'efforçait en vain de répandre un peu d'aménité sur son visage, mais

cette contraction mensongère produisait une toute autre expression.

Le curé trembla de nouveau et ne put rien répondre, tant il était interdit. En effet, à travers le teint basané d'un Indien, on apercevait une pâleur livide, presque mortelle, répandue sur le visage du jeune homme : ses lèvres décolorées, son attitude morne, semblaient annoncer la pratique la plus rigoureuse des lois de la vie ascétique, ses cheveux noirs, coupés par devant et tombant en grosses boucles sur ses épaules, donnaient à sa figure un air inspiré, qu'augmentait encore la vivacité d'un œil noir, pénétrant et rempli d'une sombre énergie.

— Voilà un homme qui ne boira que de l'eau, murmura tristement le pasteur, ils m'ont envoyé quelque jeune fanatique !...

Alors, jetant à Marguerite désolée un regard où toute sa pensée se lisait, le curé prit le prêtre par la main et l'introduisit dans le salon, en disant d'une voix chevrotante :

— Messieurs, je vous présente M. Joseph, le vicaire que Monseigneur l'évêque d'A..... a eu la bonté de m'accorder, afin de me soulager dans l'exercice du sacerdoce.

Tout le monde se leva; M. Joseph salua avec une noblesse et une aisance qui étonnèrent les assistans, car ils ne s'attendaient pas à trouver de telles manières dans un vicaire de campagne; mais tous, ainsi que le curé, ressentirent une frayeur involontaire, lorsque l'étranger laissa tomber sur eux son coup-d'œil éclatant, semblable à celui de l'aigle. Le regard du crime ou du remords n'est pas plus profond ni plus éloquent, encore, celui du

vicaire avait-il une expression terrible qui glaçait l'âme et la transperçait, comme on voit un rayon de soleil éclairer par delà les ondes. Ce prêtre semblait contenir la mort dans son sein, ou pleurer intérieurement une faute que les larmes de toute une vie pénitente ne sauraient racheter.

Le jeune prêtre s'assit, la conversation cessa, le silence le plus profond s'établit, M. Joseph ne fit rien pour l'interrompre et sa présence produisit un effet aussi magique que celui de la tête de la fameuse Gorgone : la crainte et ses vertiges paraissaient former le cortège du vicaire, ou plutôt le sentiment qui nous porte à nous taire devant les grandes douleurs, les grands coupables, les grandes vertus, agissait dans toute sa force.

A bien examiner la figure de M. Joseph, l'on y reconnaissait pourtant

quelque chose de gracieux et de chevaleresque, mais c'étaient de légers vestiges presqu'effacés, soit par une passion forte, soit par les souvenirs; enfin, de même qu'il y a des gens dont les manières vous introduisent sur-le-champ dans leurs âmes, dont la franchise aimable et la folatrerie naïve font tomber toutes les barrières ; il y en a d'autres qui renferment tellement dans un geste, une expression, un regard, une parole, tout le grand, le sévère, le noble et le respect, qu'on est forcé de contempler, de se taire, d'admirer ou de trembler.

Le vicaire était un exemple frappant de cette dernière cathégorie des physionomistes et l'on ne pouvait s'empêcher, en le voyant, de prendre une haute idée de son égarement ou de ses vertus.

Enfin le maire, qui ne doutait de rien, se hasarda à rompre le silence en interrogeant ce personnage extraordinaire.

— Monsieur, dit-il, avez-vous trouvé *notre endroit conséquent?*

— Oui, Monsieur, répondit le vicaire, et un sourire sardonique vint effleurer sa lèvre décolorée.

— Il paraît, continua le maire, que ce bourg est bien *sité, à cause que* les étrangers viennent quelquefois le visiter, ce qui supposerait alors que la campagne et ses environs...... la plaine...... les bois...... enfin le village.... ont....

Ici l'épicier, interdit par l'air glacial et sévère de M. Joseph, s'arrêta tout court, en cherchant, par habitude, son fidèle aide-de-camp Leseq, qui, cette fois, ne put achever sa phrase.

Le curé Gausse reprit et dit avec

une bonhommie qui aurait dû intéresser le vicaire :

— M. le maire voulait dire que notre pays est délicieux : en effet, la vaste forêt des Ardennes couronne de tous côtés nos montagnes, et ses arbres semblent une foule réunie dans un amphithéâtre, pour jouir du spectacle de notre joli vallon. La petite rivière qui y serpente l'anime par ses détours ; ces chaumières irrégulièrement placées, ce clocher gothique qui les domine, le château qui finit le village, son beau parc, les ruines du lac ; tout ici est enchanteur, et l'on serait heureux, Monsieur, dans ce hameau, si l'ambition ne tourmentait pas les hommes, mais *chacun veut monter plus haut que son échelon*, et cette ambition est quelquefois le principe des petits tourmens de nos villageois, quoique

je répète souvent : *chacun son métier, les vaches sont bien gardées!...* Mais au total, ici l'on est bon, et vous aurez envie d'y finir vos jours, mon cher vicaire, quand vous aurez vu la scène charmante que présente la nature, lorsqu'on ne la contraint pas !....

En disant ces derniers mots, le bon curé regardait si le vicaire ne froncerait pas le sourcil ; mais le jeune prêtre, tout en paraissant écouter, voilait, par sa pose modeste, une parfaite indifférence et son œil fixé sur le chambranle de la cheminée, semblait y voir autre chose qu'un froid marbre. Le gros fermier tournait ses pouces en ne pensant peut-être à rien ; l'épicier ouvrait de grands yeux en apercevant qu'il n'avait pas dans sa boutique de linge aussi fin que celui de M. Joseph, tandis

que M. Lecorneur minutait déjà la cote des impositions du nouveau venu, et que les trois confrères du curé Gausse, remarquaient que les souliers du jeune homme n'étaient pas poudreux.

— Que peut-on désirer de plus, continua le curé, qu'une charmante vallée et un ami, de bons villageois que l'on encourage, dont on n'arrête pas les innocens plaisirs : ils ont bien assez de peine, grand Dieu !... Quant à moi, je réponds que ma tombe sera parmi les leurs !....

— Et la mienne aussi ! répliqua le vicaire avec un profond accent de mélancolie.

A ce mot, le silence vint encore régner dans le salon. Après quelques minutes, les trois curés attirèrent le jeune homme dans l'embrâsure d'une des deux croisées, et l'un d'eux lu

demanda s'il avait préparé son prône d'installation?

— Non, Monsieur, pensez-vous que cela soit nécessaire?

— Comment donc? autant qu'un bouchon à une bouteille, s'écria le curé Gausse, en survenant.

— Si vous voulez, dit un des curés, qui prit l'expression du visage de M. Joseph, pour de l'embarras, je puis vous en donner un des miens?

— Je vous remercie, reprit le vicaire, quelques phrases dictées par le sentiment profond qu'inspirent les obligations sublimes du sacerdoce doivent suffire et toucheront plus le cœur des habitans de la campagne, que les pensées d'un étranger, que la circonstance où je me trouve n'émeuvait point, lorsqu'il les conçut.

Le vicaire prononça ces paroles

d'un ton solennel qui frappa les curés.

En ce moment, les cloches sonnèrent avec une furie sans exemple et un petit malheureux revêtu d'une robe blanche trop courte qui laissait voir un pantalon déchiré et des bas troués, entra, en tenant à sa main une petite calotte de drap rouge, faite avec le reste d'un vieux corsage de Marguerite. Il annonça que tout était prêt à l'église, et que les derniers coups sonnaient.

Les membres du corps municipal s'en furent à l'église, et les prêtres à la sacristie, par une communication qui existait entr'elle et le presbytère.

L'église d'Aulnay était une de ces créations originales, dont l'architecture gothique a semé la France. Sa fondation remontait à des temps très-reculés, et cette église dépendit au-

trefois d'une abbaye, dont il ne restait plus de vestiges. Le clocher de ce temple avait une hardiesse heureuse et l'œil était flatté des agrémens qui accompagnaient son aiguille pyramidale. Les murs noircis par le temps, ruinés en quelques endroits, inspiraient cette mélancolie qui s'élève dans notre âme, à l'aspect de la destruction lente et successive, à laquelle les ouvrages de l'homme ne peuvent se soustraire. Le portail était assez vaste, la voûte de la nef étendue et sonore; les piliers composés de petites colonnes assemblées et décorées par des espèces de treffes, avaient de la grâce. Du reste, l'édifice n'était défiguré par aucun ornement étranger. La chaire était simple, et le maître autel en marbre, surmonté d'une croix et garni de six cierges, brillait de toute la beauté d'un temple,

c'est-à-dire, de la majesté de celui qui y réside.!...

La nef contenait des bancs très-propres, et toute la population d'Aulnay s'y trouvait rassemblée. Le jour, passant à travers des vitraux de couleur retenus par des plombs, était sombre et jetait une teinte qui ne m'esssied pas dans ces basiliques : on aime ce demi-jour, il porte au recueillement.

Cette foule naguère brüyante et agitée par des passions aussi nombreuses, que les personnes qui la composaient, était devenue tout-à-coup silencieuse. Cependant, il est présumable que M. Joseph, entrait pour beaucoup dans ce silence, car chacun, l'œil fixé sur la sacristie, attendait impatiemment son apparition. Un murmure peu catholique s'éleva dans l'assemblée, lorsqu'il

apparut, suivi des quatre curés et du clergé champêtre d'Aulnay, mais bientôt le plus grand calme succéda à ces agitations, et le calme ne fut plus interrompu.

La messe fut dite par le jeune vicaire, avec un air de conviction qui saisit cette multitude ; l'espèce d'inspiration qui régnait dans les manières de ce prêtre, passa dans l'âme des assistans, et ce sacrifice auguste fait avec tant de sainteté, contemplé avec tant de ferveur, devint alors un sublime spectacle. Ces âmes simples, que le même sentiment portait vers la divinité; ces regards, tantôt sur la voûte, tantôt baissés sur la terre; cette unité d'action, ce silence religieux, et cette attention dirigée sur un seul être, placé en intermédiaire entre les hommes et la divinité, entre la terre et le ciel, demandant au créa-

teur, des miséricordes pour les coupables, des forces pour les affligés, et le trésor entier de ses grâces, tout saisit d'admiration, et cela formera dans tous les temps, un tableau poétique; mais si l'on songe que la victime du sacrifice est un Dieu, alors on reconnaîtra que le christianisme a été plus loin que les religions qui l'ont précédé.

Bientôt le jeune vicaire arriva au moment que le curé Gausse regardait comme le plus redoutable, c'était l'instant du prône. D'abord, il n'entrait pas dans la tête du curé, ni je crois d'aucun curé de campagne, que l'on parlât d'abondance; ensuite, son vicaire allait nécessairement faire une profession de foi, et Gausse, en regardant l'œil éloquent et mélancolique du prêtre, se trompant sur cette ex-

pression, qu'il prenait comme l'enseigne de la sévérité; confirmé dans ses conjectures, par la dignité et l'exaltation du jeune prêtre, le curé pensait, que M. Joseph, serait exact observateur des minutieuses pratiques de la religion.

D'un autre côté, tout le monde désirait entendre ce prêtre, qui officiait avec tant d'onction, et les femmes par dessus tout, attendaient ce moment, pour juger plus à fond, de cette figure, qu'elles n'apercevaient que lorsque M. Joseph se retournait, et de l'organe, des sentimens, de la taille du jeune vicaire, etc....

Le bon curé enchanté de se voir pour toujours débarrassé des prônes et des sermons, qui étaient pour lui la tâche la plus difficile et la plus fatigante, débita avec sa bonhomie ha-

bituelle, le dernier prône qu'il ait composé. Nous le transcrivons, à cause de son originalité :

« Mes enfans, *à bon entendeur salut*, il suffit d'un mot pour éclairer la conscience ; or, *nu l'on s'en vient, nu l'on s'en retourne ;* songez à cela, et vous verrez qu'il ne faut emporter au ciel qu'une âme sans remords, sans cela vous seriez *reçus comme des chiens dans un jeu de quilles ;* or, *on ne court pas deux lièvres à la fois*, on ne fait pas son salut et sa fortune ; un riche passe plutôt par un trou d'aiguille qu'au ciel ; *les honneurs changent les mœurs*, et *un mords doré ne rend pas le cheval meilleur*. Hélas ! le chemin du ciel est étroit, et celui de l'enfer, large ; *gardez donc une poire pour la soif*, en vous conduisant bien ; ne soyez *pas moitié figue moitié raisin*, et

*sans chercher midi à quatorze heures*, allez droit votre chemin, vous arriverez. Je sais bien que l'on vous dira *faut hurler avec les loups*, alors souvenez-vous que *les conseilleurs ne sont pas les payeurs*, et que *qui casse les verres les paye*; allez, pensez toujours à votre salut, et pour cela *deux sûretés valent mieux qu'une;* car saint Pierre ne laissera pas *passer des chats pour des lièvres.* Il est vrai qu'il *n'y a si bon cheval qui ne bronche*, et qu'il *n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe*, quoique j'ignore ce que c'est que Corinthe, car *à petit mercier, petit panier*, je puis vous assurer, que le Seigneur est bon, et sans rester *entre le ziste et le zeste*, assurez souvent vos comptes avec lui, pour *ne pas mourir en fraude*, les *bons comptes font les bons amis.*

Je vous laisse, mes enfans, car *il n'y a si bonne compagnie, qu'il ne faille quitter;* souffrez donc que je répète, une dernière fois, que *chacun est fils de ses œuvres*, et *un bon conseil vaut un œil dans la main:* or, *qui a su vivre*, c'est-à-dire, bien vivre, *sait mourir*. Je sais bien qu'il *n'y a pas de rose sans épine*, et que la vie est dificile, mais souvenez-vous *qu'avec du temps et de la patience, la feuille du murier devient satin*; du reste, si le diable est fin, nous sommes *comme des éveillés de Poissy*, et *à trompeur, trompeur et demi:* Je vous réponds qu'*il y perdra son latin*, car *fin contre fin, il n'y a pas de doublure:* au surplus, n'avons nous pas l'espoir du paradis? or, *qui a terre a guerre*; défendons-nous du démon *à bon chat, bon rat;* et souvenez-

vous, qu'*à brebis tondue, Dieu mesure le vent;* il vous aidera, mes enfans; *un père est toujours père.*

« Vous voyez qu'aujourd'hui, comme toujours, je n'ai jamais cherché *à vous jeter de la poudre aux yeux.* Je vous dis les choses *sans fleur de rhétorique.* Adieu, mes enfans, *le moine répond comme l'abbé chante*; j'espère que mon successeur vous conduira encore mieux que je n'ai fait! néanmoins, je crois que vous n'oublierez pas votre vieux pasteur, qui vous souhaite la béatitude des anges.

A peine M. Gausse eut-il fini, que le jeune prêtre, précédé par le bedeau, se dirigea vers la chaire de vérité. Le plus grand silence se rétablit, le clergé se groupa à l'entrée du chœur, M. Joseph se plaça dans la chaire, et regardant, tour-à-tour et cette antique voûte et ses paroissiens,

il leur dit, d'un ton de voix lent, grave et paternel.

» Mes frères, c'est ici, dans cette humble campagne, que j'annoncerai la parole divine, le pain de vie; c'est à vos cœurs simples et exempts des grandes passions, que je m'adresserai toujours, car toujours je veux demeurer parmi vous; c'est dans cette vallée que j'ai marqué ma place.

» Mes enfans, je vous donne ce nom, car je vous adopte et veux être pour vous un véritable père spirituel; je ferai tout pour acquérir votre amour, heureux si j'y réussis! heureux si vous dirigeant dans la bonne voie, après avoir guidé les pères, je les console par l'idée qu'ils laisseront des fils dignes d'eux. Nous tâcherons d'écarter les orages qui pourraient menacer notre vallée et nous l'enceindrons de manière à la purifier,

à n'y faire croître que le bonheur, cette plante si rare et d'un si doux parfum!

» Mes enfans, n'attendez jamais de moi ni d'éloquens discours, ni de la sévérité, ni de l'exigence : Ministre du Dieu qui disait : « Laissez approcher les enfans de moi, » je ne parlerai qu'à votre cœur; Jésus pardonna à la samaritaine : Jésus se contentait de peu, je tâcherai d'imiter ce divin maître, je ne vous prêcherai que ce qu'il a prêché, la douceur, la charité et... l'amour, ce dernier sentiment comprend tout.

Une larme s'échappa de l'œil du vicaire à cette dernière phrase, et son émotion fut remarquée par tout le monde.

Surtout, dit-il, nous vous préserverons de notre mieux de ces grandes passions, le malheur de l'homme vé-

ritablement sensible, et si nous ne pouvons réussir à les écarter, nous vous offrirons des consolations : enfin, nous irons pleurer avec le malheureux, secourir le pauvre, faire entrevoir au mourant la bonté et non la vengeance de l'Éternel. Bénissant toujours, récompensant et conciliant sans cesse, nous tâcherons que notre mort soit regardée par vous comme un malheur, et que souvent dans vos afflictions, vous disiez : « Ah ! si notre vicaire vivait !... » Voilà la seule oraison funèbre, les seules louanges que nous désirons après nous être efforcés de semer des fleurs sur vos pas dans cette vie de douleur. Songeons toujours que c'est là haut (et il montra du doigt et de l'œil la voûte des cieux) que nous devons nous rencontrer tous, jouissant d'un éternel bonheur ! »

Il semblait que cette douce voix fît résonner dans les cœurs la divine musique des anges. Un attendrissement général fut pour le jeune vicaire un triomphe qui n'eut rien d'amer.

— Il n'a pas dit un seul mot de latin, dit Marcus-Tullius Leseq, à l'un des curés, sans cela son discours ne serait pas mal.

Lorsque le jeune homme revint au chœur, M. Gausse lui prit la main et la lui serra avec une expression admirable de remercîment et de compassion, car le bon curé avait pleuré quand M. Joseph avait parlé de sa fin prochaine.

La messe fut achevée avec la même componction ; les cœurs de tous les bons habitans avaient été émus ; et dans l'assemblée, il y eut une jeune fille qui pleura amèrement lorsque le vicaire parla des malheurs que

causaient les passions. C'était la fille de Marie, concierge du château d'Aulnay. Avant la fin de la messe, elle se trouva tellement malade, que son frère Michel fut obligé de la prendre dans ses bras, pour la transporter chez elle. Pauvre fille! bientôt elle devait revenir dans cette église, pour la dernière fois, et portée par ses compagnes!

En sortant de la messe, on parla long-temps du vicaire, du prône, de la jeune fille, et chacun fit des commentaires que nous nous dispensons de raconter.

Le bon curé suivi de son vicaire et de ses trois collègues, revint à cette salle à manger où déjà les conviés se trouvaient, et bientôt on se livra à la joie du festin. Cette joie fut un peu contenue par la mélancolie empreinte dans toutes les manières

et les discours du jeune prêtre; M. Gausse, qui plaignait déjà le malheur qu'il ignorait, parut moins gai qu'à l'ordinaire. Il usa auprès de son jeune suppléant de cette affabilité douce et prévenante qu'il n'es au pouvoir de personne de rejeter, à moins qu'au lieu d'un cœur on n'ait que ce composé de veines et d'artères destiné à recevoir et à chasser le sang.

La conversation fut trop insipide pour que nous la rapportions, M. Joseph n'y ayant rien fourni, si ce n'est une ample collection de formules suivantes: *oui, non, je vous suis obligé, merci, je vous remercie beaucoup, j'aurai cet honneur-là*, etc. etc.

Lorsque les curés furent partis ainsi que la haute société d'Aulnay, lorsque M. Gausse et M. Joseph se

trouvèrent seuls dans le salon éclairé par les bougies de la cheminée, et d'une table où l'on avait joué *à la mouche*, le bon curé regarda le vicaire qui, pensif et la tête inclinée, ne disait mot; il fut à lui, et lui prenant la main :

— Mon jeune ami, vous logerez ici et pas ailleurs; votre appartement est tout préparé; il est décoré avec le luxe de l'amitié et de la bonhommie qu'un vieillard tel que moi doit avoir pour attributs.

Marguerite a sa chambre non loin de la vôtre, de manière que s'il vous arrive quelque chose, elle sera à vos ordres; elle était auparavant au rez-de-chaussée afin d'être plus à portée de moi, lorsque mes attaques de goutte viennent me faire des sommations pas trop respectueuses. *A bon entendeur demi-mot*, je sais ce qu'elles signifient;

mais il y a quelques jours, Marguerite m'a fait comprendre qu'une sonnette à mon chevet, était beaucoup plus sûre ; elle m'en a donné de fort bonnes raisons, on peut toujours sonner et il est quelquefois difficile de se lever et d'appeler; ainsi, ajouta le curé, en voyant que le jeune homme allait parler, ne craignez pas pour moi.

Il y avait dans les manières de ce bon curé une franchise qui mettait à l'aise, et qui faisait disparaître les intervalles de temps, d'âges, etc. Enfin, il était déjà l'ami de ce jeune homme, et Joseph éprouvait, malgré sa sombre misantropie, un secret penchant pour ce vieillard aimable. Le vicaire accepta donc, mais il accepta en donnant à entendre au curé qu'il croyait lui sacrifier beaucoup et notamment sa liberté.

— Ah! mon ami, *il n'est point de belles prisons ni de laides amours*, ainsi comptez que dans cette maison vous serez dans la plus entière liberté : pas de gêne, faites ce que vous voudrez, agissez comme il vous plaira, *chacun est fils de ses œuvres*. Ménagez Marguerite !... du reste tout est à vous : jardins, maison, cœurs, tout enfin ; et comme on dit : *vinaigre donné vaut mieux que miel acheté*..... non que je veuille mettre un prix à ce service, ce qui doit le faire valoir, c'est la franchise et l'amitié.

Que dire à cela? Ce vicaire serra la main de son hôte et le remercia avec une chaleur et des expressions qui prouvaient que son extérieur était une glace qui couvrait un volcan.

— Jeune homme, dit Gausse avec

un ton de consolation, au moment où ils allaient se dire l'adieu du soir, souvenez-vous qu'*avec du temps et de la patience la feuille de mûrier devient satin.*

Ce proverbe parut agir sur Joseph qui monta pensif à son appartement.

Pour la première fois depuis longtemps, le curé se mit à réfléchir en procédant, avec Marguerite, à l'œuvre de son coucher. La gouvernante fut étonnée de la taciturnité de son maître ; cependant lorsqu'il fut couché, il dit :

— Marguerite, ce jeune homme a quelque chose !...

— Oh ! Monsieur, bien certainement, *il y a quelque anguille sous roche....*

« Un adieu Marguerite ! » arrêta le

flux qui devait suivre cette réponse. Alors la gouvernante, renfonçant ses paroles, alla se reposer de ses fatigues non loin de l'endroit où dormait le beau vicaire...

---

## CHAPITRE III.

Traité sur les servantes.—Projets de Marguerite. — Comment le curé se débarrassa de ses prônes. — Marguerite sur une échelle. — Ce qui s'en suit.

Oui, de toutes les servantes, je n'en excepte pas même les femmes-de-chambre de grandes dames qui, souvent, veillent sur les escaliers dérobés; je prétends et je soutiens que la servante qui déploie le plus de génie, c'est la servante d'un curé.

Cette assertion ne me regarde nullement; elle est prononcée entre une heure et deux de la nuit par Marguerite qui ne dort pas, aussi je la laisse prouver son dire.

Ah, grand Dieu! pensait-elle, que

nous avons de mal dans *nos états!*... que de menées, que d'adresse, que de science ne faut-il pas déployer depuis le moment où l'on entre chez un curé, jusqu'au moment où l'on devient maîtresse absolue!... et que de prudence ensuite, pour ne pas trop leur faire sentir notre empire et arriver jusqu'au testament. Ne faut-il pas, de plus, se contenter de la vertu de son maître? car une gouvernante de curé ne peut se livrer aux vertus séculières du village, elle doit afficher un vernis de sainteté et de componction qui éblouisse les honnêtes gens et retienne les insolens. Ce n'est pas que.... (Les idées de la servante devinrent trop compliquées pour qu'elle osât se hasarder dans ce labyrinthe.)

Mais, reprit-elle, j'ai tout accompli et je vois que ce n'est rien encore!...

Le véritable chef-d'œuvre, c'est s'il arrive un vicaire, s'il est jeune, qu'il loge à la cure, à trois pas de nous, que le curé soit vieux...... c'est de savoir *ménager la chèvre et le chou*, comme dit M. Gausse : pauvre cher homme!.... Mais n'a-t-il pas soixante-dix ans, et depuis la saint Jérôme de l'année 18.... Ici Marguerite se perdit tout-à-fait dans ses calculs.

— Le brave homme ne peut m'en vouloir, ajouta-t-elle après bien des réflexions ; et en effet, pourquoi ce vicaire vient-il ? pour lui succéder dans sa cure, dans ses prérogatives, dans son casuel, dans *tout*.... dans *tout* enfin !... Marguerite caressa cette idée, et après un instant de silence, elle ajouta : quel mal y aurait-il donc à ce que, dès à présent, j'essaye à captiver...

Un « *oui* » et le sommeil terminèrent cette discussion.

Certes, le lecteur ne voit entre ce monologue et la garde-robe de Marguerite, aucuns rapports, aucunes coïncidences ?... hé bien, il n'en est pas moins vrai que ce fut ce monologue qui fit lever la gouvernante plutôt que d'ordinaire pour tenir un conseil sur ce que ses atours lui offraient de plus coquet et de plus séduisant. Elle consentit à subir le supplice imposé par une paire de souliers qui lui procuraient un petit pied; elle frisa ses cheveux, arrangea son mouchoir de linon de manière à laisser des interstices, que je nommerais volontiers des *meurtrières*, qui devaient mettre à mal le vicaire. Enfin, Marguerite se serra la taille, mit un corsage à manche courtes, et résolut de soutenir les dépenses causées par ce costume sur le pied de guerre, jusqu'à ce que le cœur de

monsieur Joseph fut entrepris , envahi, conquis et suppliant.

Le jeune vicaire descendit pour aller dire sa messe et revint pour déjeûner, il salua le bon curé, mais du reste ne dit pas un mot, et son œil chaste ne se leva pas une seule fois sur Marguerite, dont les ruses n'eurent aucun succes. En vain en apportant le café, avait-elle étalé sur la manche noire du prêtre son beau bras blanc et potelé, en vain elle interpella le jeune homme pour consulter ses goûts, en vain elle fut jusqu'à le laisser manquer de pain pour obtenir un regard, le vicaire resta impassible comme le marbre d'une statue, et M. Gausse imita son silence en examinant, toutefois, le manège de Marguerite et la sévère attitude du jeune homme.

— Marguerite, dit enfin M. Gausse

*qui a bu boira*, et je sens bien que *où la chèvre est liée il faut qu'elle broute*, *mais les raisins sont trop verds*, mon enfant, *l'homme propose et Dieu dispose*, vois-tu. Crois-moi, Marguerite, *faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas*, et *courir deux lièvres à-la-fois*, on manque de dîner....

Marguerite fut abasourdie et déconcertée de cette tirade de proverbes; elle disparut promptement en ne pouvant répondre, mais elle jeta encore un regard sur le jeune prêtre, qui, de son côté, levant les yeux sur M. Gausse, semblait solliciter une explication.

— C'est une bonne fille, ajouta Gausse, mais vous savez, mon jeune ami, que *la caque sent toujours le hareng*, et que *la femme est un animal d'habitude* ; laissons cela, vou-

lez-vous venir faire un tour dans la vallée?... ma sciatique est bonne personne aujourd'hui, et il y a longtemps que je ne me suis promené. Le jeune vicaire prit son chapeau, alla chercher celui de son curé, et, lui donnant son bras, ils furent examiner la beauté du site d'Aulnay.

Joseph parut s'animer à la vue de cette délicieuse vallée choisie pour sa retraite, et il fut en proie aux plus vives émotions à l'aspect de ce site admirable, il lui semblait connaître ces beaux lieux, et il en avait, dans l'âme une connaissance vague comme si ses rêves lui eussent montré cet endroit, ou comme si les premiers jours de son enfance s'y fussent passés. Il déroba ces sentimens et son étonnement au curé.

Néanmoins, au bout d'une demiheure de silence : — On devrait être

heureux ici, dit-il en soupirant! Mais cette réflexion le fit retomber dans ses rêveries, et sa figure exprima alternativement, ou la douleur profonde, ou la résignation amère. Cette préocupation ne lui permit pas d'entendre le long discours et les proverbes du curé; ils revinrent lentement à la maison, et M. Gausse se croyant bien écouté, vu le silence du jeune homme, continuait toujours son discours qu'il termina ainsi :

— Oui, mon ami, *ménager le vin quand le tonneau tire à sa fin c'est s'y prendre trop tard;* il est certain que vous avez du chagrin, je n'en veux pas demander la cause: *chacun est maître de son secret*, et *confiance se donne, mais ne se prend point;* mais écoutez, mon ami, *un bon conseil vaut un œil dans la main*, n'usez pas votre âme, elle

me paraît de bon aloi, vivez pour les autres si ce n'est pas pour vous, et n'imitez pas cette jeune personne qui meurt de chagrin : quoiqu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent,* la pauvre fille aimait trop et elle n'a pu supporter la nouvelle de la mort de son soldat?

— C'est vrai, monsieur, ajouta Marguerite qui se trouvait sur le pas de la porte; depuis hier qu'elle est sortie si mal de l'église, elle a encore empiré?

Ces paroles germèrent dans l'âme du prêtre et redoublèrent les voiles sombres de son front, si bien qu'en se mettant à table, sa pâleur était tellement effrayante, que Marguerite s'écria :

— M. Joseph, vous vous trouvez mal!...

— Mon enfant, qu'avez-vous, dit

le bon curé? Marguerite, verse un verre de vin de Malaga et donne-le....

— Non je vous remercie, répondit-il, vous dites donc que cette jeune fille se meurt?...

— La pauvre enfant! elle est peut-être morte!... s'écria Marguerite.

A ce mot, le vicaire regarda la gouvernante qui rougit et baissa les yeux.

— Où est-elle? où demeure-t-elle? reprit Joseph!... Il faut que j'aille la voir pour la consoler. Pauvre malheureuse! que je la plains, qu'elle doit souffrir!...

— Plus d'espoir, dit le curé, l'on a reçu la nouvelle que Robert est mort en Russie : *pierre qui roule n'amasse pas mousse.*

Des larmes vinrent sillonner les joues pâles du vicaire à ce mot *plus d'espoir*, et il lui fut impossible de manger.

Au sortir de la table, il se fit enseigner le chemin du château et il se dirigea vers l'habitation de la concierge. Le vicaire arrive, entre, voit la jeune fille sur son lit de douleur, il va s'asseoir au chevet, lui prend sa main brûlante, sa parole expire sur ses lèvres, il fixe cette victime de l'amour, de grosses larmes roulent dans ses yeux!.... La vieille mère, le frère et une femme de jardinier, qui se trouvaient dans cette chambre, restent stupéfaits de ce tableau; le silence règne, et le vicaire ne sait que regarder Laurette et répéter :

— Pauvre enfant!... que ferais-tu sur cette terre si ton cœur est brisé, pauvre enfant!...

Après une heure, le vicaire accablé sort, et serrant la main de la vieille mère il dit :

— Je reviendrai!...

L'on s'aperçut facilement que le jeune homme avait pris part à cette souffrance, beaucoup plus qu'il ne le devait et cette famille désolée resta long-temps frappée de cette visite éloquente de douleur.

A quelques jours de là, le curé voyant qu'au total son vicaire *n'était pas si diable qu'il paraissait noir*, (ce sont ses propres expressions) et son premier prône surtout lui revenant beaucoup parce qu'il n'y avait trouvé ni fanatisme, ni hypocrisie ; comme ils étaient assis à côté l'un de l'autre dans le salon, un samedi soir au sortir du souper, il entama ainsi la conversation et hasarda les propositions suivantes :

— Ecoutez, M. Joseph, il faut maintenant nous partager notre besogne, *les bons comptes font les bons amis*, comme vous savez. Je

vous dirai donc, qu'étant infirme, j'espère que vous voudrez bien vous charger des courses dans le village, des secours à remettre aux malheureux, des consolations à donner, des malades à assister?...

— Monsieur, répondit le jeune homme, ce sont les plus beaux priviléges des ministres du Seigneur, et si vous me les cédez, j'en serai reconnaissant.

Le curé enchanté de la docilité de M. Joseph, continua ainsi :

— *Qui parle bien ne saurait trop parler !* Mon cher vicaire, votre prône *non préparé* m'a d'autant plus séduit qu'il a fait effet sur mes ouailles, et vous avez une si grande facilité, que je ne vois aucune peine pour vous à vous charger aussi des sermons?...

lci, il regarda le vicaire avec une espèce d'anxiété.

— M. le curé, vos paroissiens regretteront de ne plus entendre la voix de leur digne pasteur, mais je peux vous répondre qu'ils trouveront en moi votre zèle pour leur éviter les malheurs qu'entraînent les vices.

—Mon jeune ami, reprit Gausse en hésitant visiblement, j'ai encore une chose à vous dire : je me fais vieux ! soit faiblesse, soit chagrin de voir mourir ces pauvres gens que j'aime, et avec lesquels j'ai vécu si longtemps, les enterremens me font mal. N'allez pas croire, mon ami, que me trouvant près de la mort, j'aime mieux être dos à dos avec elle que face à face, non, Dieu m'est témoin que je suis résigné! d'ailleurs puisque je suis né, ne faut-il pas mourir?... Mais les baptêmes, les naissances me

vont mieux, mes repas n'en souffrent point et vous qui êtes jeune, courageux, vous qui ne connaissez personne ici, alors......

— Oui, monsieur, les enterremens me conviennent, la mort me plaît mieux que la vie; une naissance, un mariage, m'attristent, et je souris à la tombe.

Qu'est-ce M. Gausse? qu'est-ce que la mort en comparaison de la vie?.... Vivre c'est souffrir!... mais...

— Mais la réalité vaut mieux que l'espoir, reprit vivement et gaîment le curé, qui voulait détourner le cours des idées tristes du jeune homme; mon ami, ajouta-t-il, tâchez d'être heureux avec un vieillard qui vous aime (ces paroles étaient affectueuses et il cherchait la main du vicaire); et souvenez-vous *que le temps est un grand maître.*

Le ton du bon curé alla au cœur de Joseph, et son âme de feu exprima avec chaleur sa reconnaissance pour le tendre intérêt que M. Gausse prenait à lui.

Ainsi se termina la conversation où le curé fit accepter à son vicaire les charges dont il se démettait avec tant de bonheur.

Le surlendemain de ces arrangemens, plusieurs voitures de meubles arrivèrent à Aulnay pour M. Joseph; l'élégance simple et noble de tout ce qui lui appartenait fut remarquée par Marguerite. — Le vicaire paya généreusement les hommes qui procédèrent à l'arrangement de ses appartemens, et la curieuse gouvernante profita de cette circonstance pour examiner tout ce qui composait le mobilier du jeune ecclésiastique. Elle vit bien des choses dont elle

ignorait l'usage et qui lui fournirent la matière de bien des commentaires.

Lorsque tout fut mis en place, que la chambre et les deux cabinets de M. Joseph furent meublés avec une recherche qui passa pour de la somptuosité dans l'esprit de Marguerite, elle fut très-surprise en entendant le vicaire l'appeler, elle se rendit dans son cabinet. Il serait impossible de confier au papier toutes les réflexions, les espérances, les craintes qui se pressèrent dans l'âme de Marguerite; elle s'avança, rouge, palpitante, timide, et demanda d'une voix doucement tendre et entrecoupée :

— Monsieur, que me voulez-vous?...

— Marguerite, dit le vicaire, d'après le caractère de M. Gausse, je vois qu'il me serait impossible de lui

faire entendre raison, sur certaines choses....

La gouvernante s'avança contre le prêtre, et lui répondit un : Eh! bien?... dont l'expression amoureuse aurait éclairé tout autre que lè chaste Joseph.

— Eh bien! Marguerite, nous devons alors nous arranger ensemble... et....

— Monsieur, interrompit la coquette Marguerite, je ne croyais pas que vous auriez pensé si promptement à ces choses là!....

En fidèle historien, je dois dire que la gouvernante, en prononçant ces paroles, jetait un rapide regard sur le cabinet, et, ne le voyant garni que d'une bibliothèque, d'un vaste bureau et d'un seul fauteuil, occupé par le jeune homme, une réflexion toute féminine se glissait

dans son esprit. Un chevalet de peintre excita son imagination vagabonde, et elle se dit : à quoi, diable, cela peut-il servir?...

— Comment, Marguerite, c'est la première pensée que j'ai eue, lorsque M. Gausse m'a offert sa maison?...

— Vraiment, Monsieur? Et la servante se groupa encore plus près du vicaire, qu'elle regarda d'un air tout à fait jésuitique.

Pauvre Marguerite ! c'est ici que ton illusion va cesser !

— Ainsi, reprit Joseph, j'ai moi-même fixé la somme....

— Ah! Monsieur, vous avez une bien mauvaise opinion de moi, une servante de curé peut être aimable...

A ce ton, à ces paroles, le vicaire leva la tête, aussitôt Marguerite baisse les yeux d'un air modeste, et laisse le jeune homme indécis. L'instant de

silence qui s'en suivit, fut encore un moment d'ivresse pour la gouvernante. Et, j'observerai, que quinze jours de réflexions, d'attaques et de désirs, suffisaient bien, pour avoir rempli la coupe de l'espérance, que Marguerite buvait à longs traits. Qu'on juge de sa surprise, et de son dépit, quand les paroles suivantes la firent descendre du trône qu'elle occupait.

— J'ai cru, Marguerite, continua M. Joseph, d'une voix qui parut sévère, à la pauvre servante; j'ai cru, qu'une somme de deux mille francs, serait une somme suffisante pour dédommager chaque année M. Gausse des frais que doivent causer mon logement, ma nourriture, etc. Tenez, Marguerite, les voici, car M. Gausse ne voudrait pas entendre parler de cela....

Les deux mille francs, que le vicaire mit sur son bureau, ne paraissaient pas valoir quinze sols à la gouvernante, et malgré l'intérêt qu'elle portait à l'argent, une somme plus forte n'eût rien été pour elle en ce moment.

— Mais, ajouta Joseph, je vous supplie d'une chose, Marguerite, c'est de ne jamais me parler, et de ne point interrompre mes méditations. Je connais l'heure du déjeûner et du dîner, je me ferai rarement attendre, ainsi, sous aucun prétexte, n'entrez chez moi, et ne me dérangez... sinon, je serais forcé de quitter cette maison. Le matin, vous ferez ma chambre. Voilà tout ce que je réclame de vous; allez?....

Marguerite sortit accablée, et les larmes aux yeux. Ordinairement une femme passe à une haine bien pro-

noncée, lorsque ses batteries n'ont pas foudroyé l'ennemi ; mais le vicaire ne pouvait pas inspirer de haine à Marguerite... il paraissait malheureux!

Cruellement *désappointée*, elle courut verser sa douleur dans le sein de M. Gausse, et lui raconta l'étrange conduite, et les étranges recommandations de son vicaire. M. Gausse, pétri de l'argile le plus doux et le plus rare qui soit au monde, compâtissait à tous les chagrins, mais il y compâtissait par des proverbes; aussi, lorsque Marguerite eut fini sa longue litannie, le bon curé lui dit, en mouchant la lumière :

*Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe*; au total, Marguerite, *ce n'est jamais que de la poudre tirée aux moineaux*, et tu as heureusement *plus d'une corde à ton arc*..

Il devint évident, que le vicaire

n'était pas un homme ordinaire : pendant quelques jours, la gouvernante fut triste, morose, mais enfin, elle prit son parti, et ne regarda plus le vicaire, que comme un être supérieur qui n'avait aucun rapport avec les servantes de curé. Tout son amour en déroute se convertit en une curiosité, mais une curiosité!... mille fois plus *pommée* que celle d'Ève, s'il est permis à un bachelier ès-lettres, de se servir d'un terme aussi hasardé.

Le vicaire ne dévia pas de ce qu'il avait prononcé : il fut dans la maison sans y être, et vaqua à ses occupations sacerdotales, avec la ponctualité de l'aiguille qui parcourt un cadran ; le curé Gausse s'habitua à la vie de ce personnage mystérieux, en ce qu'il ne retrancha rien de ses habitudes, qu'il agit comme à l'ordinaire, et que

le vicaire ôta au bon curé, comme nous l'avons dit, toutes les obligations qui le gênaient.

Cependant, le vicaire était toujours l'objet des perpétuelles conversations du village, à commencer par Marguerite, qui, bavarde par vocation, jasait avec le plus de monde qu'elle pouvait attraper.

— J'en reviens toujours à penser, disait-elle à M. Gravadel, qu'un jeune homme qui ne mange ni ne parle, ni ne.... (Ici, Marguerite baissait les yeux, confuse, soit de son intempérance de langue, soit de ses espérances déçues) n'est pas un *jeune homme naturel*, ajoutait-elle.

Le pauvre maire n'eût jamais compris ces réticences, alors même que Marguerite les eût rendues plus sensibles, car jamais imagination ne se

trouva aussi paisible, que celle de l'honnête Gravadel.

Tous ces caquets se faisaient à petit bruit, le bon curé n'aimait pas les bavardages extérieurs, cela lui donnait des inquiétudes ; *trop parler nuit, comme trop gratter cuit*, disait-il souvent à Marguerite ; aussi cette dernière avait-elle soin de tout faire marcher comme à l'ordinaire, afin que son maître ne s'aperçût de rien. Malgré tous les soins qu'elle prenait, les paroles qu'elle disait, Marguerite avait encore le temps de penser; c'était une fille unique que cette Marguerite! Pour preuve de ce que j'avance, elle médita une réconciliation avec Marcus Tullius Leseq, dont elle prévit que l'intelligence lui serait utile, dans les découvertes à faire sur le vicaire; car, disait-elle en elle-même:

— *Faut que tout cela ait une fin.*

En foi de quoi, elle entama les premières négociations qui consistaient à saluer le maître d'école avec plus d'attention, et à lui demander des nouvelles de sa santé.

Le bon curé Gausse suivant toujours les impulsions données par sa gouvernante, se préparait, sans s'en douter, à voir Leseq plus favorablement : cependant, tout en soignant bien son existence, ce brave homme était plus rêveur que de coutume, la rareté des proverbes faisait voir à Marguerite, que son maître était fortement dominé par la pensée (chose inouie!)

M. Joseph, fidèle à ses promesses. parcourait les chaumières, secourait les malheureux, avait été revoir la jeune Laurette qui était dans un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait vivre long-temps. Enfin, le vicaire

était regardé dans le village comme une seconde providence. Il se trouvait aux heures du repas du curé; quelquefois il restait le soir avec lui; mais une indifférence de la vie se montrait toujours dans ses moindres actions, dans ses moindres gestes; le sourire n'effleurait point ses lèvres; son œil n'exprimait que l'infortune; sa voix était sombre, la parole la plus innocente le faisait souvent tressaillir; mais aucune plainte ne sortait de sa bouche, et cette résignation perçait l'âme du bon curé, qui se voyait forcé de se taire, au lieu de consoler le jeune homme.

— *Qui marche à tâtons, heurte presque toujours*, concluait ce bon homme qui, au besoin, inventait des proverbes; donc, tant qu'il ne me dira pas ses peines, il ne faut pas essayer de les adoucir.

Un nouvel incident vint mettre le comble à la curiosité et aux bavardages sur M. Joseph : cet incident jeta même un vernis sur sa conduite, qui donna lieu aux plus graves réflexions comme nous le verrons bientôt.

Marguerite découvrit, *par hasard*, que, bien que M. Joseph restât des journées entières renfermé chez lui, il veillait encore une partie des nuits. Un soir, Marguerite, ne pouvant résister à sa curiosité, dressa une échelle à côté de la croisée de son cabinet, et, regardant par les intervalles de la jalousie, elle eut la constance de suivre M. Joseph dans toutes ses opérations. Elle le vit assis sur son fauteuil, l'œil fixé sur un objet qu'elle ne put distinguer, à son grand déplaisir : la gouvernante étonnée d'une attitude si constante, se fatigua de la sienne et fut obligée de

descendre de son échelle; de quart d'heure en quart d'heure, elle remontait avec une tenacité vraiment héroïque, si nous considérons la position périlleuse d'une grosse gouvernante sur une faible échelle. Le vicaire était toujours immobile comme une statue. Enfin, au quatrième voyage elle tressaillit en appercevant le jeune homme lever ses mains et ses yeux au ciel, s'approcher de la table, et écrire avec une vîtesse incroyable. Il parlait... Marguerite risqua une chute en cherchant à coller son oreille contre la fenètre, mais ce fut en vain, la fenêtre était trop bien clôse pour qu'elle put entendre quelque chose. Le jeune homme paraissait oppressé, des larmes coulaient de ses yeux; bientôt il se leva, essaya de lire, essaya de prier, mais un charme invincible le faisait

toujours revenir à sa contemplation première. Marguerite leva à la fin le siége, c'est-à-dire qu'elle emporta son échelle, il était une heure du matin et le vicaire ne paraissait pas encore vouloir se coucher.

Marguerite, le lendemain, commença par apprendre à M. Gausse cette circonstance majeure. M. Gausse et elle causèrent une journée toute entière là-dessus, et M. Gausse finit par conclure que *chacun était fils de ses œuvres*. Marguerite voyant que tout avait été tellement approfondi avec son maître dans cette journée; qu'il était impossible de reparler encore le lendemain sur ce sujet, pensa que la curiosité du village lui procurerait encore les douceurs des répétitions : elle se transporta donc, sous un vain prétexte, chez madame Gravadel, et son air de mystère y attira

sur le champ quelques habitués du cercle qui virent que Marguerite apportait du butin.

—Enfin, oui, disait-elle, en frappant le comptoir avec sa clef, ce n'est pas que je lui en veuille, au moins, mais je dis, je soutiens, je répète et vous conviendrez avec moi, que la vie de ce jeune homme est dominée par quelque chose de bien déplorable, bien intéressant, ou bien criminel peut-être!... et elle prononça ces derniers mots lentement et à voix basse!...

—Ah! répondit Tullius, se hasardant à poser la main sur le bras de Marguerite, ce qui faisait présumer que les négociations étaient toujours en vigueur; celui qui ne sait pas le latin a toujours quelque chose à se reprocher!...

—Cela vous plaît à dire, interrom-

pit Gravadel, mais moi qui n'en sais pas une once, cela ne m'empêche pas d'être honnête homme, aussi vrai que vous êtes honnête fille, mademoiselle Marguerite...

—Allez, M. Gravadel, j'aime mieux vous croire que de le prouver. *Lis sub judice adhuc est.*

— Qu'est-ce que cela veut dire, s'écria Gravadel en colère.

— Que cela n'a point besoin de preuves, répartit promptement le maitre d'école; cela n'empèche pas que si j'étais maire ou juge de paix, je saurais si quelque chose de coupable ne cause pas sa tristesse....

— *A cause qu*'un homme est sérieux, reprit le maire, est-ce une raison pour en induire pis-que-pendre? S'il veille, il lui faut de la bougie, je n'y vois que cela. Il a fort bien su me parler l'autre jour, pour me prier

d'acquitter les mémoires de tous les malheureux du village, *à cause qu*'il m'en a remboursé plus de trente articles, parmi lesquels il y en avait d'assez considérables, ma foi, je croyais bien les perdre, et, voyez-vous, un prêtre qui a de l'humanité, qui ne vous fait rien perdre, le commerce qui va, la charité, la bienfaisance... Voyez-vous.... enfin... c'est clair...

—Je suis parfaitement de l'avis de M. le maire, dit Leseq, *amen* donc! car si le vicaire est riche, s'il fait du bien, *errare humanum est*, prenez que je me suis trompé.

Marguerite essaya en vain de ranimer la conversation à laquelle l'*amen* de Leseq avait donné l'extrême-onction, elle eut la douleur de voir que cet *amen* prévalut. En effet, la séance fut levée par le fait de la disparition

de tous les membres qui la composoient; elle reprit alors le chemin de la maison, méditant sur la briéveté des paroles et la durée du silence

En attendant les recherches que Leseq avait proposées, comme aucun autre objet ne venait alimenter la curiosité du village, elle restait toujours sur le vicaire. Ses beaux cheveux bouclés, ses yeux si noirs, dont le feu était souvent tempéré par la douleur, sa démarche noble, ses mouvemens gracieux, sont des avantages qui intéressent, même au village, et qui le faisaient remarquer. Chaque fois qu'il sortait, les femmes venaient sur leur porte en avertissant les autres par ces mots:

—Voilà le vicaire, voilà le vicaire!... Et tout le monde accourait, et tout le monde regardait passer le mélancolique jeune homme!...

## CHAPITRE IV.

La Marquise. — Laurette. — Mort d'une Amante. — Toujours le Vicaire.

Pendant que ces petits événemens occupaient tous les esprits, et étaient, pour le village des choses de la plus haute importance, une calèche élégante, attelée de deux beaux chevaux, roulait sur la route d'A.....y à Aulnay-le-Vicomte, et entraînait la marquise de Rosann vers son château.

Comme elle n'en est plus qu'à une lieue, il devient urgent de donner une idée de son caractère et de celui de son mari.

Madame de Rosann était une

femme de trente-huit ans, mais en voyant sa taille svelte, sa figure encore séduisante, ses cheveux noirs et son teint blanc, les hommes et même les femmes se trompaient sur son âge. De tout temps son esprit, sa bonté, firent oublier qu'elle était belle. Madame de Rosann portait sur son visage une douce expression, ses lèvres formaient un fin sourire, ses yeux avaient une éloquence qui annonçaient une âme tendre, une âme excellente, contenant et cette mobilité de pensée, et cette exquise chaleur de sentiment qui sont quelquefois la source de bien des peines! Sans être vive, inconséquente, ni légère, elle était entraînée vers les êtres doués de qualités brillantes, elle obéissait à l'enthousiasme qu'ils inspirent; enfin cette pente irrésistible que la nature imprime à la femme, cet admirable

désir de plaire, de rendre heureux, cette sensibilité touchante se déployaient chez elle au dernier point; et, si depuis son mariage elle avait su dompter cette tendance de son cœur, ce fut, soit par l'estime qu'elle portait à son mari, soit parce qu'elle ne rencontra pas des âmes susceptibles de répondre à l'*idéal* qu'elle s'était formé de la beauté.

Elle arrivait donc, jeune de cœur, vers quarante ans; c'est-à-dire, à l'âge où les passions des femmes acquièrent leur dernier degré d'intensité. Elle aimait la méditation, et les larmes qu'elle répandait quelquefois en secret donnaient beaucoup à penser.

Sa jeunesse fut malheureuse, elle devint orpheline en naissant, sa mère, déjà veuve, mourut en lui donnant le jour et la tante qui prit soin de son enfance avait un carac-

tère froid, accariâtre et minutieux, qui contrastait singulièrement avec l'âme de sa jeune nièce. On peut donc croire que les qualités de la marquise furent, en quelque sorte, la conséquence de l'espèce de rigueur monastique que sa tante déploya dans son éducation; car il est bien certain que les enfans ne prennent jamais les défauts de ceux qui les élèvent.

Cette tante, janséniste outrée, n'y voyaient pas bien clair, malgré les lunettes qui lui servaient à lire les ouvrages sur *la grâce*, et Joséphine de Vaucelles, sa tendre pupille, lut quelquefois tout autre chose que le père Quesnel et les œuvres d'Arnauld.

Une fille dévote n'est pas censée se connaître aux détails qu'entraînent la naissance d'un enfant; aussi, lorsqu'elle se trouva chargée de sa nièce,

la confia-t-elle à une nourrice pour ne la reprendre que lorsque la pauvre petite fut en état de se tenir tranquille sur une chaise.

Alors les seuls plaisirs de cette malheureuse enfant, consistaient au dehors dans les pompes de l'église, et à la maison dans les soins qu'elle prenait pour ne pas embarrasser *mademoiselle Ursule de Karadeuc.* C'était un crime de déranger l'inviolable disposition de son chapelet, de ses livres, de sa tabatière, et en général de tous les meubles de sa chambre; il fallait caresser le petit doguin et ne jamais le contrarier; elle devait doucement évacuer l'appartement de Mlle de Karadeuc aussitôt que certains ecclésiastiques y entraient: elle parvint à cette connaissance en observant la mauvaise humeur qui l'accablait lorsqu'elle resta les premières fois. Il fal-

lait encore, écouter toujours en silence, et ne jamais se hasarder à attirer l'attention des abbés, soit en jouant avec leur canne ou leur chapeau; mais surtout, il fallait ne pas détourner les sucreries, les massepins et les confitures qui leur étaient destinés; ce dernier crime ne pouvait être surpassé que par le crime capital de regarder par les trous des serrures.

Au milieu de cette contrainte, la pauvre Joséphine, passive et réservée, contracta une douceur d'ange qui couvrait une âme de feu. Dans cette solitude et dans cette ignorance, les belles qualités de son cœur grandirent comme ses défauts, et les méditations de cette âme naïve ne furent dirigées par personne. Enfin, cette belle enfant n'étant connue ni de sa tante, ni de ceux qui, habitués à son timide silence, le prenaient pour de

la nullité d'esprit, elle dût être surprise et heureuse lorsqu'un être aimable, devinant son mérite, sut le lui révéler avec adresse !.... de là les malheurs qui, dans cette occurence, ne manquent jamais de fondre sur les jeunes personnes livrées à elles-mêmes.

La sévérité de sa tante lui rendait chère sa pauvre nourrice d'Aulnay, qui l'aimait comme une mère, et lui en avait prodigué les soins ; aussi Joséphine était-elle bien reconnaissante. C'était pour elle une grande fête, lorsque sa tante, gagnée par une conduite exemplaire, lui permettait d'aller passer quelque temps à la chaumière de sa nourrice. Mademoiselle de Karadeuc ayant souvent des *extâses*, accorda plus souvent cette permission à mesure que Joséphine avançait en âge.

Tous les souvenirs de la jeunesse de la marquise se rattachaient donc au village d'Aulnay-le-Vicomte et le lui rendaient cher ; aussi, lorsque la mort de sa tante lui permit de se marier, au lieu d'aller régner dans un couvent d'Allemagne où les intrigues de M^lle de Karadeuc devaient la placer. Joséphine de Vaucelle ressentit une grande joie en devenant, à vingt ans, maîtresse de la terre d'Aulnay, l'une des possessions de son mari.

Le marquis de Rosann était entré au service à l'âge de vingt ans, en obtenant la survivance du régiment de son père. L'état de paix dans lequel se trouvait la France lui permit de suivre le tourbillon de la cour : il joua, eut des maîtresses, fit des dettes, battit ses créanciers, creva ses chevaux, conduisit et brisa des voitures, suivit toutes les intrigues, en un

mot, réalisa toutes les idées que l'on se forme d'un jeune marquis français. A travers ces vices du temps, le jeune de Rosann avait du courage, de l'honneur, et cette passion *du chevaleresque* qui constitue le caractère de la nation française. Bref, émigrant par mode, rentrant en France par bravoure, il se trouva à quarante ans, ayant traversé, les orages de la vie et de la politique, et, devenu sage, il comprit alors en quoi consistait le bonheur.

Par l'effet des événemens qui procurèrent à Leseq la faculté de prendre le glorieux nom de Tullius, le marquis, áutrefois seigneur d'Aulnay, n'en était plus que le protecteur; ce fut dans cette terre que le ci-devant marquis de Rosann, heureux d'avoir conservé sa fortune dans le grand naufrage nobiliaire, se retira pour

réfléchir à sa vie future. Alors, il jeta les yeux autour de lui pour chercher une femme qui, tout en ne le faisant pas déroger, eût assez de qualités solides, de douceur et d'amabilité pour assurer le bonheur de la seconde moitié de sa vie.

En ce moment, Joséphine de Vaucelle, ayant perdu sa tante, et laissé l'administration de ses biens à un homme d'affaires, s'était refugiée chez sa nourrice, dont la chaumière lui présentait un asile contre les persécutions. M. de Rosann vit cette jeune orpheline : elle avait sur le visage une expression de mélancolie que le marquis attribuait à la manière dont elle fut élevée, et il pensa, dès ce moment, à compenser les privations de la jeunesse de Joséphine, par un bonheur continu dont ils goûteraient ensemble les charmes.

La jeune fille apparut au marquis, décorée de tout le lustre des vertus, et personne ne pouvait détruire cette idée, en révélant la faute de Joséphine, car personne n'en était instruit, et nul, en la voyant, n'aurait imaginé qu'à quinze ans elle avait cru aimer, et qu'elle fût trompée par les premiers avis des sens.

Joséphine n'était heureuse qu'avec sa nourrice; et, par la manière dont Marie compâtissait aux peines de sa fille de lait, on eût dit qu'elle était instruite des secrets importans qui causaient les larmes de la jeune fille. Quoiqu'il en soit, la beauté de Joséphine, et avant tout, son heureux caractère séduisirent M. de Rosann : les soins qu'il prodigua, les hommages qu'il offrit, ses attentions furent reçus d'abord avec indifférence, puis avec le sourire de l'amitié. Enfin,

reconnaissant dans le marquis quelques-unes des qualités dont elle était idolâtre, mademoiselle de Vaucelle consentit à l'épouser, en ne le regardant que comme un ami véritable. On voyait que le cœur de cette jeune fille ayant déjà été entraîné, détrompé, elle considérait cette union comme un port de refuge, pour une âme qui n'avait pas encore rencontré et qui désespérait de trouver l'être qui devait lui plaire. Ils furent mariés en secret, et cette cérémonie touchante, célébrée au milieu de la nuit, dans la chapelle ruinée du château, fit verser bien des larmes à la jeune fiancée : mais depuis son mariage sa mélancolie cessa par dégrés, ne reparut que par instans, et elle finit par mettre tous ses soins à rendre heureux le marquis de Rosann.

Marie ayant toujours refusé de

suivre la marquise, n'eut d'autre ambition que d'être concierge au château d'Aulnay, où elle voulait mourir au service de sa fille de lait.

Ce château était à dix minutes de chemin d'Aulnay-le-Vicomte; une belle avenue de quatre rangs d'arbres conduisait à une énorme grille de fer, de chaque côté de laquelle étaient deux jolis bâtimens en briques. L'un formait l'habitation de Marie, l'autre celle des jardiniers.

A cette porte, commençait une longue prairie terminée par le château dont la vueembrassait tout le village. Par la seconde façade, on jouissait de l'aspect des jardins anglais, du parc, des bois du domaine, et des ruines romantiques de l'ancien castel situé sur un petit lac. Toutes ces circonstances contribuaient à rendre ce séjour délicieux. Le châ-

teau moderne avait été bâti par le père du marquis: il se trouvait assez grand pour recevoir des amis, et pas assez vaste pour devenir triste dans la solitude.

Comme je l'ai déjà dit, cette terre rappelait trop de souvenirs à la marquise, pour qu'elle manquât de venir l'habiter dans la belle saison; quant au marquis, il s'y rendait lorsque ses affaires le lui permettaient.

Cinq heures sonnaient à l'horloge de la paroisse: en ce moment, Marie était assise au pied du lit de sa fille. Les chagrins, encore plus que l'âge, ont vieilli cette pauvre nourrice; ses cheveux sont tout blancs, et des rides nombreuses sillonnent son visage. Ses lunettes sur le nez, elle s'imagine tricoter un bas bleu à large bord blanc qu'elle tient dans ses mains, mais à chaque minute, ses

yeux sont levés sur sa fille, elle soupire, et de grosses larmes tombent sur son ouvrage. Quoique la fièvre de Laurette vienne de cesser, un reste de délire se promène encore dans son imagination affaiblie. Elle croit voir celui qu'elle aime, ses yeux s'animent d'une flamme renaissante et elle dit :

—Robert, attends-moi, nous allons ensemble aller cueillir des fleurs à ma mère...

Puis elle se tait, mais bientôt retombant dans d'autres souvenirs, elle tourna sa tête du côté de sa mère :

—Vois-tu, reprend-elle en élevant ses bras vers la croisée, vois-tu, ma mère?.. il part !... il me fait son dernier signe de main! ses yeux me disent qu'il m'aime.. qu'il ne m'oubliera pas... Pauvre Robert! quand te reverrai-je?...

— Lui ! et toujours lui ! murmura Marie, en fixant les colonnes torses de sa table vermoulue.

— Ma mère, dis-moi qu'il n'est pas mort ? s'écria la jeune fille d'un ton de voix déchirant ; ou bien, ajouta-t-elle, d'un accent plus déchirant encore, si c'est vrai !.. je vais te rejoindre, mon Robert !

La vieille mère tressaille, pâlit, regarde autour d'elle avec frayeur.

— Michel ne revient pas du château ? et elle prononça ces mots d'une voix chevrotante qui annonçait combien elle redoutait la solitude auprès de sa fille mourante.

Laurette, retombant sur son lit, paraissait dominée par un profond accablement ; tout-à-coup des hennissemens de chevaux, le bruit du roulement de deux voitures, les cris des cochers, se font entendre et in-

terrompent le silence de l'avenue. Marie reconnaît l'équipage de la marquise, elle descend les trois marches de sa maison ; d'une main décharnée et tremblante elle ouvre la grille, après de longs efforts, elle conduit péniblement chaque côté de cette lourde porte qui crie sur ses gonds; son visage s'anime à l'aspect de sa maîtresse, elle essaye de sourire, mais on devine que le chagrin est l'expression habituelle de sa physionomie.

La marquise, apercevant la tristesse de Marie, fit signe d'arrêter.

— Bonne nourrice, dit-elle, comment va ta fille?

Les larmes de Marie répondent pour elle.

La marquise attendrie, craint de faire une seconde question, et regarde avec inquiétude Michel, son

frère de lait, qui venait d'accourir au bruit des voitures; celui-ci la comprenant, fait un mouvement de tête qui signifie que sa sœur vit encore, mais ses yeux levés au ciel, indiquent en-même-temps que de là seulement peut venir du secours.

— Viens me dire tes chagrins, bonne Marie, viens, dit la marquise.

— Hélas! ma chère maîtresse, jè ne peux, ma pauvre fille se meurt; et, jusqu'à son dernier moment, ne faut-il pas que je voie ou son sourire ou ses pleurs! ne faut-il pas que j'entende ses paroles et même ses soupirs!.... Mourir à vingt ans, ajouta cette triste mère, et mourir de chagrin pour avoir trop aimé; ô Laurette!.. et, son tablier sur ses yeux, ne pouvant retenir les sanglots qui l'étouffaient, Marie, le dos voûté, la

tête penchée, remonta les marches de sa maison et disparut.

— Qu'il est douloureux de voir pleurer une mère, dit la marquise; Michel, viens ce soir que j'entende au moins parler de Marie, et l'équipage entraîna madame de Rosann que cette scène avait violemment émue.

En entrant dans ses appartemens, elle s'attendrit en voyant les fleurs fraîches qui décorent les jardinières: celles qu'elles préfère ont été placées dans sa chambre. Partout, et dans les plus petites choses, on a étudié ses goûts, donc la volonté de Marie a dirigé les travaux de Michel. — Qui m'aimera comme ma nourrice quand elle ne sera plus, se demanda-t-elle!

L'air était si calme qu'il ne pouvait agiter les rideaux les plus légers;

le jour qui fuyait, la cloche qui sonnait la prière du soir, cette jeune fille mourante, tout portait à la mélancolie, et la marquise s'y abandonna.

Assise devant la fenêtre, elle contemplait le ciel, lorsque Michel arriva dans sa chambre. Madame de Rosann lui sourit avec une expression touchante où le malheur de Marie se peignait, et du doigt elle lui indiqua un siège.

Michel donne à madame de Rosann tous les détails qu'elle désire sur les événemens qui ont aggravé si promptement les souffrances de Laurette.

— Ah! Madame, Robert au fond de cette Sibérie a dû regretter plus d'une fois les fleurs et les beaux espaliers d'Aulnay.

— Il est donc mort! s'écria la marquise?

— Hélas! oui, Madame, nous l'a-

vons appris bien brusquement par une lettre du ministère de la guerre. La vieille mère de Robert croyant que c'était une bonne nouvelle, s'était empressée de la donner à lire à cette pauvre Laurette. C'était même la veille de l'arrivée de notre vicaire. Ce fut le coup de la mort pour ma pauvre sœur. Faut convenir que ce Robert était bien aimable aussi! il passait pour votre meilleur jardinier, ma foi! eh bien, il est mort sans avoir revu Laurette!...

— Il est donc vrai, dit la marquise, le malheur est dans toutes les classes, et les passions dans tous les cœurs. Des larmes coulèrent de ses yeux, et ces larmes paraissaient avoir deux sources : Laurette et elle-même.

— Mais, Michel, vous avez parlé d'un vicaire, le bon curé Gausse serait-il dangereusement malade?

— Non, madame, mais....

Comme Michel allait expliquer son mais, il s'entendit appeler du bout de la prairie; craignant que sa mère n'eut besoin de lui, il fit, d'un air embarrassé, quelques révérences bien gauches à la marquise, heurta la porte en se reculant, et sortit de la chambre.

Ce que Michel venait de dire du vicaire avait éveillé l'attention de madame de Rosann, il semblait que le sort voulut que cet être excitât le même sentiment de curiosité et d'intérêt chez tous ceux qui en entendaient parler. Elle chercha à s'expliquer pourquoi un vicaire était venu, puisque M. Gausse se portait bien, car elle ne connaissait ni les souhaits de M. Gausse, ni les besoins du village: mais, comme un vicaire et surtout un vicaire de campagne était un objet très-peu

important pour elle; selon l'admirable coutume de son sexe, elle ne s'en occupa pas long-temps et au bout de dix minutes elle n'y pensait plus. Ce qui l'inquiéta davantage ce fut la pauvre Laurette, dont le sort touchait son âme; elle l'avait vue naître, élever, elle avait suivi chaque année les progrès de sa beauté, les développemens de son esprit et de son cœur. Des présens souvent répétés, des confidences que l'affabilité de la marquise avait sollicitées et encouragées, tout cela attacha madame de Rosann à la seule fille de sa nourrice.

La marquise, après avoir arrangé le mariage de Laurette et de Robert, devait doter Laurette, la noce se serait faite au château. C'était encore elle qui avait fait les démarches pour tâcher d'exempter Robert, lors de son départ pour l'armée; mais com-

me le nom de Rosann n'avait pas beaucoup de crédit sous Bonaparte, et que Robert n'avait aucune bonne excuse à donner pour être dispensé de servir puisqu'il était beau, grand et bien fait; si madame de Rosann ne réussit pas dans cette affaire, du moins elle consola Laurette du départ de son bien-aimé et lui donna souvent des espérances qui, par la suite, devinrent bien funestes à la pauvre fille.

Madame de Rosann se rappèle toutes ces circonstances, elle craint que la disparition de Michel n'ait eu des causes graves; s'étant reposée quelques heures de la fatigue du voyage, elle ne voulut pas se coucher avant d'avoir vu la jeune fille, si cette visite est pénible pour elle, elle songe qu'elle va faire plaisir à sa nourrice et peut-être à Laurette. Elle s'achemine donc vers la prairie qui

sépare son château du pavillon de Marie.

Bien que la lune éclairât la campagne de sa lumière bleuâtre, de gros nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon et annonçaient un orage prochain, ainsi que la chaleur terrible qui se fait sentir, malgré la soirée déjà avancée.

— L'orage qui se prépare va peut-être détruire Laurette ? pense M$^{me}$ de Rosann : ce pressentiment la remplit de crainte, elle approche, elle arrive, elle n'entend rien : ce fatal silence redouble son effroi ; la porte est ouverte, elle monte lentement, sa respiration est gênée, on dirait qu'elle appréhende de rompre ce silence qu'elle croit le silence de la mort. Sa marche n'a produit aucun bruit, elle est dans la chambre funèbre, personne ne l'a vue ni entendue.

La vieille mère, le visage dans ses mains, n'ose regarder sa chère fille, Michel pleure, la mourante cherche à se rattacher à la vie en essayant encore de faire quelques mouvemens. La marquise a, à peine, entrevu tout celà, elle est toute entière dans la contemplation d'un être qui, par sa voix touchante et harmonieuse tâche d'adoucir les peines d'un pareil moment!...

La vue faible de Laurette ne peut plus soutenir que la lueur d'une lampe posée sur une table, derrière son lit; mais les rayons de la lune arrivent à travers les carreaux de la fenêtre, et cette teinte pâle combinée avec celle de la lampe rougeâtre éclairent lugubrement cette chambre et impriment une expression sinistre à toutes les personnes, à tous les objets qui y sont.

Au milieu de la mère désolée, du frère immobile et de la mourante, est un homme d'une belle stature, il est enveloppé d'une soutane noire qui ajoute à son attitude imposante cette espèce de majesté qui résulte d'un large et simple vêtement; ce jeune homme, M. Joseph enfin, a le visage tourné vers Lorette, et, sur ce visage, la douce pitié, la plainte humaine, la consolation divine apparaissent et le font resplendir; cet homme semble, au milieu de ce groupe de douleur, un envoyé céleste qui tout à la fois souffre de ce spectacle et apporte l'espérance.

C'est ce tableau offert par le vicaire, qui retient la marquise immobile et presque stupéfaite sur le haut de l'escalier.

En apercevant cette figure exaltée, noble, douce et qui garde l'empreinte d'une profonde mélancolie,

la marquise a senti son cœur se troubler, ses yeux ont éprouvé la sensationde l'éclair d'une tempête; et, une force sympatique, un attrait invincible lui ont fait oublier Laurette mourante, pour ne s'occuper que de cette créature qui bouleverse tout son être. Elle ne peut rassembler aucune idée, son âme semble s'être échappée, elle erre autour du vicaire, et madame de Rosann écoute avec avidité le doux murmure des paroles consolatrices de cet homme qu'elle ne connaît pas.

—Oui ma fille, dit-il, le divin concert des anges s'apprête pour toi, ta réception au céleste palais sera brillante, quitte cette terre, belle vierge?.. oui, belle de toutes les vertus et detouteslesbeautés humaines, quitte cette terre, puisque tu n'y a pas trouvé le fragile bonheur des en-

fans d'Adam, et puisque tu vas être heureuse là-haut de la félicité des anges ! ton bien aimé t'y attend, il prépare ta place !...

— Il y sera donc?.. murmura faiblement Laurette, en cherchant toujours à soulever sa pesante paupière?

Madame de Rosann fut encore bien plus étonnée du langage du jeune prêtre : ce langage annonce une éducation soignée, elle tâche de l'examiner plus attentivement, mais cette attention donne une forte commotion à son âme; et, malgré la solennité du moment, malgré sa volonté qui veut diriger toutes ses pensées, toutes ses affections sur Laurette, elle se sent toujours entraînée vers le vicaire, elle est *forcée* de le contempler et de remarquer ses moindres gestes !...

— Souffrez-vous, ma fille? demande le prêtre.

—Ma mère, je sens que je meurs! dit Laurette d'un ton plaintif, en tâchant de presser la main du jeune homme.

A ce moment, ses yeux se débattent contre la nuit de la tombe, elle voudrait voir encore, mais les pulsations du cœur s'arrêtent insensiblement, le sang se glace, la vierge souffre en silence, une légère contraction ride son visage et son dernier soufle s'échappe.

Quel silence!... La marquise n'est point aperçue, toute distinction humaine cesse: bientôt, le visage de Laurette s'embellit d'une fraîcheur céleste, il semble, qu'en entrant dans la tombe, elle ait une vision sublime de la sublime éternité, et que la magie des cieux se reflétât sur sa figure; la mort grave sur ce front blanc et

pur le sceau de l'immortalité, les secrets de l'autre vie.

Ce fut alors que le prêtre s'écria d'une voix profondément émue :

— Ame pure et chérie, ton passage sur cette terre a été le passage d'une fleur! comme elle, un orage t'a fait mourir!

— Ma fille, ma chère fille, crie Marie, avec un accent déchirant; elle dort, ajoute-t-elle d'un air égaré.

Le vicaire se lève, s'incline respectueusement devant le corps de Laurette, et regardant la beauté de ses traits :

— Ange du ciel, dit-il, veille sur nous!...... Courage, pauvre mère, ajoute-t-il, elle nous a entendus... à demain... je reviendrai prier.

En même temps il regarde la marquise, et, du doigt, lui montre la mère

de la jeune fille. Ce regard dit tout, la marquise obéit comme à un maître, elle entraîne Marie dont les yeux sont secs, et qui paraît ne rien voir, ne rien entendre; la nature semble prendre part à ce moment d'horreur, les nuages qui couvrent la lune paraissent un crêpe funèbre étendu sur l'univers, pour annoncer la mort de l'innocence, et les vents, précurseurs de la tempête, sifflent au loin et font résonner, en sons inégaux, la cloche du village...

Le lendemain matin, le bruit de la mort de la jeune fille réveilla ses compagnes et les autres habitans du village. Tout le monde la pleure et le curé n'est pas le moins ému. Le vicaire que l'enthousiasme religieux ne soutient plus, est dans un accablement difficile à décrire. Marguerite désolée n'en raconte pas moins toutes

les circonstances de la vie de Laurette, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Leseq prononce qu'il n'y aura pas de classe, les enfans qui ne comprennent point encore l'humanité, ne voyent que le congé, et se réjouissent. Madame de Rosann garde sa nourrice dont la folie déchire le cœur. Michel veille Laurette, le vicaire vient prier auprès d'elle. Il prend un repas au château, madame de Rosann se trouble lorsqu'elle le voit, lorsqu'elle l'entend, elle cherche à comprendre son cœur et se demande si c'est la mort de la jeune fille ou les paroles du vicaire qui la troublent.

Le moment arrive de rendre les derniers devoirs à Laurette. Le vicaire ayant revêtu ses ornemens sacerdotaux, arriva précédé du silencieux cortège qui devait escorter la jeune

fille. On se mit en marche, on franchit la porte de fer, et l'on traversa cette longue avenue, théâtre des fêtes et des danses où Laurette était si belle!... On passe devant la pelouse où elle apprit à marcher; devant le gros chêne où elle prononça des sermens d'amour; plus loin, un jeune arbre a reçu sur son écorce tendre les chiffres de Robert et de Laurette; ici, elle s'est assise près de lui, et ils ont parlé de leur bonheur à venir.

Ah comme jadis, palpitante d'espérance, elle courait dans cette avenue, demander des nouvelles de son Robert aux soldats qui passaient par hasard dans le village! maintenant, sa beauté, son amour, tout est mort, et la terre de l'avenue la supporte pour la dernière fois. Les tremblantes et désolées jeunes filles baissent

les yeux, elles semblent redouter l'aspect de cette avenue féconde en souvenirs.

Los chants lugubres et les chants des oiseaux forment un désolant contraste, les pas qui résonnent dans l'avenue, les momens de silence, le bruissement des arbres que le vent agite doucement, le vêtement blanc des jeunes filles, le cercueil et sa couronne blanche, tout cela produisait un tableau sublime de douleur..

---

## CHAPITRE V.

Le Vicaire et la Marquise.—Visite au presbytère. — Dîner au château.

La monotonie des quinze jours qui suivirent la mort de la jeune fille, m'oblige à les passer rapidement. Marie tomba dangereusement malade, et le vicaire vint souvent consoler cette mère au désespoir; de son côté, la marquise soignait sa nourrice, et se rencontrait sans cesse avec M. Joseph, car, ayant remarqué les heures auxquelles le vicaire voyait Marie, elle avait soin de s'y trouver.

La présence de Joseph produisait dans l'âme de la marquise des tressaillemens qu'elle n'était pas maî-

tresse de réprimer. Ce mouvement invincible, presque semblable à la peur, par la violence et l'émoi qu'il causait, ne fut pas chez la marquise cette dette que l'on paye en voyant pour la première fois un homme supérieur, un de ces êtres qui possèdent lè don d'étonner par leur seul aspect. En effet, à chaque fois que madame de Rosann entendait les pas du vicaire, cette impression se renouvelait en acquérant chaque fois un plus haut degré de force. Elle tremblait en le regardant, mais comme on aime à trembler; assise dans un coin de la chambre, elle restait longtemps les yeux attachés sur cet être imposant, et elle oubliait les souffrances de sa nourrice, tant son cœur était plein d'autres sentimens dont elle ne voulait pas se rendre compte. L'impassible vicaire ne s'a-

percevant de rien, consolait la pauvre mère de Laurette par des discours d'ange, qui tiraient des larmes à la marquise.

Enfin, bien que le vicaire fût absent, toutes les pensées de Joséphine entouraient ce jeune prêtre dont la belle figure basanée, le regard profond, la douleur concentrée faisaient battre son cœur, même lorsqu'elle ne l'apercevait qu'à l'aide de son imagination.

Marie se portait bien mieux, elle était hors de tout danger et en convalescence; le vicaire devait venir la voir pour la dernière fois. Madame de Rosann attendait avec impatience l'heure à laquelle M. Joseph arrivait ordinairement à cette petite maison de brique qui semblait un temple à la marquise.

Joséphine assise contre l'antique

fauteuil de sa nourrice, pensait profondément, et Marie, en se retournant, aperçut des larmes sillonner le visage de sa maîtresse.

—Hélas! qu'avez-vous, madame?...

— Ce que j'ai, Marie... ne le sais-tu pas?

A cette parole, des larmes inondèrent les joues ridées de Marie. — Dites, madame, que je viens de l'apprendre!... Autrefois, je ne vous plaignais qu'à moitié! maintenant je connais votre douleur tout entière!... Votre pauvre enfant!... ajouta Marie à voix basse, il aurait l'âge de notre vicaire... Ah! madame, quelle mort anticipée que celle de voir périr un enfant! au moins vous n'avez pas eu ce spectacle!

— Marie, s'écria la marquise, tu m'éclaires, et si ce jeune homme me

fait tant de plaisir à voir, c'est qu'il me représente mon fils!...

—Madame, il se nomme Joseph!... dit la nourrice avec un air de mystère.

A ce nom, la marquise pâlit, elle lève un œil effrayé sur sa nourrice et mettant un doigt sur sa bouche, elle lui dit: — Marie que tes lèvres soient comme le marbre d'un tombeau qui aurait enseveli ce nom et ce secret, auxquels l'honneur, et presque la vie de trois personnes sont attachés...

A peine la marquise achevait-elle ces paroles, que le vicaire entra.

Joséphine l'envisage, tout l'incarnat d'une grenade s'empare de son front, et elle sent son cœur se troubler à l'aspect du front sévère du jeune homme.

— Hé bien! Marie, vous voilà

mieux!... dit M. Joseph après avoir salué respectueusement la marquise.

— Elle est sauvée, répondit madame de Rosann, et aussi vous y avez bien contribué par vos soins. — Le vicaire s'inclina en disant : — Madame, je n'ai fait que mon devoir.

— M. le vicaire, reprit la marquise en souriant, vous devez savoir combien nous sommes curieuses, et je vais vous en donner une bien grande preuve, en vous demandant votre âge.

— J'ai vingt-deux ans madame!

A cette réponse laconique, Marie jeta un regard sur Joséphine au moment où celle-ci contemplait furtivement sa nourrice, et, par ce clin-d'œil rapide, elles se dirent une multitude de pensées.

— Et de quel pays êtes-vous ?... demanda la joyeuse nourrice.

— De la Martinique!... répondit sèchement le prêtre, qui, par le mouvement qui lui échappa, laissa voir que toutes ces questions lui déplaisaient.

Aussitôt que Joseph eut répondu, les yeux de la marquise qui brillaient d'une lueur d'espoir et de bonheur passèrent à l'extrême tristesse. Elle regarda Marie d'une manière lamentable, comme si elle eût dit: —ce n'est pas lui !...

— Quelle vaine recherche! dit la nourrice à voix basse; *ne vous a-t-il pas dit* que votre Joseph était mort!..

Des larmes envahirent les yeux de la marquise, elle se tut, éloigna son siége, de manière à pouvoir contempler le jeune homme tout à son aise, et sa figure radieuse indiquait combien elle aimait à le voir.

— Vous êtes toujours bien triste, dit Marie, au prêtre pensif.

Le vicaire ne répondit pas, le silence régna, et, bientôt, M. Joseph sortit après avoir salué la marquise, et dit un mot d'adieu à la convalescente.

— Hé bien Marie !... s'écria la marquise d'une voix douloureusement affectée, est-ce un fils ?...

— Oh non !... répondit Marie.

Cependant, aussitôt que le jeune homme eut disparu, il sembla à Joséphine que la chambre de sa nourrice fut vide, il lui sembla que sa vie venait de lui être enlevée.

Cette visite du vicaire avait été précédée par une foule de souvenirs évoqués par les paroles de Marie, et ces souvenirs plongeant la marquise dans un état inconcevable, augmenté par la présence de Joseph, tout con-

tribua à rendre cette scène d'un instant comme magique. Joséphine croyait avoir fait un rève, pour elle le départ du jeune homme était un réveil.

Elle frémit des sentimens confus qui se débattaient dans son âme, elle quitta brusquement Marie, et se réfugia dans ses appartemens, comme pour éviter un être, dont le souvenir la poursuivait trop vivement dans la chambre de Marie, à cet endroit où elle l'avait contemplé pour la première fois, où, pour la première fois elle tressaillit en le voyant. Ce fut vainement qu'elle se reposa sur son sopha, si elle crut pouvoir y oublier M. Joseph; depuis quinze jours toutes ses pensées ne se dirigeaient que d'un seul côté : c'était vers le presbytère où demeurait le jeune homme.

La marquise n'en était pas encore

venue au point de s'avouer à elle-même ce qu'elle ressentait, et d'examiner ce qui se passait dans son cœur : elle ressemblait à un jeune habitant des forêts qui, pour la première fois, est percé d'une flèche, il court à travers les bois sans prendre garde au trait mortel, et ce n'est qu'après bien des courses, qu'il se reposera sous un arbre antique et qu'il contemplera la plaie, en essayant d'arracher la flèche qu'il enlevera peut-être.

Ainsi Joséphine, tour à tour bruyante et silencieuse, parcourait souvent son parc, et s'asseyait sur une hauteur d'où, contemplant la nuée fugitive, elle aimait à entendre le bruit de la pluie, l'effort du vent, et à voir l'effroi de la nature à l'approche d'un orage; ou bien, elle ad-mirait l'écharpe azurée d'un ciel sans

nuage, et toutes ces actions étaient accompagnées d'un déluge de pensées vagues, qui plongeaient son cœur dans un délire plein de charmes; car elle oubliait son âge en ne regardant qu'à son âme : puis, elle faisait mettre ses chevaux à sa calèche, ordonnait d'aller au grand galop et se plaisait à être emportée par un mouvement aussi rapide, tâchant d'éloigner ses pensées et de se dérober à elle-même. Enfin, on la voyait assise dans son boudoir, l'œil fixé sur un portrait d'ecclésiastique qui fut toujours placé sur sa cheminée; et, là, immobile, elle passait d'autres journées entières, sans dire un mot, soupirant parfois et pleurant beaucoup : les lettres de son mari furent reçues avec indifférence, et quelquefois à table, ses gens en la servant s'effrayaient de sa pâleur et de ses distractions.

Depuis huit jours le vicaire n'était pas venu au château, Marie se portait tout à fait bien, et la marquise n'espéra plus revoir M. Joseph. Cette semaine lui parut un siècle.

Un soir le curé et son vicaire causaient ensemble, et le curé témoignait à son suppléant combien il était étonné, en n'entendant plus parler de misère dans le village; il faisait sentir à M. Joseph qu'il n'ignorait pas ses bonnes œuvres. Le jeune homme, plein de modestie, allait répondre, lorsque la porte du salon du curé s'ouvre et la marquise paraît.

— Ah madame! s'écria M. Gausse en se levant précipitamment et lui offrant sa bergère de velours d'utrecht rouge, quel honneur vous faites à votre vieux pasteur!...

— Il le mérite bien, repondit la marquise tremblante et regardant

M. Joseph, qui la saluait en rougissant.

Cette rougeur insolite chez M. Joseph, fit naître dans l'âme de la marquise, un sentiment d'espoir qu'il lui fut impossible d'expliquer et d'exprimer. — Il a pensé à moi! se disait-elle; mais pensant aussi avec rapidité qu'alors s'il n'était pas venu chez Marie et au château, sa volonté l'avait ordonné, elle éprouva un mouvement de peine qui flétrit son visage.

— J'ai senti, M. Gausse dit-elle en affectant de ne regarder que le curé, j'ai senti que si vous n'étiez pas venu au château; c'est que vos infirmités vous retenaient chez vous; et, alors ne voulant pas que nos chers pauvres en souffrissent, je viens savoir de vos nouvelles par moi-même et vous apporter la petite somme que je vous

remets tous les ans, pour soulager les indigens.

— Madame il n'y en a plus, M. Joseph nous a enlevé le plaisir de faire des heureux !

— C'est mal, monsieur, dit la marquise en se tournant vers le jeune homme et le regardant avec un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler.

— Aussi, madame, je lui en faisais de vifs reproches au moment où vous êtes entrée.

Au maintien de la marquise, un observateur habile aurait jugé que la visite qu'elle rendait au curé était une démarche qu'elle avait longtemps méditée et l'objet d'un long combat chez elle. Joséphine embarrassée, cherchait à fixer ses regards sur tout autre chose que sur le vicaire, et cependant une force morale

invincible la contraignait à reporter à chaque instant sa vue sur cet être, devenu *tout l'univers* pour elle!

— Alors, reprit Joséphine après un moment de silence, je prierai M. le vicaire, d'accepter ma petite somme pour me faire participer à ses œuvres secrètes de charité. Et, sans attendre la réponse, madame de Rosann tira une bourse pleine d'or et la tendit à M. Joseph. Ce dernier ne put faire autrement que de la prendre, et la marquise saisit cette occasion pour effleurer légèrement la main du vicaire. Ce tact fugitif, cette sensation d'un moment firent une telle impression à madame de Rosann, qu'elle ressentit quelque chose de semblable à la douleur. Joseph étonné la regarda, elle baissa les yeux et rougit comme si elle eut commis un crime.

M. Gausse, regardant alternative-

ment la marquise, et le vicaire, commençait à comprendre que cette visite, la première que lui eût fait la marquise, pouvait fort bien ne pas être pour lui. De son côté, Marguerite, l'œil collé contre une des fentes de la porte, ne perdait pas un mot ni un coup-d'œil et retenait son haleine.

— On ne peut que se féliciter d'avoir obtenu pour vicaire un homme tel que vous, monsieur, continua la marquise ; et, puisque vous voulez bien accepter mon offrande, je n'ai plus de querelle à vous faire. M. Gausse, vous devez être bien satisfait : talens, vertus, tout se trouve réuni dans votre suppléant.

— Madame, s'écria le curé, j'en remercie Dieu tous les jours.

La froide impassibilité de la contenance du jeune prêtre, glaçait l'âme tendre de madame de Rosann.

Elle contempla quelques momens la belle et noble figure de M. Joseph, et se retira navrée et le cœur gonflé des soupirs qu'elle avait retenus.

Cette visite commentée et racontée par Marguerite, réveilla la curiosité du village et le vicaire redevint le sujet des conversations ; car la mort de Laurette avait pendant long-temps fait disparaître le vicaire, comme objet principal des bavardages. Mais le malheur d'autrui, ne donnant aux hommes que des émotions passagères qui font promptement place à une insouciance nommée bonheur, on finit par oublier Laurette et l'on parla du vicaire comme auparavant ; mais en ajoutant à ce que l'on disait de lui, le narré de la visite que madame de Rosann avait faite plutôt à lui qu'à M. Gausse, Marguerite n'oubliait pas l'air glacial que M. Joseph avait

affecté en écoutant madame la marquise, et une certaine satisfaction brillait alors dans les discours de Marguerite qui pensait qu'elle ne serait pas seule humiliée. L'espèce de dédain témoigné à la marquise par M. Joseph, acheva de porter la curiosité au dernier degré, et cette circonstance dérangea toutes les conjectures de Lescq, qui n'imaginait pas que l'on pût ne pas courber la tête devant le pouvoir.

D'après la froideur que le vicaire avait manifestée, la malheureuse marquise jugea que jamais le prêtre ne lui adresserait une seule parole d'amitié, et que le fanatisme intérieur qui le dévorait lui formait une égide qui repoussait tous les sentimens humains. Elle gémit, et résolut de se contenter du simple et naïf bonheur de le voir, mais elle résolut

d'avoir très-souvent ce bonheur là, puisque c'était le seul dont elle pût jouir. Si la marquise eût été en état de se raisonner seulement dix minutes, elle se serait aperçue que le sentiment qu'elle portait à ce jeune homme, ce sentiment sympathique né dans un moment, et rapide dans son accroissement et sa force, était de l'amour : alors effrayée, elle se serait enfuie et n'aurait jamais revu Aulnay-le-Vicomte et son vicaire ; mais, je le répète, depuis un mois sa vie était un songe délicieux, un véritable songe, un délire, un enchantement! n'étant plus elle-même, redevenue jeune et retrouvant toutes les richesses d'un sentiment neuf et inoui, elle vivait sans vivre, et s'élançait au-delà de la création, en trouvant pour la première fois de sa vie, un être qui répondait à toutes les idées

qu'elle s'était formées de celui qu'elle aimerait toujours. Enfin, elle avait rencontré l'homme de ses rêves, l'homme de son choix, l'homme dont l'extérieur et les qualités morales devaient toujours lui plaire, malheureuse de le voir trop tard!

Voici ce qui peut expliquer pourquoi M. Gausse et son vicaire reçurent l'invitation d'aller dîner au château. Le curé répondit, sans prévenir M. Joseph, et le jour indiqué, le curé l'entraîna.

Cette démarche avait été l'objet d'une longue méditation du bon curé, qui n'en parla même pas à Marguerite. —*Chat échaudé craint l'eau froide*, s'était-il dit, si mon vicaire est malheureux, c'est à cause de quelque passion, et il s'écarte des occasions de retomber dans son premier malheur : c'est fort bien! mais *si le renard sait beaucoup*,

*la femme amoureuse en sait davantage;* et, si M^me la marquise veut du bien à ce jeune homme, il ne faut pas qu'il manque son chemin par une fausse délicatesse : il peut devenir évêque? et Jérôme Gausse doit *battre le fer pendant qu'il est chaud*, si le jeune homme ne le bat pas lui-même; *le moine doit répondre comme l'abbé chante*, aussi, ferai-je si bien, que malgré lui, il regardera M^me la marquise, autrement que le jour de sa visite? Hélas! que les abbés de mon temps étaient bien autre chose que M. Joseph. Enfin, je le mettrai sur la voie : *à bon entendeur salut, à bon joueur la balle vient.*

Ce fut dans cette intention que le bon curé emmena M. Joseph au château.

Depuis le matin, depuis la veille, la marquise pensait qu'elle allait voir M. le vicaire, et le voir pen-

dant la moitié d'une journée. Elle s'était mise avec une simplicité apparente, car la plus grande recherche et tout l'art de la toilette avaient présidé à sa parure. Enfin, postée dans une chambre qui donnait sur les cours et sur l'avenue, elle attendait avec impatience ses deux hôtes, et se promettait le plaisir de voir le jeune homme sans en être vue. Cinq heures sonnaient, elle entend résonner la cloche de la grille, et elle aperçoit M. Joseph qui donnait le bras au respectable curé. Elle admire l'attention soigneuse et les recherches dont le vicaire usait envers le vieillard; un instant elle souhaita être M. Gausse, pour être soutenue, protégée et pressée par ce jeune homme, au teint de créole, et à la démarche silencieuse.

— Qu'il doit être passionné, se dit-elle, quel front noble, quelles ma-

nières distinguées ; ce n'est pas là un homme ordinaire, le fils d'un paysan. Quel est le mystère qui l'enveloppe?... Et tout en pensant ainsi, elle se complaisait à voir marcher le vicaire. Cet assemblage philosophique de la jeunesse protégeant un vieillard débile, ne la frappait pas ; elle ne pouvait apercevoir que les qualités extérieures qui décoraient M. Joseph, qualités qui lui semblaient l'enseigne des perfections morales, qu'elle désira toujours.

Enfin M^me de Rosann est à table, elle est entre les deux ecclésiastiques, et elle sent à ses côtés celui qui fait vibrer toutes les cordes de son cœur.

—J'espère M., dit-elle à M. Gausse, que nous allons reprendre toutes nos habitudes des années précédentes, et que, maintenant que vous avez un jeune bras, la goutte et la sciatique

ne vous empêcheront plus de venir, au moins une fois par semaine, dîner au château

— M$^{me}$, répondit le curé, si j'étais jeune, je ne trouverais pas que cela fût assez, je voudrais vous faire ma cour plus souvent, mais M. Joseph me suppléera!... je vous le livre madame, dit le bon curé avec un malin sourire; c'est aux belles dames que je confie le soin de dissiper sa profonde mélancolie et sa tristesse noire. *La santé du corps est le pavot de l'âme*, ainsi, madame, en voyant combien il est abattu, jugez combien son âme est affectée et brûle d'un feu dévorant.

— Est-ce que vous avez des chagrins?... demanda la marquise d'une voix tremblante; les nuages de votre front seraient-ils amoncelés par votre peu de fortune, par l'ambition.....

— Madame, dit le jeune homme, sans regarder madame Rosann, mon ambition est satisfaite du poste que j'occupe, et j'ai plus de fortune que je n'en ai jamais souhaité.

L'air de hauteur qui parut sur la figure du prêtre, pendant qu'il prononça ces paroles, les yeux baissés sur son assiette, surprit le curé, et brisa le cœur de la marquise.

— Jeune homme, dit M. Gausse, vous ne désirez donc rien?

— Si Monsieur, s'écria Joseph, en levant sur M. Gausse un œil exalté, je désire le repos... de la tombe.

—A votre âge!.. répartit la marquise, et qui vous porte à ce funèbre souhait?

Deux grosses larmes sillonnèrent les joues creuses du prêtre; et cette réponse muette fit taire la marquise.

— Madame, reprit le vicaire, heureux ceux dont l'âme pure ne con-

tient aucune source de douleur, et qui peuvent regarder toute leur vie, sans rougir, ou sans trembler.

Cette phrase innocente s'appliquait trop aux événemens de la jeunesse de madame de Rosann, pour qu'elle ne fût pas profondément émue.

— Quoi, dit-elle, pour détourner la conversation, vous ne cherchez pas à vous faire des amis, dont la voix affectueuse vous consolerait ?

— Il est des douleurs dont les remèdes sont inconnus, et pour lesquelles la nature n'a point produit de baume.

— *Le temps est un grand maître*, dit le curé.

— Parce qu'il amène la mort! répartit le vicaire.

— Savez-vous que c'est peu chrétien de la désirer, s'écria la marquise.

— Aussi je ne la cherche pas, je l'attends!

Tout le monde se tut. Une circonstance bien faible vint mettre le comble à la douleur de la marquise. Son bonheur était d'offrir, à chaque instant, au vicaire, les mets que l'on apportait, et elle comptait pour une joie, de pouvoir servir M. Joseph. Ce dernier, très-frugal, la refusa sans cesse, et ne prit que d'un seul mets, que lui présenta M. Gausse. Cette chose légère, en elle-même, fut, pour la marquise, un supplice. Son imagination lui dépeignait ces refus, comme une détermination arrêtée par le vicaire et elle l'accordait avec la rigidité qui régnait, dans les paroles du prêtre, et la chasteté de son œil, qui ne s'arrêta pas une seule fois sur madame de Rosann.

Cette soirée, qu'elle croyait devoir

être un bonheur, fut un tourment perpétuel, une torture : elle endura toutes les souffrances que l'on éprouve à se voir dédaignée et dédaignée cruellement. Sur la fin, les larmes lui vinrent dans les yeux, plutôt par sensibilité que par dépit.

Il y a des actions qui blessent plus que des offenses réelles. La marquise avait laissé tomber son mouchoir, hélas! bien par mégarde, et sans intention. Le vicaire arrête madame de Rosann, et, sans le ramasser, ce qu'il auroit dû faire, puisqu'il était derrière la pauvre marquise, il lui dit en lui lançant un regard foudroyant :

— Votre mouchoir est à terre!.... Le sévère Joseph semblait lui dire : L'avez-vous jeté pour que je le reprenne?....

Joséphine se baissa, prit son mouchoir et s'en servit pour essuyer ses

larmes. M. Gausse les vit, son cœur compâtissant en fut brisé. La marquise fut en proie à une douleur mortelle, l'idée du mépris qu'elle attribuait au jeune homme, resta dans son âme. Eh bien! quoïque son cœur eût été si cruellement tourmenté, lorsque ses hôtes se retirèrent, elle les accompagna jusqu'à la grille; et là, s'appuyant sur le bras de Marie, elle contempla long-temps la démarche du jeune prêtre, après lui avoir dit adieu de la bouche et du cœur. Marie ne proféra pas une seule parole. La nourrice et la maîtresse restèrent plongées dans la rêverie; madame de Rosann revint l'enfer dans son âme, elle n'avait même pas entendu le bonsoir et les souhaits respectueux de Marie.

Le sommeil ne visita point la couche de Joséphine, et elle ne profita point

de cette veille pour examiner son cœur. Elle ne chercha point à savoir si elle aimait, si cette passion involontaire était légitime selon la nature, si elle pouvait s'en garantir; enfin, quel était le sentiment qu'elle portait à Joseph.....; non, elle pleura en se représentant sans cesse le coup-d'œil rigide du vicaire et elle gémit sur les malheurs que son âme brisée pressentait.

---

## CHAPITRE VI.

Curiosité poussée au dernier degré. — Réconciliation. — Voyage de Leseq à A.....y. — On a des renseignemens sur le vicaire.

Lorsque le curé fut rentré au presbytère avec M. Joseph, il le chapitra doucement et par un déluge de proverbes, sur la scandaleuse rigidité de ses manières, les habitudes sauvages et misantropes de sa tenue, et sur *le froid* de sa conversation. Le vicaire parut étonné : M. Gausse lui dit, qu'il avait percé le cœur de la protectrice du village par ses propos et ses actions, et que la grande bonté de madame de Rosann, était cause qu'elle se contentait d'en gémir. Enfin, le

curé obtint de M. Joseph, qu'il retournerait au château, s'excuser, non pas verbalement, car ce serait reconnaître que madame Rosann avait été offensée, mais en se comportant avec plus d'affabilité, en mettant de la grâce et du liant dans ses manières et sa conversation. Ce que le curé dit au vicaire, touchant l'âme pure et candide de madame de Rosann, parut produire beaucoup d'effet sur M. Joseph, qui se retira dans son appartement.

Marguerite avait tout entendu, car toutes les portes de la maison de M. Gausse étaient organisées d'après le système qui régissait celles du château de M. Shandy, chez qui les gens savaient les premiers, tout ce qui s'y disait. Aussi Marguerite, en couchant son maître, entama une conversation, qui devait avoir de grands résultats.

— Monsieur, vous douteriez-vous, dit-elle, en suivant sa louable habitude de prendre, entre mille phrases, la tournure la plus longue; vous douteriez-vous de tout ce que le village dit sur nous?

— Eh bien!....

Sur cet «eh bien!» Marguerite croisa ses bras, s'assit et s'écria: — Monsieur, tout le monde prétend, qu'il est bien étonnant que madame la marquise s'intéresse à un inconnu, car Joseph, monsieur, n'est pas un nom de famille?... votre vicaire, a-t-il dit ce qu'il était, d'où il venait? — non... l'on n'en sait rien, et vous verrez qu'on n'en saura jamais rien!... Vous aurez beau faire, monsieur, il n'est pas naturel qu'on se taise, quand on a du bon à dire.

— Certes, ce n'est pas naturel pour toi, Marguerite.

— *Monsieur, il n'est pire eau, qu'eau qui dort.*

Le curé flatté de voir ses proverbes prospérer, sourit à Marguerite.

— Tenez, monsieur, comment justifierez-vous ses veilles?... Oh! comme je voudrais connaître ce qu'il écrit! ah! si jamais la maudite portè du cabinet reste ouverte, je le punirai bien de son défaut de confiance.

— Marguerite, s'écria sévèrement le curé, *chacun est maître chez soi*, et c'est très-mal ce que vous dites là? *qui cherche mal, mal y tourne*, ainsi prenez garde... à ce que tu feras: *il ne faut pas mettre son doigt entre l'arbre et l'écorce....*

— Monsieur, dit fièrement Marguerite, devriez-vous me reprocher cette curiosité là?... n'est-ce pas à cause de vous que je cherche des détails? n'êtes-vous pas compromis par cette igno-

rance? Si l'on vient vous demander des renseignemens sur lui... qu'aurez-vous à répondre?. . Vous répondrez.... — Je ne sais rien!.....

— ***A tout seigneur tout honneur***, il aurait dû me dire, à moi, son supérieur, ce qu'il est et d'où il vient..

— Monsieur, voulez-vous l'apprendre?... s'écria Marguerite en épiant le regard de son maître. — Le curé hésita. — Alors Marguerite porta les derniers coups.

— Monsieur, dit-elle, j'ai revu M. Leseq; (elle rougit).

— Il est veuf, murmura le curé, et je m'imaginais bien que vous ne seriez pas en guerre long-temps : *qui a bu boira*, mais prends garde, ma fille, *promettre et tenir c'est deux!*...

— Monsieur, si vous le permettez, M. Leseq viendrait demain déjeuner avec le maire et le juge de paix et le

percepteur. M. Leseq a dit que, si on l'autorisait, il irait volontiers à A....y, et, que là, il s'informerait tant et si bien au séminaire, au chapitre, à l'évêché, dans la ville, qu'il saurait tout ce qui concerne M. Joseph.

— Je ne voulais plus voir Leseq.

— Monsieur il en est au regret, il est repentant de vous avoir offensé, il m'a assuré que si vous l'admettiez dans votre maison, il ne dirait plus un mot de latin.

— Allons, répartit le curé, il m'a fait une visite l'autre jour pendant que j'étais à la promenade, il est malheureux cet homme!.. qu'il vienne car au total, *chien qui aboie ne mord pas.*

— Ainsi, Monsieur, à demain, dit la servante en s'en allant joyeuse de voir tous les ressorts qu'elle avait préparés, jouer avec un plein succès.

Le curé s'endormit en pensant qu'enfin il saurait bientôt, et par des moyens légitimes, ce qu'était son vicaire.

On sent que l'intimité que madame de Rosann paraissait vouloir établir entre elle et M. Joseph, était d'une conséquence trop grande dans ses résultats, et menaçait trop l'oscillation des pouvoirs et l'état politique de la commune, pour que les grands du village n'y songeassent pas. Aussi, l'on avait tenu un conseil, auquel on appela Marguerite, et après de longues et de mûres discussions, dont les voûtes de la boutique du maire résonnèrent, l'on avait décidé, qu'il devenait urgent de savoir à quoi s'en tenir sur le compte d'un vicaire taciturne, haut comme le temps, riche, sans fortune apparente; qu'il fallait chercher si sa vie antérieure

ne fournissait pas des moyens de l'exclure du château, même de la commune; ou apprendre, enfin, si c'était réellement un être devant lequel on dût courber la tête, et, dans le premier cas, l'écraser; dans le second, l'honorer.

— Oui, avait dit Leseq en terminant une phrase du maire, il importe de *cognoscere aliquem ab aliquo*, savoir sur quel pied danser avec lui.

C'était en conséquence de cet arrêté que Marguerite engagea M. Gausse à donner à déjeuner aux membres de ce conseil, car le consentement du curé était nécessaire pour que Leseq pût s'absenter, et d'ailleurs, on avait pensé que ce serait un coup de maître, que de faire entrer M. Gausse dans cette ligue.

Le lendemain matin, Marguerite prépara un déjeuner splendide, et

les conviés, avertis par la gouvernante, vinrent trouver M. Gausse qui les reçut cordialement.

Leseq se tenait debout derrière le percepteur et il tourmentait les boutons de son méchant habit noir, lorsque M. Gausse l'appercevant, lui dit :

— *A tous péchés miséricorde*, mon cher maître d'école, asseyez-vous et devenons bons amis ?

— *Amen dico vobis*, M. le curé, comme dit Cicé... non, comme dit l'Évangile, je veux être déchiré comme un hérétique si je ne suis pas digne de vos bontés.

— C'est un bon diable, reprit le maire, et la *brouille conséquente* que vous avez eue *à cause que*... Mais voyez-vous?... c'est un brave garçon qui écrit joliment une lettre, et...

En ce moment, Marguerite vint annoncer que le déjeuner était prêt,

et que M. Joseph descendait. Alors M. Gausse, s'acheminant vers la salle à manger en s'appuyant sur le bras du percepteur, fut suivi de tout le monde. L'officieux Leseq apporta le coussin de la bergère du curé, le mit sur la chaise du bonhomme, qui le remercia par un coup-d'œil.

— Allons, s'écria le curé joyeux à la vue de sa table bien servie, Allons Marcus Tullius, dites-nous le Benedicite en latin; *c'est vous chatouiller à l'endroit où cela démange.*

— On ne peut pas dire le *Benedicite* autrement qu'en latin, et c'est ainsi que bien des gens profèrent du latin sans....

A ce mot, le curé fronça le sourcil et Leseq s'aperçut à temps de sa gaucherie.

— *Chassez le naturel, il revient au galop*, s'écria le bon prêtre.

— Que l'on me mette en sang, dit Tullius, *unguibus et rostro, à la tribune* et avec les ongles, s'il m'arrive de vouloir vous offenser.

A cette phrase, M. Joseph se mit à sourire pour la première fois depuis qu'il était à Aulnay.

— Que vous arrive-t-il, demanda M. Gausse?

— Heureusement, répliqua le vicaire, que notre maître d'école ne montre pas le latin, car il ferait faire de rudes contre-sens à ses élèves, *rostro* veut dire les dents, il ne signifie tribune qu'au pluriel.

Lesecq se mordit les lèvres, et jura de se venger. Chacun, et surtout le Maire, le percepteur, tombèrent, à bras raccourcis sur le pauvre maître d'école qui vit sa réputation de latiniste se briser contre la juste observation du vicaire.

Le repas fini, M. Joseph salua la compagnie et se retira.

— Il devient plus important que jamais de savoir ce qu'il est!.... dit Leseq.

— Oui, M. le curé, s'écria le maire, vous sentez qu'il est important de connaître enfin quel est votre vicaire : je conviens qu'il me paye bien les dettes des malheureux, mais, voyez-vous, un maire doit veiller à ce qui se passe dans sa commune, et, à chaque instant, il doit être en état de fournir des mémoires sur ses administrés, *à cause que*.... Ici il regarda Leseq.

— A cause que *est togatus magistratus*, c'est comme qui dirait un *Préteur*.

— Non, non, je ne prête pas, s'écria vivement le maire, je ne vends qu'au comptant, excepté à Marguerite, *à cause que*....

— Mais, M. le maire, *togatus*...

— Non, pas de cela!

— Mais, *magistratus*, signifie un *juge de paix*.

— Comment cela, s'écria à son tour le juge de paix, il n'y en a pas deux dans un chef-lieu,.... j'espère?

— Je ne dis pas cela, reprit Leseq.

— Taisez-vous, dit le maire. Voyez-vous, Monsieur, il y a un mystère dans la conduite du vicaire, *à cause que*,.... on ne se cache pas lorsqu'on n'a rien à craindre,..... *à cause que* un marchand, par exemple, supposé un épicier, s'il fait banqueroute, il ferme sa boutique et se cache, ainsi...

— Ainsi, continua Leseq, il faut savoir à A.....y ce qu'est M. Joseph.

— Je suis de cet avis, murmura le percepteur, car il n'a pas encore payé ses contributions.

— Je le pense, ajouta le juge de paix, car si la justice avait quelque chose à démêler la dedans, mon greffier, je crois.... ; enfin, il faut s'informer, le code le dit formellement.

— Que je serais aise d'apprendre!.. s'écria Marguerite.

— Monsieur me permet-il, dit Leseq au curé, d'aller à A....y?

— Certes, répondit M. Gausse.

— Ainsi, continua Tullius, en se tournant vers M. Gravadel, je vais partir sur l'heure!...mais, pour éviter des fatigues, et aller plus vite, vous feriez, M. le maire, un acte de générosité en me prêtant votre jument. Le maire fit la grimace.

— Si j'en avais une, s'écria Marguerite pour décider le maire, elle serait déjà bridée.

— Je n'ai pas de cheval! dit le juge de paix.

— Il y a long-temps que j'ai vendu le mien!.... s'écria le percepteur.

— Hé bien, Leseq, repondit le maire avec une visible anxiété, envoie chercher ma jument, mais, aies-en bien soin? laisse-la aller son pas? tu iras mieux?.. ne vas que sur l'herbe? fais-la bien manger à ses heures? ménage-la?... ne la contrarie pas?...

Au bout d'une demi-heure, Leseq partit, en recevant les adieux du comité-directeur du village et le dernier mot que cria le maire à son secrétaire, fut :—Pas si vîte !... pas si vîte !..... mais Leseq fouettait la jument sans écouter l'epicier.

Leseq promit de revenir dans quatre jours, et pendant ces quatre jours on l'attendit avec une impatience sans égale. Marguerite comptait les heures, et. chaque matin, au lieu de la formule, qui depuis dix ans servait

de préface au lever de son maître, au lieu de dire:—Monsieur a-t-il passé une bonne nuit, elle s'écriait:—Monsieur, c'est après demain ou demain, que M. Leseq doit revenir, et nous saurons tout.

—Mon enfant, répondit le curé la veille du retour de Leseq, *qui veut tout savoir perd l'espoir*, j'aime ce pauvre jeune homme, et je serais désolé d'apprendre quelque chose de mal sur son compte : *qui a mal fait peut pis faire, un jour ne suffit pas pour ennoblir*, ni par conséquent pour expier une faute, et cependant il faudra que je vive avec lui, ensorte que pour un peu de curiosité, je risque ma tranquillité, *le mieux est l'ennemi du bien!*

Leseq n'arriva pas, et tout le village fut inquiet sur le maître d'école. Le sixième jour, la marquise en sor-

tant de la messe, où elle allait toutes les fois que le vicaire la disait, vint encore voir M. Gausse. Cette visite, évidemment destinée à M. Joseph, donna de grandes inquiétudes au maire qui craignit de s'être compromis en envoyant Leseq à A.......y; et il regrettait surtout son cheval : si Leseq ne revenait pas c'est que la jument était malade, morte peut-être!

Enfin, le septième jour au soir, le maire vint trouver le curé. Le percepteur et le juge de paix y étaient déjà, pour protester de leur dévouement envers M. Joseph, et dire qu'ils n'avaient point trempé dans le complot de Leseq.—M. Gravadel, à l'aspect des deux fonctionnaires, sembla se troubler, car il venait d'entendre M Lecorneur dire :—Il est très-certain M. Gausse, que madame la marquise a demandé une haute place

pour M. Joseph : mon frère est garçon de bureau au ministère...

Au moment où le maire effrayé prenait la parole, on entend du bruit au-dehors. et Marguerite essoufflée entre en criant : Voilà M. Leseq!... aussitôt le maître d'école paraît et s'assied.

— Mon cheval? fut le premier mot que le maire prononça. Leseq ne put répondre, car la gouvernante, aux petits soins pour le porteur des nouvelles, essuyait, avec son tablier, la sueur qui couvrait le front du maître d'école, lui avançait un fauteuil, et apportait un verre de vin. Tous les yeux étaient attachés sur Tullius qui, sentant sa supériorité, buvait lentement, et quand il eut bu il brossa ses manches et arrangea ses cheveux.

Le bon curé déguisait son impa-

tience, en faisant passer en revue, d'un seul coup, toutes les pages de son breviaire, et cela à plusieurs reprises. Le percepteur tournait ses pouces, le juge de paix ouvrait de grands yeux, mais le maire répéta :

— Et mon cheval ?...

— Presque rien, répondit Leseq d'un air qui jeta M. Gravadel dans une vive inquiétude.

— Mais encore ?...

— Elle s'est déferrée à Vanney.

— Ah ! s'il n'y a que cela ?

— Lorsque son fer se défaisait, elle est tombée.

— Ah ! s'écria le maire, en regardant Leseq avec anxiété ; eh bien ?

— Presque rien !.... elle s'est un peu blessée !...

— Oh ma pauvre jument !...

— Pourquoi était-elle mal ferrée ? dit Leseq, car elle m'a coûté cent

sous pour les emplâtres et les drogues que le maréchal....

— Que lui est-il donc arrivé?

— Oh ! dit Leseq elle n'en mourra pas, seulement elle est couronnée!... mais j'ai eu soin....

— Ah! dit le maire.

— De faire, reprit Leseq, la note de ce qu'elle m'a coûté; tenez, avec les frais de mon voyage, cela monte à cinquante francs soixante-quinze centimes.

— Qui les paiera? s'écria le maire en colère.

— La commune!....... cria l'assemblée impatiente. Le maire se radoucit, tout en gromelant; et Leseq s'étant recueilli, parla à-peu-près en ces termes :

*Voyage de Marcus-Tullius Leseq.*

— Je vous ai déjà dit ce qui m'arriva à Vannay; le cheval se blessa, c'eût été bien dommage que la pauvre bête mourût.

— Certes, prêtez vos chevaux, murmura le maire.

— Car, reprit Leseq, elle ne m'aurait pas mené jusqu'à A... y. Pendant que le maréchal ferrait ma bête, *ardebat Alexim*, je brûlais au soleil, alors, j'entrai à l'auberge pour balayer la poussière de mon gosier, et la femme de l'hôte, grosse, fraîche, jolie, comme mademoiselle Marguerite enfin, (Marguerite rougit) vint me tenir compagnie.

Ce fut alors que pensant à mon entreprise, et, jugeant que M. Joseph avait dû passer par Vannay, je de-

mandai à cette digne femme si notre vicaire était descendu chez elle, la veille de son arrivée à Aulnay-le-Vicomte. Elle me répondit, en cherchant l'époque dans sa mémoire, *in cerebro*, qu'effectivement la voiture de l'évêque d'A...y était passée ce jour-là, et que l'on y avait remarqué un jeune ecclésiastique.

— La voiture de l'évêque! s'écrièrent les auditeurs.

— La propre voiture de monseigneur, répéta Lescq, avec ses armes, son cocher, sa livrée, tout, et il est certain qu'ils ont amené M. Joseph à la vue d'Aulnay, car les gens se sont arrêtés à cette auberge, en revenant, et l'ont dit à l'hôtesse : bien plus, le secrétaire de monseigneur l'accompagnait.

— Le secrétaire! s'écria le curé; qu'est donc mon vicaire?

—*Patienza*, comme dit Cicéron, s'écria Lesecq en continuant : *unde factum est*, il est donc de fait que M. Joseph a ordonné, *jussit*, qu'on l'arrêtât à une portée de fusil d'Aulnay, et que le secrétaire a obéi.— Tout ceci explique déjà un peu comment ses souliers n'étaient pas poudreux, le jour de son arrivée.

Espérant beaucoup d'après un tel début, j'expliquai à l'hôtesse l'objet de mon voyage, les singularités de M. Joseph ; enfin, je m'ouvris à elle, et de même que Didon, elle devint, *dux femina facti*, la cheville ouvrière de mon ambassade ; voici comme :

— Je connais, m'a-t-elle répondu, un homme qui vous donnera tous les renseignemens possibles, cet excellent homme, dit-elle en levant les yeux au ciel, c'est l'abbé Frelu,

qui vient très-souvent me confesser: n'en parlez pas à mon mari?... il ne l'aime pas, restez? je vais aller vous écrire un mot pour M. l'abbé. — Elle me parla encore long-temps, car quoique belle, elle aimait à causer.

— Je passerais des journées à entendre M. Leseq, s'écria Marguerite, qui s'approcha du maitre d'école.

— Ma jument était ferrée, mais elle ne se portait pas trop bien! j'avais la lettre et je partais pour A...y; ..... non, je ne partis pas...

Ici Leseq rougit et s'embarassa; Marguerite interprêta cette rougeur sur-le-champ, et s'éloigna de Tullius, surtout quand il ajouta:

— Cela n'y fait rien, *nihil*. Je couchai à l'auberge, d'autant plus que le mari n'était pas revenu, et que l'hôtesse ( à ce nom Marguerite envisa-

gea Leseq, de manière à le faire trembler) me dit que l'abbé Frelu viendrait peut-être : alors, je restai, et bien m'en prit, car au bout de trois jours, je vis l'abbé Frelu. Il eut soin, en entrant, de demander à sa pénitente si son mari était absent, et il parut joyeux lorsqu'elle lui répondit négativement. Comme je connais les usages, je les laissai ensemble et ne reparus que le soir pour souper.

— Mon père, dis-je à cet abbé, je vous attendais, pour avoir des renseignemens sur un jeune prêtre nommé Joseph; vous devez le connaître.

— Si je le connais! s'écria l'abbé Frelu, c'est un grand, bel homme, basané comme un africain, triste, parlant peu, un bel organe et des yeux noirs que jettent des flammes.

— C'est cela même, répondis-je; il est vicaire à Aulnay!

— Vicaire!... l'hypocrite!... reprit l'abbé, il sera bientôt évêque. Je vais vous apprendre tout ce que je sais, et vous iriez à A...y, l'on ne ferait que vous répéter ce que je vais vous dire, car toute la ville a parlé de M. Joseph pendant plus de quinze jours. Pour premier renseignement, je vous préviens que *M. de Saint-André*, notre évêque, est depuis six mois, tous les jours à la mort. Remarquez bien ceci.

Il y a un an et demi, un jeune homme, M. Joseph, arriva en chaise de poste, à A...y, et se fit descendre à la porte du séminaire. Il était plongé dans un égarement difficile à décrire. Je tiens, me dit l'abbé Frelu, ces détails du Père Aubry, directeur du séminaire. M. Joseph fut conduit sur sa demande, à l'appartement du directeur. Là, sans

*déclarer d'autre nom que celui de Joseph, sans donner d'extrait de naissance*, il pria le Père Aubry de le recevoir au séminaire. Il acquitta même sur-le-champ la somme due pour sa pension pendant un an, et il se retira dans la cellule qu'on lui permit de choisir. La plus sombre, la plus écartée fut celle qui lui plut davantage, l'on n'a pas d'exemple d'une retraite aussi austère que celle de M. Joseph. Sa frugalité fut rigide, et sa piété, en apparence, sincère. Toujours méditant, toujours priant, sans cesse occupé des pratiques les plus sévères des solitaires anciens, il réussit à fixer l'attention. M. Aubry vint le voir, il le trouva plongé dans la plus sombre rêverie, l'œil fixé sur une peinture très-érotique, mais les larmes aux yeux,

pâle, abattu. Il le loua de son assiduité, de la science qu'il montrait, et des progrès qu'il faisait dans la théologie. Le jeune homme n'interrompit son farouche silence que pour répondre d'une manière encore plus farouche. Toutes ses expressions montraient un dédain bien prononcé pour l'humanité entière, sa misanthropie fut sévèrement blâmée par le directeur, qui lui enjoignit de prendre de la récréation, et de ne pas mépriser ses camarades. M. Joseph ne se rendit pas à ses ordres, et M. Aubry m'a dit qu'il accablait tout le monde par une conscience de supériorité qui aliéna bientôt les esprits. M. Aubry crut devoir sévir contre un être qui affichait un tel orgueil, M. Joseph subit les punitions avec indifférence, et ne semblait pas en

être touché. On essaya de lui en infliger de plus fortes. Il se rendit chez le supérieur, et lui dit :

— Je suis majeur, je suis mon maître, je ne connais personne dont la volonté puisse m'être imposée, je m'en vais si l'on me tourmente ; car je n'ai rien fait de répréhensible : je crois être bon, vertueux, religieux, je n'ai heurté personne!... si l'on me heurte !... je brise tout ce qui me fera obstacle : je le puis.

Etonné d'un pareil langage, le P. Aubry, voyant que l'époque du sous-diaconat arrivait, se hâta d'aller prévenir l'évêque. L'évêque ne fit pas attention à ce rapport et se contenta de dire à M. Aubry :

—Le jeune homme dont vous me parlez est quelque homme de distinction qui aura commis quelque faute grave, que la mort d'une per-

sonne chère aura plongé dans la désolation, ou que des passions vives nous ont amené : en lui conférant le sous-diaconat, je lui parlerai.

Tout le séminaire était persuadé que M. Joseph n'avait pas d'autre but que de contenter l'ambition qui le rongeait ; qu'il réussirait à attirer l'attention ; que l'ardeur qu'il mettait à ses études théologiques le prouvait. et que l'on ne tarderait pas à voir ses projets plus à découvert. On commençait déjà à parler, dans la ville, du néophyte extraordinaire que nous possédions; et, les femmes, au récit qu'on faisait de ses actions, en entendant dire qu'il était bel homme, plein de feu, d'enthousiasme et qu'il méprisait tout, s'intéressèrent violemment à lui.

Le jour du sous-diaconat arriva,

la salle de l'évèché était pleine de monde et surtout de femmes. M. Joseph arriva à son tour dans le cabinet de l'évêque pour répondre à toutes les questions qu'il voulait lui faire et enfin pour décliner son nom de famille. J'ai su par le secrétaire de l'évêché, les détails de cette entrevue. Le secrétaire était au bout du cabinet de M. de Saint-André. Le jeune néophyte s'approche, dit son nom, et Monseigneur jetta un cri qui fit accourir le secrétaire. M. Joseph surpris, attendait le résultat de l'émotion de l'évêque. Ce dernier fut long-temps à reprendre ses sens, mais, ayant contracté depuis long-temps l'habitude de déguiser ses passions et ses secrets sous un front sévère et impénétrable, il revint à lui, regarda le jeune homme avec une bonté qui ne lui est pas ordinaire, et lui dit :

— Jeune homme, quels sont vos projets ?

— Monseigneur, c'est d'être prêtre au plutôt, si vous aviez le pouvoir d'abréger le temps d'épreuve, je vous serais infiniment obligé.

L'évêque étonné, presque stupéfait, examinait avec un soin curieux, le visage du néophyte. Il se complut en la rêverie dans laquelle cet examen le jeta, sa figure indiquait qu'il était en proie à tout le charme des souvenirs.

— Et quand vous serez prêtre, dit-il, que voulez-vous faire?

— Obtenir un modeste vicariat et y mourir tranquille.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans.

A cet instant, l'évêque renvoya son secrétaire, l'on n'a jamais eu de renseignement sur la scène qui se

passa entre Monseigneur et le jeune homme. M. Joseph reparut dans la salle des ordinations en accompagnant Monseigneur. M. de Saint-André lui conféra le sous-diaconat et le retira du séminaire, il le logea à l'évêché, dans un endroit conforme à ses goûts; M. Joseph y mena la même vie qu'au séminaire, ce qui étonna beaucoup de monde.

L'évêque a témoigné à ce jeune homme une amitié, une affection extraordinaires, enfin pour tout dire, paternelle. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'on a lieu de croire que Monseigneur n'a rien sû sur la vie antérieure de M. Joseph, et qu'il n'a rien confié à M. Joseph, sur les motifs qui l'engageaient à lui donner tant de marques d'amour; car c'est le seul mot que l'on puisse employer. On fit courir les bruit les plus ab-

surdes, qui attaquaient les mœurs du prélat et de M. Joseph. Toute la ville parla de cet événement, les plus jolies dames de la ville affluèrent au cercle de Monseigneur, afin de pouvoir revoir M. Joseph, mais ce dernier n'y paraissait jamais, et quand par hasard on l'y trouvait, son humeur sévère, sa contenance glaciale repoussaient les hommages par lesquels on tâchait d'ébranler sa prétendue vertu.

Enfin, Monseigneur écrivit en cour de Rome pour obtenir des dispenses: et, il y a trois mois, le jeune homme fut ordiné prêtre. Lorsqu'il demanda la première place qui vaquerait, l'évêque se fit apporter la feuille, il n'y avait rien de disponible, mais le secrétaire dit à Monseigneur que depuis long-temps on sollicitait un vicaire dans la commune d'Aulnay-lo-

Vicomte. Alors le jeune homme se jeta aux genoux de Monseigneur pour obtenir cette place.

L'évêque en réfléchissant au nom d'Aulnay-le-Vicomte, s'écria :

« Le malheureux ! il y a des choses écrites dans le ciel. »

Depuis cette parole, Monseigneur est à la mort, la goutte et la sciatique se sont combinées avec une fièvre qui ne l'a pas quitté. Il n'a pu résister aux instances de son cher Joseph et il a donné sa voiture, ses gens, son secrétaire, pour conduire notre jeune vicaire à Aulnay. Depuis le départ de M. Joseph, l'évêque n'a pas prononcé son nom, mais souvent ses regards cherchent le jeune homme, surtout lorsqu'il se trouve plus mal. Les ecclesiastiques qui comme moi sont instruits de la marche des passions humaines, ont admiré l'astuce de ce

jeune ambitieux, et nous n'avons pas douté de la conduite qu'il tiendrait à Aulnay. N'est-il pas sombre, réservé, méprisant même les personnes les plus élevées en dignité, affectant la plus grande piété, taciturne, bienfaisant?...

—2C'est cela même, ai-je dit.

— Je l'ai deviné!........ répondit M. l'abbé Frelu.

Là-dessus, nous avons beaucoup parlé de tout ce qu'a fait M. Joseph depuis son arrivée; de vous, M. Gausse, car M. l'abbé Frelu m'a beaucoup loué de vous approcher, et votre éloge ne lui a pas coûté.

—Monsieur, me dit l'abbé Frelu, en terminant, soyez sûr qu'avant sept ans, ce jeune hypocrite, du reste plein de talens, sera cardinal et ministre.

Alors, j'ai salué M. l'abbé, j'ai em-

brassé l'hôtesse, j'ai fait galopper ma jument vers A....y.....

— Galopper!... s'écria le maire en levant les mains et les yeux vers le ciel.

— Là, continua Leseq, un de mes parens qui est employé honorablement à la garde des enfans au lycée, m'a confirmé les discours de l abbé Frelu : il m'a donné des détails que l'abbé avait omis : ce sont les petits événemens qui ont eu lieu lorsque Monseigneur a ordiné M. Joseph.

Il y avait beaucoup de monde, le jeune homme portait sur sa figure les traces de la plus profonde douleur, et son aspect tirait les larmes des yeux. Un grand combat se passait évidemment en lui-même, ses gestes n'étaient pas en harmonie avec la noblesse ordinaire de son maintien. Lorsque l'évêque parut, il tomba à

genoux à sa place, des larmes s'échappèrent de ses yeux; il s'écria en sanglotant :

— Mon Dieu! le sacrifice se fera donc!....

Tout le temps de la cérémonie, il pleura, et l'on fut obligé de l'emporter presque mourant, mais la curiosité ne put être satisfaite sur la cause de ses larmes. On croit lui avoir entendu prononcer souvent un nom que personne n'a pu distinguer à travers ses sanglots.

J'ai remercié mon parent, je suis revenu à Vannay; j'ai revu l'hôtesse; *et dixi* : j'ai dit! s'écria Leseq, en forçant sa voix.

Puis il avala un verre de vin que la joyeuse Marguerite avait apprêté.

---

## CHAPITRE VII.

Dans lequel on a l'espérance de savoir tout ce qu'est le vicaire. — Discussion jésuitique sur le manuscrit. — Il cède !

Aussitôt que Lescq eut terminé son éloquente narration, chacun se regarda avec un étonnement que le maître d'école crut produit par son discours, qu'il aurait nommé *pro vicario;* mais bientôt un sourd murmure s'éleva dans le salon du curé.

— Nous ne sommes guère plus avancés, s'écria Marguerite.

— Nous en savons assez, dit le juge de paix, pour nous abstenir désormais de toute recherche sur M. Joseph. S'il est favori de Monseigneur, favori de madame de Rosann, nous ne serions pas bien reçus de lui causer quelque peine.

— C'est cela, ajouta M. Gravadel, d'ailleurs il est riche, il paye bien ce qu'il prend et sans marchander encore!....

— Je n'ai plus rien à craindre pour ses contributions, s'écria le percepteur, pourquoi, M. le maire, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous payait comptant?

— Et en or, repliqua le maire.

— En or! s'écrièrent-ils en chœur.

— Parbleu, s'écria Lescq, belle merveille, *quantum prodigium*, s'il l'a volé!... Hé! messieurs suivez le système de l'abbé Frelu, cet homme ne se cache pas pour rien. Or, il a commis quelque crime!... déchirons à force de tentatives et d'efforts, déchirons le voile dont il se couvre: *refert*, il importe, *communæ*, à la commune, *et securitati publicæ*, à a hache publique, ce qui signifie la

justice, *justitia*, de savoir ce qu'est cet homme: et, si c'était un criminel qui, doué d'avantages extérieurs séduisans, eût trompé Monseigneur, surpris l'âme et les bonnes grâces de madame la marquise, voyez ce qu'il nous en arrivera en le démasquant?... Vous, M. le percepteur, vous devenez receveur d'arrondissement; vous, M. le maire, vous êtes nommé sous-prefet, peut-être!... vous, M. le juge de paix qui auriez arrêté le coupable fugitif, vous iriez siéger sur les lys du tribunal!... et moi...

Les trois premiers fonctionnaires d'Aulnay restaient la bouche béante en aspirant l'espoir présenté par l'éloquent Leseq.

— Un instant, mes enfans, dit le curé, en soulevant sa jambe malade de dessus le tabouret où elle était posée, et il se leva en prenant une

attitude rendue imposante par son air de bonté ; un instant, mes enfans, *chacun est maître chez soi*, et l'on ne doit pas inculper ainsi M. Joseph. Je conviens qu'il *n'y a pas de feu sans fumée*, mais *chacun son métier*, et celui d'espion n'est pas le nôtre; d'ailleurs il ne faut pas mettre *son doigt entre l'arbre et l'écorce*, car il *n'est pire eau qu'eau qui dort*; et que savez-vous ce qu'il vous reviendrait de vos recherches, *qui cherche mal, mal y tourne;* d'où je conclus que *chacun est fils de ses œuvres*, et qu'il ne convient pas de nuire à M. Joseph. S'il est riche ; *monnaie fait tout*, prenez garde? *tel cherchait rose qui a trouvé épine;* et *l'on sait où l'on est, l'on ne sait pas où l'on va; l'homme propose et Dieu dispose*; et *les battus payent l'amende*; ainsi, pas de

complot, croyez-moi, *un bon conseil vaut un œil dans la main.*

Ce déluge de proverbes n'était pas de nature à satisfaire Leseq, mais se voyant le seul de son avis, il se tut et s'en alla, ayant des renseignemens qui devaient assouvir la curiosité publique, sans cependant qu'ils expliquassent l'éloignement de M. Joseph pour toutes les circonstances sublunaires.

L'honneur de cette découverte devait appartenir à Marguerite, le destin avait décidé que le village n'en serait jamais instruit, et que la gouvernante garderait un secret en sa vie.

Elle était restée seule dans le salon, et bien qu'elle pensât au vicaire, elle cherchait à deviner comment le perfide Leseq avait pu rester quatre jours chez une belle hôtesse?... elle se rappellait l'embarras du maître d'école lorsqu'il arriva à cette partie de

sa narration... quand le trot d'un cheval retentit au dehors, et la sonnette du presbytère au dedans; Marguerite s'élance, un paysan venait demander avec instance les secours de l'église pour sa mère qui se mourait. Marguerite monte chez M. Joseph et l'instruit de ce que l'humanité et la religion exigent de lui. Le jeune prêtre sort avec rapidité, il court à l'église et saute sur le cheval que le fils désolé lui avait amené. Il court, il vole, malgré la nuit, malgré la pluie, il est déjà loin !...

Quelle joie! Marguerite en pâlit, elle est seule en ce cabinet dans lequel, depuis que le vicaire est dans la maison, personne n'a pénétré..... L'imprudent vicaire a, dans son zèle, tout laissé pour aller au secours de l'homme en détresse, et Marguerite, la curieuse Marguerite triomphe !...

Elle parcourt le cabinet avec une joie inexprimable; elle arrive devant le chevalet, et reste immobile d'admiration à l'aspect de la plus belle femme qu'il soit possible d'imaginer. Ce portrait est l'ouvrage du jeune prêtre, et, en apercevant cette figure céleste, la première idée qui vienne à l'esprit, c'est de croire que cette femme est une création imaginaire, dans laquelle une âme voluptueuse, grande et pleine de poésie, a rassemblé tous les traits épars dans la nature, et dont les peintres nomment la réunion, *beau idéal*.

Quand Marguerite s'est rassasiée de cette vue charmante, elle s'avance vers le bureau, voit le manuscrit, l'ouvre et lit. . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . .

Le bon curé ne s'inquiétant pas de

l'absence de sa gouvernante, ayant remis sa jambe en place, et appuyé sa tête sur l'énorme dossier de sa bergère rouge, s'était laissé aller à une envie de dormir, produite par la trop grande tension de ses esprits pendant le discours de Leseq. Il dormait....

Tout-à-coup des cris perçans le réveillent dans son premier somme, il écoute : Marguerite entre effarée, une lumière à la main.

— Ah, Monsieur! une abomination... une révolte, on va le pendre!... le tuer!... les coquins.

— Qu'as-tu, ma fille? mon vicaire... qu'est-il arrivé? parle!...

— Ah, Monsieur, qu'elle histoire! un vaisseau, des pirates, les pauvres enfans, leur père!... c'est lui.

— Mais, Marguerite, assieds-toi, et conte moi!...

— M. votre vicaire est parti, il a laissé la porte de son cabinet ouverte, je suis entrée, j'ai tout vu, voici son manuscrit, voici toute son histoire; je l'ai lue au milieu, et il y a un sabbat d'enfer !...

— Marguerite, dit sévèrement le curé, reportez ce manuscrit où vous l'avez trouvé, fermez la porte du cabinet de mon vicaire et revenez ici? vous ne me quitterez pas qu'il ne soit arrivé.

— Comment, monsieur !... s'écria Marguerite stupéfaite, du sang-froid et de la sévérité inconnue du bon curé.

— Faites ce que je dis !.... répéta le curé en faisant taire le désir qui le dévorait.

— Y pensez-vous, monsieur, nous allons tout connaître, tout savoir, cela se peut et vous vous y refusez !...

Ma foi, monsieur, on profite du hasard. *Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.*

Un proverbe déridait toujours ce bon curé, sa sévérité disparut et il commença à admirer la figure friponne et curieuse de sa gouvernante. Celle-ci continua :

— Monsieur!... eh bien, je le lirai tout bas.

Le curé se mit à sourire malignement; mais il répondit : — Non!... non, Marguerite.

— Monsieur écoutez, reprit la servante, je suis de votre avis, nous devons remettre ce manuscrit à sa place, mais permettez-moi de vous faire observer: 1° que je l'ai commencé; 2° que si M. Joseph a écrit son histoire, c'est pour qu'elle soit lue; 3° qu'enfin personne n'en saura rien.

— Et Dieu, Marguerite!...

— Ah, Monsieur! n'y a-t-il plus que cela qui vous arrète, reprit naïvement la malicieuse servante; écoutez-moi toujours!...

— Ah, satan!... s'écria M. Gausse qui commençait à désirer lire le manuscrit, si l'on dit pour la faim: *ventre affamé n'a point d'oreille*, que dira-t-on pour la curiosité?

— Tout ce que l'on voudra, mon bon maître, dit-elle, en se coulant sur un fauteuil près de M. Gausse; mais écoutez-moi?... et, posant son bras sur celui du curé, elle le regarda d'un air tendre, et lui dit:

— Nous sommes deux personnes bien distinctes, et les péchés que l'un commet ne regardent nullement l'autre.

— Où diable veux-tu en venir?

— Hé bien, Monsieur, continua

la jésuitique servante, je prends sur moi le péché!... c'est moi qui ai pris le manuscrit, c'est moi qui vais le lire, vous l'écouterez ou vous ne l'écouterez pas, vous agirez comme bon vous semblera; mais moi je le lis... et, dans deux ou trois jours, je me confesserai à vous, je montrerai un sincère repentir, alors vous me donnerez l'absolution.

— Cela ne se peut, dit le curé en remuant la tête de droite à gauche.

— Mais, Monsieur, vous ne m'empêcherez pas de pécher, ce que *femme veut Dieu le veut.*

D'ailleurs, ce que je vous soumets, ce raisonnement, ne me l'avez-vous pas fait il y a quinze ans, le surlendemain de mon arrivée chez vous?

A ces paroles, Marguerite jeta un coup-d'œil à M. Gausse, le curé rougit, baissa les yeux, et la gouver-

nante triompha au moyen de ces puissans souvenirs. Le curé se tut, par ce silence, il s'avoua vaincu. Mais, je l'ai dit, M. Gausse était la franchise même; alors, ayant consulté son cœur, il s'écria :

Allons, Marguerite, lis?...

Cette dernière, rusée et maligne comme un vieux juge, sortit précipitamment, courut éveiller un enfant de chœur qui logeait à deux pas du presbytère, elle lui promit mille friandises, sa protection et une récompense s'il voulait faire sentinelle au bout du village, et revenir avertir lorsqu'il entendrait le vicaire arriver.

L'enfant promit, la gouvernante ayant tout prévu, accourut vers son maître, se plaça en face de lui, moucha la chandelle, mit ses lunettes, et M. Gausse ayant fermé les yeux pour

## ROMANS NOUVEAUX.

*Qui doivent paraître incessamment à la Librairie théâtrale et romantique de* POLLET.

---

*La Luthérienne*, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12.

*Polidore*, ou Mémoires d'une Famille grecque au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques de Charles Nodier, 2 vol. in-12.

*Le Bonnet de police*, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

*Le Divorce*, ou le Mari comme il n'y en a guère, par le chevalier de Propiac, 3 vol. in-12.

### *Sous Presse.*

*Le Centenaire*, ou les Deux Béringheld, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12.

*La Sœur de Saint-Camille*, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12.

*Le Tartare*, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.

*Michel et Christine*, par le même, 3 vol. in-12.

---

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.



# LE VICAIRE

DES

# ARDENNES,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,
Bachelier ès-lettres, auteur du CENTENAIRE.

## TOME DEUXIÈME.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

# LE VICAIRE

# DES ARDENNES.

## CHAPITRE VIII.

### Histoire des deux Créoles.

Si j'écris l'histoire de ma jeunesse, c'est dans le but de faire penser profondément ceux qui me liront : j'essaie de placer un phare sur la plus orageuse des mers, espérant ainsi pouvoir éclairer mes frères, et leur montrer les dangers que renferment les sentimens les plus innocens, et les plus douces affections que la nature a posés dans nos cœurs.

— Ses écrits lui ressemblent! s'écria le curé en jetant un regard vers le ciel; pauvre jeune homme! il a été bien malheureux, à ce qu'il paraît.

— Hé pourquoi chercher à me tromper moi-même! continua Marguerite, Dieu ne sait-il pas que si j'écris mes aventures, c'est pour m'occuper de ma chère Mélanie! Pas de détours : ma conscience gronde? avouons donc que je suis, à moi seul, le motif de l'écrit que je trace avec tant de plaisir, parce que tous les souvenirs que je vais évoquer, satisferont mon effrénée passion. Ne commençons pas un récit véritable par un mensonge;... je suis prêtre, je dois m'en souvenir..... O religion! présent céleste, toi seule me soutiens! donne-moi la force d'achever, avant que la mort que je vois arriver à pas précipités ne vienne me

saisir ? je t'invoque, et te dédie toutes mes pensées, quoiqu'elles concernent toutes la douce, la tendre, la pure Mélanie.

M'inquiétant peu des lois de l'éloquence, je vais suivre les impulsions de mon cœur, je vais obéir à l'influence des souvenirs, et j'écris pour moi seul (je n'ose dire pour *elle*), sous la dictée d'un cœur pur... oui; pur!.. il le sera toujours quoiqu'il arrive. Tout homme, en parlant de lui-même, est porté à la diffusion; mais si je suis diffus pour moi, que seras-ce quand il s'agira d'*elle ?*...Ah ! tout ce que j'en dirai sera toujours *peu*.

Il est des circonstances dans ma vie, et des faits qui ne sont venus à ma connaissance que bien tard; cependant, au lieu de les placer à l'époque véritable à laquelle je les appris, je suivrai dans ces mémoires

l'ordre naturel des idées, et je rangerai les faits de manière à ce qu'ils forment une histoire suivie.

Je suis né en France, où? je l'ignore; de qui? je l'ignorai long-temps; ma naissance fut enveloppée des voiles les plus mystérieux; car, en ce moment même, je n'ai pas encore une preuve légale, authentique et positive de ma nativité; il me serait impossible de prouver ce que j'avance.

Aussitôt que je vis, dernièrement, Aulnay-le-Vicomte, j'eus un vague souvenir d'y avoir été nourri et d'y avoir passé les deux premières années de ma vie : ce qui m'a donné ce soupçon, c'est que j'ai toujours eu dans la mémoire le paysage d'Aulnay gravé d'une manière ineffaçable; et qu'à la première promenade que je fis avec le bon curé, je fus stupéfait en reconnaissant, au sortir du village,

du côté des Ardennes, le poirier sous lequel ma nourrice me déposait ordinairement lorsqu'elle allait travailler dans un champ voisin. Ma nourrice était une grosse paysanne, j'ai vainement cherché sa chaumière; si elle existait encore je la distinguerais entre mille semblables. Cette habitation annonçait la pauvreté, cependant ce toit de chaume était souvent visité par un ecclésiastique qui me prenait sur ses genoux, me souriait, voulait me faire rire et parler, et me couvrait de baisers. Ces faits se trouvent gravés dans ma tête à cause de l'habillement singulier des ecclésiastiques.

J'avais deux ans et demi : un matin ma nourrice était sortie pour aller travailler dans les champs, et resté tout seul dans la maison, je jouais, lorsque deux hommes entrent brusquement; je reconnus l'ecclé-

siastique qui parlait vivement à un militaire. Après une longue altercation qui n'avait rien d'offensif, car ces deux hommes paraissaient amis, le militaire me prit, m'enveloppa dans son manteau, monta en voiture, sortit du village; et, au bout d'un certain temps, sur lequel il ne me reste aucune idée distincte, je me trouvai dans une grande ville au bord de la mer : enfin, quelques jours après je fus transporté dans une chaloupe et de la chaloupe dans un grand vaisseau qui m'a bien étonné. Voici en peu de mots tout ce que ma mémoire me fournit sur mon enfance.

Ce militaire, capitaine de vaisseau, était M. le marquis de Saint-André, mon père; quant à ma mère, jamais je ne l'ai vue, jamais son sourire ineffable n'a porté le frémissement dans mon cœur; aussi, mon âme est

grosse d'une reconnaissance que je n'ai pu rejeter sur aucune femme.

Le vaisseau dans lequel j'étais voguait à la M.......... M. le marquis de Saint-André me donna d'abord peu de marques de sa tendresse. Sa femme, à ce que l'on m'a dit, avait émigré, et n'habitait plus la France : on ne me donna pas d'autres renseignemens, et toutes les fois que j'ai questionné mon père la-dessus, il m'imposa silence. —Hé quoi, pensai-je, lorsque je fus plus âgé, comment une mère a-t-elle pu abandonner son fils aîné ? comment a-t-elle pu le reléguer dans un village loin d'elle et le confier aux soins d'une étrangère ? Et cette mère n'a pas tenté une seule fois de venir me voir ! elle n'a pas bravé tous les dangers pour m'embrasser?. Ce fut toujours et c'est encore pour moi un mystère dont je

n'ai jamais pu soulever le voile : il est vrai, qu'enfant de la nature et initié depuis peu aux inventions sacrilèges de la société, j'ignore les abominables combinaisons que produisent les vices particuliers à l'état social et aux agglomérations d'hommes.

Mon père était doué d'une grande énergie, passionné, sévère et même quelquefois dur. Je dois avouer néanmoins, que bien que j'aie souffert de sa brusquerie, il a souvent eu pour moi une bonté toute paternelle, mais ce fut lorsque mes qualités morales se développèrent, et qu'il crut que je pourrais un jour lui faire honneur. M. de Saint-André était franc, généreux, brave à l'excès, instruit, ayant tout pour plaire, et n'y réussissant jamais, même lorsqu'il le voulait. Il faisait peut-être trop sentir sa supériorité ; l'habitude de com-

mander en souverain sur son bord, avait contribué à féconder les semences d'orgueil et de hauteur que son âme contenait, et ceux qui froissent l'amour-propre par leur seule présence, peuvent être estimés, craints, admirés même, mais ils ne plairont jamais.

Nous arrivâmes à la M........., et c'est dans cette île que j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse. Ici, je dois faire observer que la France était au fort de la révolution, qu'alors le voyage pacifique de mon père est une nouvelle énigme dont je ne puis trouver le mot : j'ignore encore en ce moment si mon père existe, et lui seul pourrait m'expliquer ces contradictions.

A la M........., le premier soin de mon père fut d'acheter une petite propriété, éloignée de tout, et de

m'y confiner en me remettant entre les mains de la femme d'un de ses contremaîtres. M$^{me}$ Hamel et deux nègres, ont été les seules personnes que j'aie vues jusqu'à l'âge de neuf ans. Madame Hamel devint presque une mère pour moi : elle n'est pas spirituelle, mais elle a un excellent jugement, une âme pétrie de douceur, de bonté et de vertus aimables; dès l'âge le plus tendre elle m'a inspiré la crainte de Dieu, et m'a nourri des célestes préceptes de l'Évangile.

M. de Saint-André ne resta pas long-temps à la M........; je ne le revis qu'à des époques très-éloignées, mais l'état de marin ne permet pas de longs séjours, et il ne pouvait guères venir que lorsqu'il se trouvait dans les parages de nos îles.

Ainsi, mes premières années se

sont écoulées loin des villes, loin des hommes, loin des vices; je fus livré à la nature, et je puis me dire son élève, car madame Hamel ne me contraignit jamais, elle me laissa suivre les penchans de mon âme, jugeant, comme elle me l'a dit, que les hommes naissaient bons, et qu'en les préservant de la civilisation, on leur donnait, par cette seule et simple précaution, la plus belle éducation possible. La pauvre femme a été la cause bien innocente de tous nos malheurs!...

Cette bonne madame Hamel ne pensa pas une seule fois à me faire étudier les sciences; elle n'a jamais compris, que le latin, les mathématiques, etc., pussent être essentiels au bonheur de l'homme. Je mets en fait qu'elle ne sait pas si la M......., qu'elle a habitée la moitié de sa vie,

est sous la ligne ou dans un tropique. Elle ne connaît pas la différence des plantes d'Amérique d'avec celles de l'Europe; elle ne donnerait pas un sou pour apprendre une découverte, et elle ne m'a montré que bien peu de choses, au dire de la plupart des hommes.

L'instruction qu'elle me répétait à chaque instant, et qui était sa plus douce étude, consistait en quelques maximes plus difficiles à pratiquer qu'à retenir. — Mon ami, me disait-elle en me regardant d'un œil attendri, sois digne du nom de Joseph; fais le bien pour le bien; respecte la vieillesse et l'enfance, car tu es enfant, et tu seras vieillard; ne te moque de personne; ne nuis à qui que ce soit, pas même aux animaux les plus petits; préfère le bonheur d'autrui au tien; *oublie-toi souvent;* ad-

mire l'univers et tire toi-même les conclusions de ce spectacle.

Le beau est qu'elle prêchait d'exemple. Elle eût rougi, comme d'un crime, de trahir un nègre-*marron* qui venait se réfugier dans les montagnes; aussi très-souvent ces malheureux fugitifs venaient apporter des fruits, des curiosités, et me protégeaient dans mes courses. Nos deux nègres adoraient cette bonne et aimable femme. Enfin tout ce qu'elle me disait était appuyé par des actions vertueuses, accomplies avec cette simplicité, qui doivent les faire doubler de prix aux yeux de l'Eternel.

Je vécus sept ans sans connaître d'autre loi que la mienne, d'autres lieux que les montagnes brûlantes et les forêts humides qui nous environnaient. Je reçus de la nature

un caractère impétueux et passionné: cette énergie terrible, fille du climat de feu et de la terre volcanique que j'habitais, ne se déploya que dans deux passions qui furent pour ainsi dire son refuge, car, dans tout le reste des sentimens, dans les usages et les accidens de la vie, j'ai entendu vanter, par les autres, ma douceur et ma patience; cependant, je ne crois pas briller par ces deux qualités là.

La première de ces deux passions, est un doux fanatisme pour la religion de Jésus-Christ. Je fus chrétien de mon propre mouvement, et j'attribue cet entraînement de mon âme, à cette liberté dont j'ai joui : sans cesse devant la campagne, contemplant cette immense nature de l'Amérique, j'ai senti naître dans mon cœur des sentimens élevés, et je n'ai trouvé que l'évangile qui fût

à la hauteur de ces merveilles : on y reconnaît la même main. Ce livre est comme la nature, vaste, simple et compliqué, naïf et grand, varié, sublime. Les montagnes, les forêts m'ont rendu religieux, mystique, et long-temps j'ai vu le monde du côté le plus beau. Jusqu'à neuf ans, je parcourus les environs de notre demeure en n'ayant aucune idée arrêtée, et de même qu'un jeune faon, jouant toujours, marchant d'étonnemens en étonnemens, grimpant sur les bambous, sur les rochers, sur les cocotiers, et furetant comme un jeune singe, curieux, léger, sauvage.

Souvent je parvenais dans l'antre du nègre-marron. Le pauvre fugitif me reconnaissait pour l'enfant que ses camarades lui avaient signalé comme le fils de madame Hamel, et le nègre, m'apportant une natte,

me racontait ses malheurs, ses durs traitemens. Je pleurais avec lui, et il baisait respectueusement mes mains, *parceque j'étais un blanc.* O souvenirs de l'enfance, que vous êtes doux!...... Cette partie de ma jeunesse fut comme l'aube d'un beau jour: mes jouissances pures, la fraîcheur de mes sentimens, le calme, la naïveté, tout contribue à rendre délectable la mémoire de mes premiers essais de la vie, et je ne puis penser au son de la cloche de notre habitation, sans donner à mon cœur une fête suave, douce et belle de toutes les harmonies que le ciel de mon île me révéla.

Cependant, au milieu de mes promenades, il m'arrivait quelquefois de réfléchir; je commençais à sentir dans mon cœur des sentimens agues, des affections qui cherchaient

à se fixer sur quelqu'un; enfin, il me manquait quelque chose. Souvent j'allais prendre un vieux nègre-marron, pour lui confier combien j'éprouvais de plaisir à voir un beau paysage, et une roche pendante qui semblait vouloir tomber sur la source qui s'échappait de ses pieds. Je voulais qu'il partageât mes découvertes, car une belle aurore, un coucher du soleil ne me plaisaient plus autant lorsque j'étais seul à les contempler. La bonne madame Hamel ne me fit jamais un reproche de ce que je l'abandonnais pour courir, et cependant la pauvre femme mourait de frayeur lorsque je passais une nuit dans la grotte de mon bon ami Fimo, le vieux nègre-marron, le chef des fugitifs. N'est-ce pas le comble de la bonté, que de souffrir ainsi sans le dire!... O madame Hamel!...

J'avais neuf ans, et depuis sept ans je n'avais pas revu mon père. Un jour, je revenais à notre maison, il était presque nuit, j'aperçus de loin beaucoup de lumières; je courus pour savoir ce qui produisait cette clarté extraordinaire. En entrant dans l'avenue, bordée d'une haie de jeune goyaviers, d'avocats, de jacqs, d'agathis, je vis qu'il y avait beaucoup de soldats devant la maison, j'arrive, et je revois mon père.

Je lui sautai au col et je l'embrassai, qu'elle fut ma surprise en me retournant de voir à côté de madame Hamel, une petite fille âgée d'environ cinq ans!... M^me^ Hamel la tenait sur ses genoux et lorsque je la regardai, elle me jeta un coup-d'œil qui n'est jamais sorti de ma mémoire. Elle était assise sur madame Hamel avec une élégance, qui semblait lui être

naturelle. Son petit visage brillait de toutes les beautés de l'enfance : sur sa peau blanche rouge et tendue, apparaissaient tous les germes des grâces et des attraits ; c'était un abrégé des perfections de la nature, et sa pose enfantine, son naïf sourire!.... ses longues et grosses boucles de cheveux blonds, qui retombaient sur son col frais et mignon. Ah ! malheureux ! je vois encore tout, au moment où j'écris ces lignes.

— Mon fils, mė dit M. de Saint-André, je vous amène votre sœur.

A ce mot j'embrassai cette charmante enfant.

—Aimez-la bien ?.. car c'est le vivant portrait de madame de Saint-André, et *c'est le seul que nous puissions avoir*. En disant cela, mon père versa quelques larmes.—Elle est mor-

te!.... continua-t-il; mais il ne put achever.

J'appris la nouvelle de la mort de ma mère avec une indifférence dont je m'accuse encore, car je ne fus chagrin que de la douleur de mon père, et quant à moi, je n'étais nullement affecté : cependant, le matin j'avais pleuré amèrement la mort d'un jeune loxia que j'avais apprivoisé de concert avec mon vieux nègre. Que l'on explique cette bizarrerie? Ne serait-ce pas que nous ne pouvons aimer que des êtres sans cesse présens et que nous connaissons, avec lesquels nous avons des rapports continuels.

Lorsque M. de Saint-André fut seul avec moi, ma sœur et madame Hamel, il s'adressa à cette dernière, et lui dit : — Madame, je vous ai amené Mélanie parce qu'il y a encore trop de dangers pour nous en France, et

que je n'y connais personne à qui j'aurais pu confier cette chère enfant. Aussitôt que nous pourrons revenir en Europe je viendrai vous chercher. Vous savez quels dangers je cours ici je vous quitte!.. c'est peut-être beaucoup trop d'y être venu. Je ne sais comment je vais faire pour rejoindre mon bord, mais ma troupe est nombreuse et bien armée.

Après cette courte entrevue, mon père m'embrassa, couvrit Mélanie de baisers, et partit. Je voulus absolument l'accompagner jusqu'à la côte, et le suivre pour participer aux dangers qu'il allait courir, il m'ordonna de rester par une geste impératif, et un regard absolu, à l'influence desquels il était impossible de se soustraire.

Je rentrai dans la maison et toute la soirée mes yeux furent attachés sur la petite Mélanie. Une foule de ré-

flexions vint alors m'assaillir, et je sentis naître en moi, un attachement dont je n'avais pas d'idée. Le sentiment que j'éprouvais à voir cette jeune enfant est indéfinissable, et je vis avec joie qu'elle le partagea dans toute son étendue. Nous couchâmes dans la même chambre non loin de madame Hamel, car je voulus à toute force me charger de ma sœur.

Dès-lors s'ouvrit, pour moi, une bien autre carrière. Il ne me manqua plus rien et la passion la plus terrible jeta sourdement ses fondemens dans mon âme. Tous les sourires de ma sœur m'appartenaient, de même que je ne fis plus rien qu'en son nom et pour elle. Je l'emmenais dans mes courses que je proportionnais à ses petites jambes, et chaque belle fleur que je rencontrais lui était offerte comme jouet, chaque beau

fruit, chaque nid d'oiseau arrivaient dans ses belles mains avant qu'elle eut le temps de les désirer. Où l'on apercevait Mélanie, on était sûr de me trouver, car nous n'allions jamais l'un sans l'autre. Un quart-d'heure d'absence devenait un supplice pour nous deux, et toute notre étude fut de nous complaire, de chercher à faire le bonheur l'un de l'autre. Fier de mon âge, de ma force, je rendais à Mélanie des services qui ne me coûtaient rien, tant je trouvais de douceur à l'obliger. Peines, fatigues, soins, dangers me semblaient des roses. Si Mélanie fatiguée ne pouvait plus revenir, je formais un siége avec des lianes, et, l'adaptant à mon dos, je portais ma sœur jusqu'à la maison; cette jolie fille me passait ses bras autour du col, en laissant ses cheveux dorés se mêler aux boucles de jais de

ma chevelure, et mon cœur palpitait de joie lorsque je sentais la douce main de Mélanie, qui essuyait la sueur de mon front.

J'initiai, Mélanie, dans mes grands secrets, je la menai dans mes routes favorites, chez les nègres marrons, nous gravîmes les rochers, et en voyant les pompes du couchant et les magnificences de l'aurore, je tâchais de lui faire comprendre le peu que je savais sur l'Eternel ; nous lisions ensemble ce qu'il écrivit sur la voûte des cieux, ce qu'il traça sur les sables de la mer, sur les feuilles des arbres, sur les ailes diaprées des oiseaux. Quant aux autres préceptes, le cœur naïf et pur de Mélanie les contenait tous, et c'est surtout elle, qui en *apprenant* les sublimes obligations de l'homme envers l'homme, ne parut que se *souvenir*. Toute jeune, une

bonne action, une pensée noble, découlaient de sa bouche et de son cœur avec une facilité qui faisait croire que le bien et la vertu étaient son élément.

Un jour, nous allons à la grotte du vieux Fimo. Nous arrivons à sa retraite, après avoir traversé les plus jolis sentiers et nous être livrés à la gaîté la plus franche. Le soleil couchant dorait toutes les cimes et disait adieu à la nature, en l'enrichissant de ses belles teintes de couleur de bronze, d'or et de pourpre; l'air était calme. Un funeste silence régnait aux environs de l'antre de Fimo. Nous approchons... le malheureux venait de saluer le soleil pour la dernière fois! Etendu sur une grosse pierre couverte de mousse qui lui servait de siége, le pauvre nègre immobile, ne respirait plus et ses yeux

fixes et ouverts, annonçaient que l'homme de la nature meurt sans être entouré d'amis, parce que l'homme de la nature a horreur de la mort. Mélanie, lui ferma les paupières, détâcha son voile, le mit sur le visage du pauvre nègre, et, s'agenouillant, elle me dit : « — *Prions* !... »

Non, par-delà la tombe j'entendrais encore cette voix pure et touchante et cet accent qui terrasse toutes les fibres du cœur!... Quel regard! quelle attitude! Notre prière consista à contempler tour-à-tour et le nègre et le ciel! j'ignore ce que pensa Mélanie, mais je sais qu'alors mon âme s'éleva vers tout ce que la mélancolie et la religion ont de plus grand, de plus sublime et de plus extrême. Ensemble nous nous relevâmes et nos yeux étaient en pleurs.

Quelque mérite que possèdent les

longues prières des morts, je n'ai jamais entendu d'oraison plus belle que le *Prions!* de Mélanie. La religion est un besoin de l'homme.

Nous aperçumes deux nègres qui cherchaient leur chétive subsistance, nous les appelâmes à grands cris. Ils vinrent en reconnaissant notre voix, nous les guidâmes vers le corps inanimé du bon *Fimo*. Ils firent une fosse dessous un cocotier que Mélanie indiqua. Tous deux muets et remplis d'une sainte attention, nous suivîmes, en nous tenant par la main, les deux nègres qui portaient *Fimo* sur leurs épaules. Enfin, nous le vîmes placer dans sa dernière demeure: en ce moment, par un artifice de la nature et la disposition des lieux, un rayon de soleil, se faisant jour, vint illuminer solitairement cette fosse. —Dieu l'emmène!... m'écriai-je. Lors-

que la terre fut jetée sur lui, Mélanie dit : — Nous ne le verrons plus!... On fit une espèce de tertre, et lorsque nous avions du chagrin *la tombe du nègre* était l'autel où nous venions pleurer.

En revenant, nous gardâmes le silence; mais en sortant de la forêt, ému de tout ce qu'avait dit Mélanie, je m'arrêtai, et, regardant ma sœur, je lui dis avec la voix de l'âme : — Ah tu es un ange!...

Elle ne me répondit que par un fin sourire et un gracieux mouvement de tête qui sont gravés dans ma mémoire avec tout ce qu'elle a dit et tout ce qu'elle a fait. Ce soir-là nous ne mangeâmes pas, car en entrant elle murmura : — « Joseph, on n'a pas faim quand on a du chagrin!

—Ame divine!...

—Mon bon Jésus! s'écria Margue-

rite ; voyez, monsieur, dit-elle à M. Gaussc, en lui montrant le manuscrit, voyez? comme il a pleuré dans cet endroit, l'écriture est presqu'effacée.

M. Gausse ne répondit rien, mais sa figure indiquait que toutes les corde de son cœur bienfaisant et sensible étaient contractées.

---

## CHAPITRE IX.

Le temple du *Val-terrible*. — Le Nègre ravisseur. — Le Mariage de la nature. — Départ pour la France.

Ce fut ainsi que nous passâmes le temps de notre enfance. Tout ce que les sentimens humains ont de plus naïf et de plus touchant, embellissait nos jeux et nos courses. Nos corps, n'étant pas déformés par les habillemens ridicules que produisent les modes, se développèrent rapidement et les belles proportions que la nature, livrée à elle-même, enfante sans efforts, nous donnèrent les frêles avantages de la beauté. Notre liberté douce faisait briller nos visage d'un divin contentement.

Mélanie atteignit douze ans. Sa jolie taille était presque formée; elle se regardait déjà dans l'eau claire des fontaines pour arranger d'une manière encore plus gracieuse les milliers de boucles que formaient ses beaux cheveux blonds. Ses yeux bleux souriaient toujours, et elle avait l'art de les jeter d'une certaine façon qui peignait tout d'un coup une âme tendre et portée à la mélancolie. Elle chaussait son pied mignon avec une sandale artistement tissue par nos nègres; et, selon la coutume des îles, elle le laissait à nud : rien n'était séduisant comme cette jeune fille, douée de toutes les aimables qualités des femmes!... Maintenant qu'en évoquant ces douloureux et charmans souvenirs, je me rappelle le groupe admirable que nous devions former, lorsqu'entrelacés au bord d'une fon-

taine, sous un rocher, au milieu des vastes colonnades antiques de la forêt et protégés par des buissons épineux, nous étions livrés aux jeux de la jeunesse; il me semble que les fameuses statues de la Grèce ne devaient pas être plus belles, car quelque soit le feu divin qu'ait répandu le génie sur ses créations, nous les surpassions par la naïveté de nos attitudes, la fraîcheur de nos visages: et, semblables aux deux ombres charmantes de ces amans dont parle Klopstok, nous n'avions pas besoin des paroles humaines pour nous faire part de nos sentimens et de nos pensées... un geste, un sourire, un coup-d'œil, un baiser tenaient lieu du langage, nos âmes s'entendaient. L'habitude avait tellement fait passer nos cœurs l'un dans l'autre qu'il n'en existait plus qu'un seul.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'âmes qui se plairont à la simple description des événemens qui marquèrent ces années de bonheur? ils semblent appartenir à un autre temps qu'au siècle d'aujourd'hui; mais la peinture n'en sera fade que pour des gens dont l'imagination n'a jamais tracé les tableaux mensonges de l'*âge d'or*. Hélas, je puis dire avec orgueil que je l'ai connu pour mon malheur.

Un jour, j'avais conduit Mélanie vers un lieu dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Que l'on se figure deux énormes pics, séparés l'un de l'autre, à leur sommet, par un immense espace; cette ouverture dans les airs ressemblait à celle d'un angle immense, car les deux montagnes se réjoignaient par en bas et représentaient exactement un angle aigu assis sur l'angle même, dont le

sommet formait une vallée. et les rochers aériens, les deux côtés. Ainsi le vallon du bas était extrêmement étroit, chaque montagne présentait un aspect miraculeux, par la végétation qui l'embellissait : par un côté de la vallée, on apercevait la mer à une distance énorme ; et de l'autre, un bocage disposé en cercle, au milieu duquel une source faisait entendre son doux murmure. Lorsque Mélanie fut à l'entrée de ce vaste et admirable paysage, nommé le *Val-terrible*, elle me regarda, me serra la main et, me montrant un fragment de rocher d'où l'on découvrait toutes ces beautés, assemblage unique de toutes les ressources de la nature : — Je voudrais, dit-elle, que sur cette roche, sous ces arbres l'on complétât le spectacle en bâtissant une chaumière élégante, entourée de fleurs, et plus loin,

dans l'île qui se trouve au milieu de ce petit lac, je sens que je m'attendrirais en y apercevant la *tombe du nègre*, placée sous un Tatamaque.

Je reconduisis Mélanie à notre maison ; lorsqu'elle fut couchée, je m'échappai, et, courant de toutes mes forces, je regagnai le *Val-terrible*. J'allai dans toutes les retraites des nègres-marrons auxquels nous portions tous les jours leur nourriture. Je les rassemblai; et, les amenant sur la roche où Mélanie avait exprimé son désir avec cette aimable légèreté de son sexe, je leur dis: — Mes amis, Mélanie a dit qu'elle voulait voir là une habitation, il faut la construire à l'instant.

Aussitôt sept à huit nègres mettent le feu au pied d'une trentaine d'arbres qui ne tardèrent pas à tomber, pendant que d'autres creusaient

la terre et que d'autres cherchaient de la mousse. Nous travaillâmes toute la nuit, et le jour nous surprit que l'ouvrage était bien avancé. Je ne sais comment je fis pour construire une chaumière selon les règles de l'architecture, mais j'ai vu dans les parcs des grands, des constructions champêtres artificielles, qui n'étaient que des mâsures auprès de mon palais sauvage.

De chaque côté de la porte s'élevaient trente pieds d'arbres parfaitement droits, qui représentaient des colonnes, tant les troncs noueux étaient gros et ronds; les interstices furent soigneusement remplis avec de la mousse. Sur ces colonnes l'on plaça transversalement un énorme cocotier qui servit de frise; puis, par une adresse dont les nègres donnent souvent des preuves, il réussirent à po-

ser sur cette frise deux gros troncs en triangle, qui formèrent un fronton. En bas des colonnes, ils disposèrent le terrain de manière à ce que des marches naturelles donnèrent une base aux arbres, et cette chaumière eut toute la tournure de la façade du Parthenon. Elle était très-longue, et ses côtés furent façonnés selon le systême de la façade; on fit le toit avec des feuilles de mangle et nous laissâmes des jours pour que l'intérieur fût éclairé.

Cependant la journée s'avançait; tout en travaillant pour Mélanie, je l'oubliais!... Enfin, sur le soir, lorsque je vis que les nègres pouvaient finir tout à eux seuls, avec mes instructions; j'accourus à la maison... j'entrai et je vis Mélanie qui, les yeux rouges, était assise sur la porte. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle se mit à agiter

son mouchoir, car la joie la suffoquait, elle ne pouvait parler. A cette action je reconnus combien sa douleur avait été vive, et, en une seconde, je fus à ses côtés...

—Méchant enfant, me dit madame Hamel, sans me demander d'où je venais, que vous nous avez causé d'inquiétude!

— Ne le gronde pas, ma mère, repondit Mélanie, vois comme il en est fâché!... — Joseph, ajouta-t-elle avec une charmante naïveté, je ne te dirai pas que tu m'as fait mal, parce que tu aurais trop de chagrin! Elle se mit à essuyer la sueur de mon front et à caresser ma chevelure avec une attention pleine de grâce.

— Lorsque je ne t'ai plus vu j'ai pleuré! me dit-elle; je n'ai pas vécu cette journée-ci, il faut la rayer du nombre des jours que Dieu m'ac-

cordera ! méchant, comment as-tu fait pour t'éloigner de moi? si ce fut pour une bonne action, je ne te pardonnerai jamais de m'avoir laissée à l'habitation.

Ne voulant pas dire mon secret, je gardai le silence, ce qui étonna Mélanie. Elle me regarda d'un air boudeur qui la rendait charmante, par la difficulté qu'elle trouvait à faire paraître sur son visage une expression disgracieuse. En se couchant, elle me dit, en grossissant sa voix :

— Je ne te souhaite pas une bonne nuit !...

Et moi, Mélanie, lui répondis-je avec douceur et en souriant, je supplie le tout-puissant de répandre le charme des plus beaux songes sur ton sommeil d'innocence.

A cette réponse, elle fut un peu confuse, et se coucha en murmurant :

« — Pourquoi aussi ne me dit-il pas

ce qu'il fait! » Il semble que la jalousie soit un sentiment dont le germe est naturellement en nous, et que la civilisation ne l'ait point créée.

Le lendemain, ma sœur vint à moi; et, m'embrassant avec un air repentant, elle me dit avec tendresse : — Je te demande pardon, mon frère? — Tu n'en as pas besoin, et je l'embrassai avec ivresse.

Madame Hamel nous pressa tour-à-tour sur son sein en s'écriant : « — Heureux enfans! .... conservez bien la pureté de votre âme!.....

Nous nous regardâmes nous deux Mélanie, sans pouvoir comprendre le sens de ces paroles. Je les comprends maintenant!... Après le repas, j'emmenai Mélanie, et je la conduisis au *Val-terrible*, par un chemin qui devait la mettre brusquement en face du spectacle qu'elle avait souhaité Presque tous les nègres-marrons

étaient de la côte de Guinée, et ils chantaient en chœur une chanson de leur pays. Cette sauvage mélodie allait admirablement à ce site pittoresque, et elle vint frapper nos oreilles.

—Ce sont nos noirs! dit Mélanie en arrivant à la vallée. Elle fait un pas de plus, jette un cri d'étonnement, elle me regarde, se précipite dans mon sein, et sur sa joue en fleur, roulèrent les larmes d'une joie céleste. Les nègres avaient eu le soin de gratter la terre et de former une avenue sur laquelle un sable doré répandu, rendait le marcher plus agréable.—Que j'aime cette précaution, dit Melanie!

Elle entra dans la chaumière que nous nommâmes *le Temple*. Quelles sont les paroles qui pourraient rendre les charmes d'un pareil moment?......

A quelque temps de là, une aven-

ture vint m'éclairer sur la nature du sentiment que je portais à cette sœur trop chérie. Il y avait parmi les nègres-marrons, un noir de la Côte-d'Or, d'un naturel extrêmement féroce, et les mauvais traitemens dont il fut accablé contribuèrent encore à aigrir son caractère. Il fuyait ses compagnons de malheur, il errait dans les endroits les plus escarpés et les plus sauvages, rien ne pouvait l'adoucir: Mélanie l'entreprit. Un jour, le voyant assis sur un quartier de roche, elle me dit : — Il est impossible, Joseph, qu'il y ait des êtres complètement méchans, on peut se tromper, mais personne n'a dit au fond de son cœur, «je veux être cruel;» ce nègre regarde le ciel, or, cette seule action m'indique que nous réussirons.

Aussitôt elle se mit en marche et

nous arrivâmes à ce noir qui ne s'enfuit point selon sa coutume, il regarda même Mélanie d'une manière qui me déplut.

—Bon nègre, dit ma sœur avec une voix douce à laquelle rien ne résistait; pourquoi restes-tu toujours seul? pourquoi te réfugie-tu dans des antres sauvages, au lieu d'habiter des grottes charmantes.

— Parce que la nature ne m'a jamais souri, et que je suis malheureux.

— Veux-tu que nous t'apportions de la nourriture, tu n'auras pas la peine de la chercher

—Non. C'est peut-être une amorce pour me charger de chaînes et me ramener à mon maître.

— Mais, pourquoi, brises-tu des arbres? et troubles-tu l'eau des fon-

taines? Tu déchires des oiseaux!.. c'est mal cela?...

— Il faut bien que je rende tous les maux qu'on m'a faits. Allez-vous-en? je ne puis vous voir!

Tout en parlant ainsi, il jettait des regards farouches sur Mélanie, en paraissant ne pas me voir; son œil exprimait un sauvage désir et alors des idées vagues vinrent troubler mon cerveau? — Allons-nous en, dis-je à Mélanie : et ma sœur, plaignant le nègre malheureux, laissa tomber sur lui un coup d'œil de compassion et de tendresse naïve, qui le fit tressaillir.

— Le malheureux! s'écria-t-elle, et tout en se retournant, elle le regardait toujours. Je vis le nègre rester à la même place en contemplant Mélanie; il ressemblait de loin à une statue de bronze. Lorsque nous fûmes

trop loin pour qu'il pût nous voir, il s'élança et nous suivit toujours jusqu'à ce que nous arrivâmes vers l'habitation.

Le lendemain, lorsque nous nous promenâmes en apportant des douceurs à nos pauvres nègres-marrons, je vis ce même noir nous épier avec soin, et se cacher pour admirer Mélanie. Nous étions assis sur une pelouse, à côté de notre temple; nous causions; j'entendis un léger bruit dans le feuillage et, portant mes regards vers l'endroit d'où partait ce frémissement, j'aperçus les deux yeux noirs de ce nègre, qui dévoraient Mélanie. Une peur mortelle glissa son froid glacial dans tous mes membres, et je fus comme *charmé* par l'infernal regard de ce noir. Alors, j'eus une connaissance confuse des dangers que courait Mélanie, et, appelant

par son nom un nègre qui avait son refuge à deux pas de là, je réussis à reprendre courage lorsque je le vis accourir : aussitôt j'entraînai Mélanie à notre habitation, avec une promptitude dont elle ne devina pas la cause. Pendant plusieurs jours j'allai dans la forêt sans Mélanie, et j'eus la force de résister à ses prières.

Cependant, un matin, elle fit tant que je l'enmenai. Jamais, je crois, je ne l'avais vue si jolie et si séduisante. Lorsque nous arrivâmes au milieu de la forêt, non loin du *Val-terrible*, j'entendis les pas d'un homme qui marchait derrière nous... Je me retourne, et j'aperçois le nègre!.. une sueur froide me saisit. — Marchons plus vîte? dis-je à ma sœur. Vains efforts! le nègre fondit sur Mélanie, et, la prenant dans ses bras, il s'élança vers les montagnes avec la ra-

pidité de l'éclair. Je le suivis en courant de toutes mes forces, et en faisant retentir la forêt de mes cris de détresse. En poursuivant le nègre, je le forçais à la retraite; et, tant qu'il courait, j'étais tranquille sur le sort de Mélanie, dont les pleurs et les sanglots me déchiraient le cœur. Elle se débattait avec son ravisseur, et retardait sa fuite, mais ce dernier atteignit un endroit écarté, et là, déposant à terre Mélanie, il la couvrit de baisers. Non, jamais un homme ne connaîtra la rage qui s'alluma dans mon âme! je volais avec la vélocité de l'aigle, à travers les pointes de rochers qui me mettaient les pieds en sang, et je ne sentais aucune douleur, tant les feux de la colère me brûlaient. Enfin, sur le haut de la roche, deux nègres parurent, semblables à deux chasseurs

qui accourent pour empêcher un tigre de dévorer une jeune biche. Je fus en-même-temps qu'eux aux côtés du nègre qui fut massacré impitoyablement par les deux marrons. Mélanie ne fut pas témoin de ce meurtre, je l'avais prise dans mes bras, et, rapide comme une flèche, je l'emportais à travers les rochers, que je descendais avec une aveugle fureur en les teignant de mon sang. Ma sœur pleurait à chaudes larmes, obéissant à un vague sentiment de pudeur, de coquetterie que je ne pourrais définir; et moi, pendant ce temps, je l'inondais de baisers enflammés, cherchant ainsi à la purifier et à effacer la souillure imprimée par ceux du nègre effronté.

— Embrasse-moi bien? s'écriait-elle en sanglottant.

Ce moment m'éclaira; je vis quelle

était la nature de l'amour que je portais à ma sœur!....

— Monsieur, dit Marguerite, en interrompant sa lecture, notre pauvre vicaire a encore bien pleuré à cet endroit-là... tenez?... et elle montra le manuscrit à M. Gausse.

— Le malheureux ! s'écria le bon curé.

Alors, continua la servante, je n'aperçus aucun mal dans ce sentiment : ignorans comme des créoles, n'ayant aucune idée des prohibitions légales! et justes des lois humaines, je fus ravi !... — Je me livrai au doux charme de trouver une maîtresse, une amante, une épouse dans ma sœur, et je me gardai bien de l'instruire des découvertes que j'avais faites dans mon propre cœur. Une joie céleste vint jeter son baume rafraîchissant sur la plaie passagère que venait d'ouvrir

le nègre, et je bénis en quelque sorte cette aventure. Je revins avec Mélanie chagrine, car les farouches baisers de son noir ravisseur, lui restaient sur les lèvres, et maintes fois elle y portait la main en s'essuyant avec dépit. Alors, je la comblais de mes caresses, et ces caresses eurent dès lors un autre caractère! alors je questionnai fréquemment madame Hamel, les nègres, tout: je fus plus attentif à tous les mystères de la nature; souvent assis sur les branches d'un arbre, je contemplais curieusement les oiseaux; enfin une nouvelle source de pensées et de mélancolie vint augmenter mes réflexions habituelles.

Je me souviens avec un charme mêlé de honte, de ce temps délicieux, où mes sentimens prirent une teinte indécise de sensualité divine, où je donnais à ma sœur des baisers qui

l'étonnaient elle-même. Confuse et rougissant elle penchait sa tête dans mon sein, et semblait provoquer mes caresses amoureuses. Alors je n'étais pas criminel, j'avais le cœur pur !... et alors cette passion laissa des traces indélébiles! *elle est criminelle maintenant!*... et cependant, malgré tous mes efforts, elle ne pourra s'éteindre que lorsque le froid marbre de la tombe m'aura recouvert.

Quelque temps après cet événement, ma sœur qui croissait en grâce, en beauté, et dont l'esprit était au moins à la hauteur des perfections du corps, devint aussi rêveuse, et son charmant visage se couvrait parfois d'une rougeur subite.

Un jour, me prenant par la main, elle me dit avec une espèce de solennité :— Viens, mon frère? allons au temple?... là, j'aurai quelque chose à te dire..

Nous marchâmes en silence, en nous jetant des regards furtifs, ainsi qu'Adam et Ève lorsqu'ils eurent mangé la pomme fatale ; il semblait que nous nous comprissions parfaitement l'un et l'autre. Nous arrivâmes à notre banc de mousse au pied de notre temple. Pour faire passer dans l'âme des autres le ravissement qui vint saisir la nôtre par degrés, il faudrait pouvoir asseoir en ce moment ceux qui liront cet écrit, sous le papayer qui nous ombrageait, et leur faire voir les magnifiques couleurs dont les montagnes étaient parées : l'azur foncé de l'indigo teignait le milieu des rochers, leurs cimes arrivaient par des teintes insensibles à l'or le plus brillant, et leurs formes pyramidales tranchaient vivement sur un ciel d'une étonnante pûreté ; la mer rou-

lait de petites vagues d'argent; la végétation variée de l'Amérique étalait les mille sortes de vert des feuilles de ses productions; et, le soleil à son couchant, donnant une touchante mélancolie à ce tableau, imprimait à l'âme un mouvement indéfinissable. Ce fut à la face de toutes ces richesses, que Mélanie, après me les avoir montrées par un geste de main plein de grâce, me dit d'une voix altérée :

— Mon frère, je ne sais plus comment je t'aime! tes regards portent le trouble dans mon âme et je te désire comme le prisonnier doit désirer la liberté, l'aveugle la lumière! je t'aime d'amour, et, je prononce ces paroles sans savoir s'il y a plusieurs amours, hélas je ne le saurai jamais, parce que je n'en trouve qu'un seul dans mon âme. Cependant, à

force de penser, j'ai vu que l'amour dont je t'entoure, est autre que celui par lequel j'aime madame Hamel. Je voudrais apprendre de toi, si quand je te regarde, tu éprouves ce bouleversement que ton œil arrêté sur le mien, produit chez moi. Je n'ose plus te voir qu'en secret, c'est-à-dire lorsque tu ne me vois point; et alors, j'éprouve une douceur inouie que je ne connaissais pas encore, et qui, chaque jour devient plus forte et plus vive.

— O ma sœur! m'écriai-je en lui prenant la main, un feu terrible me brûle, et depuis quelque temps j'ai reçu une nouvelle vie!... nous nous appartenons l'un à l'autre pour toujours! tiens, vois-tu? je serai pour toi comme Nehani pour sa femme: tu seras mon épouse et je serai ton

mari, tu es Eve et je suis Adam. Il n'y a que ce moyen!.... mais, il faut une cérémonie, un serment.

— Allons donc, dit-elle, jure bien vîte? et prenons toute cette vallée, cette mer et ces montagnes à témoin?... Joseph, toi, tu dois te mettre à genoux?...

Je m'agenouillai effectivement, elle prit ma main dans les siennes, son visage devint d'une étonnante gravité, et, alors levant mon autre main vers le ciel, je lui dis : « — Mélanie, je te jure de n'aimer jamais que toi! le reste des femmes n'est plus rien! tu es pour toujours ma sœur et ma femme!...

Je me rassis à ses côtés et elle me dit avec un sourire et une naïveté enivrante. — Moi, je ne me mettrai pas à genoux?...—Je jure, reprit-elle en me lançant tous les feux de l'amour

par un regard empreint des suavités les plus enchanteresses; je jure de n'aimer que toi!... —Puis, se jettant dans mon sein, elle me couvrit de baisers. Le flambeau de cet hymen fut le soleil; les témoins, le ciel et la mer frémissante; et la nature dut sourire aux simples caresses qui terminèrent cette scène enfantine.

Dès lors, je ne sais quelle tranquillité se glissa dans nos âmes, nous fumes heureux et rien ne manqua à notre bonheur. Les rires charmans, les jeux de l'innocence, les candides caresses d'un frère et d'une sœur vinrent nous enivrer, et notre vie coula pure comme l'eau d'un ruisseau qui court sur un sable doré.

Alors Mélanie avait treize ans et j'en avais seize. Un matin que je bêchais, que ma sœur brodait, M. de Saint-André se montra dans notre

avenue, et en deux sauts nous fumes dans ses bras. Il admira l'étonnante beauté de ma sœur, ainsi que ma taille élancée et il parut content.

— Mes enfans, nous dit-il, l'horison politique de la France n'est plus orageux : ce sont des énigmes pour vous que de pareilles paroles; mais enfin, votre père n'est plus proscrit; il quitte l'Amérique. Le souverain de notre pays m'a donné le commandement d'un vaisseau, avec le grade de contre-amiral, et je viens vous chercher pour vous emmener en France. Vous allez revoir votre patrie, et connaître les jouissances de la vie sociale : Toi, Mélanie (et sa voix avait un accent de tendresse qu'il ne put cacher), ta beauté te rendra l'objet de l'hommage de tous les hommes : vous, Joseph (sa voix devint plus sévère) vous allez réparer

le temps perdu, et vous instruire, pour vous faire un état, un nom, et arriver à des places éminentes.

Ces paroles furent pour moi l'objet d'un long commentaire. J'eus beaucoup de peine à les comprendre, et pour être franc, je dois dire que je ne les compris pas.

Le lendemain, mon père nous quitta, et fut à C... vendre l'habitation de madame Hamel. Trois jours après, nous étions dans une frégate, et nous voguions vers la terre de France.

---

## CHAPITRE X.

Comment il se trouva des *Carbonari* en pleine mer. — Evénemens qui s'en suivent. — Les deux Créoles à Paris.

J'AI déjà dit que M. de Saint-André avait, dans le caractère, une rudesse et une sévérité terribles. J'en acquis la preuve pendant les premiers jours de notre navigation. Il ne laissait passer aucune faute, et les lois de la discipline maritime, de cette discipline qui confère une si grande autorité aux capitaines, étaient observées avec une ponctualité qui montrait combien l'on craignait mon père.

Au bout d'une quinzaine de jours, pendant lesquels mon père m'obser-

vait avec attention, et paraissait satisfait de moi, il arriva qu'un chef de matelots (j'ignore quel grade il avait), commit une faute qui fut d'autant plus sévèrement punie, que M. de Saint-André paraissait avoir une haine secrète contre le coupable.

Ce matelot, nommé Argow, était un de ces hommes que la nature semble ne pas avoir achevés : court, trapu, large vers les épaules et la poitrine, ayant une grosse tête, et une horrible expression de férocité, il régnait, parmi tout cela, un air de majesté sauvage, qui révélait une énergie rare et de l'intrépidité : son coup-d'œil annonçait que, dans le danger, il exécutait promptement ce qu'une sagacité naturelle lui dévoilait comme le meilleur parti. Du reste, ivrogne, sale, brutal et ambitieux. Lorsque, dans l'histoire, Gré-

gorio Leti et autres, me montrèrent Cromwel, sur-le-champ, je me rappelai Argow, et je crus voir le célèbre protecteur de l'Angleterre, lorsque, pour la première fois, il parut au parlement.

Ce matelot, connaissant l'humeur de M. de Saint-André, subit sa punition, sans mot dire, et avec une résignation qui surprit tout l'équipage; mais il jurait, en lui-même, la perte du contre-amiral et la grandeur de l'entreprise ne l'épouvantait en rien. Ceux qui virent son air rêveur, sa figure sombre et les regards qu'il lançait sur mon père, jugèrent qu'Argow méditait quelque hardi projet.

Comme ce matelot avait une espèce d'ascendant sur ses camarades, ils se firent part mutuellement de leurs pensées; et, sans qu'Argow eût

encore rien dit, leurs esprits étaient préparés à quelqu'ouverture. Lorsque ce chef fut libre, il commença par prendre, à l'écart, ceux qu'il connaissait pour être ses amis, et il les sonda pour savoir s'ils coopéreraient à son dessein.

Un soir, lorsque tout était tranquille dans le bâtiment, que le mari de madame Hamel, dont on se défiait le plus, faisait son quart; que les officiers, les capitaines en second et mon père, renfermés dans leurs chambres, ne pouvaient voir ce qui se passait; je fus témoin inconnu d'une singulière scène; car, curieux comme on devait l'être à mon âge, et ayant remarqué certains mouvemens parmi l'équipage, je m'étais caché dans l'embrâsure d'un canon, et, protégé par l'ombre, voici ce que j'entendis:

— Il est là haut, disait le mate-

lot à Argow, mais qu'en veux-tu faire?

— Ce que j'en veux faire, répondit Argow à voix basse et entremêlant d'horribles jurons à tous ses propos, je veux qu'il entre dans nos projets ou dans le ventre d'un poisson! il est dévoué au commandant, et si M. de Saint-André, se voyant le plus faible, voulait nous mettre à la raison, il serait capable, sur un ordre, de mettre le feu à la Sainte-Barbe.

A ces mots, je reconnus qu'il s'agissait du maître canonnier.

— Nous ne l'attirerons jamais ici, il faut seulement, s'il est contre le *bastinguage*, lui donner un coup de coude.

— Mille boulets, répondit vivement Argow, nous n'aurions plus de poudre, il a la clef de la soute.

Ils restèrent quelque temps à ré-

fléchir, mais Argow rompit le silence, en disant : — Je m'en charge!.. fais descendre tout notre monde dans la cale?

J'ignore ce que devint la pauvre maître canonnier, tout ce que je sais, c'est que, lors de l'événement, je vis l'homme auquel Argow venait de parler, revêtu des habits particuliers du canonnier qu'il remplaça. En entendant l'ordre d'envoyer l'équipage à fond de cale, je m'y glissai et je me tapis dans un coin obscur.

Ce fut le premier spectacle que me donna l'état social : cette scène avait pour acteurs les plus grossiers des hommes, et comme ils ne retenaient point l'expression de leurs passions, j'en vis le jeu à découvert. Chaque matelot descendit avec précaution, et quelques-uns apportaient des lanternes. Toutes ces figures sauvages et animées sur lesquelles se gra-

vait ingénuement la crainte, car ils redoutaient encore leur conscience, formaient un tableau digne d'être vu.

Un murmure s'éleva lorsqu'Argow parut avec son lieutenant. Il s'alla placer devant un ballot, chacun se groupa autour de lui, les uns, sur les provisions, les autres, sur les tonneaux, tous, dans des postures originales et l'œil fixé sur le chef de la sédition. Quand ce dernier les vit attentifs, il promena, sur eux, son œil inquisitorial, et leur prononça le discours suivant :

— Si je ne vous connaissais pas, et que le capitaine ne m'eût pas trop sévèrement puni pour une légère faute, jamais nous n'aurions saisi l'occasion qui se présente pour nous, de faire fortune. La puissance et les richesses nous seraient passés devant le nez, sans que l'un de vous ait eu

la pensée de devenir heureux tout d'un coup, sans qu'aucune puissance humaine puisse nous atteindre, mais j'ai osé compter sur votre courage et votre force de caractère, je vois que je ne me suis point trompé. Maintenant nous sommes tous liés! car M. de Saint-André nous ferait tous pendre aux vergues, et ferait le service avec ses officiers, plutôt que de donner la grâce à l'un de nous.

—Flatmers, John et Tribels vous ont instruit séparément de ce que je vais vous expliquer d'une manière plus claire. — Triple bordée, mes amis, j'enrage lorsque j'examine notre genre de vie : traîner sur les ponts cette (ici un juron) *pierre infernale;* toujours travailler, durement menés, sans consolation, sans avenir, sans pain, et ( un juron ) qu'avons-nous fait pour mériter un pareil sort? nous

sommes venus au monde de la même manière que ceux qui sont riches, et qui dorment dans de bons lits, sans être toujours séparés de la mort par quatre planches pourries. Lequel, à votre avis, vaut mieux de risquer une ou deux fois sa vie pour être heureux, ou bien de traîner une existence dont le plus grand bonheur est de dormir dans un entrepont et de gober l'air par le trou d'un sabord. Or, voici mon projet : le convoi de la Havanne va passer demain, il n'y a qu'un vaisseau de 76 canons, notre frégate n'en a que vingt !... n'en eût-elle pas du tout ! je vous promets que nous aurons jusqu'à la dernière piastre des Espagnols.

Mais pour cela et pour avoir le droit de parcourir toutes les mers en nous enrichissant, et ayant soin de tout couler bas pour que l'on ignore nos

manœuvres, il faut commencer par expédier ceux qui nous gênent là-haut. Ils sont tous réunis dans le même endroit, il ne s'agit, lorsque je crierai le: *branle-bas*, que de réunir tous les canons sur les chambres, et alors... laissez-moi agir.... Je ne demande le commandement que pendant ce premier danger, quand nous serons maîtres du bâtiment, alors nous organiserons la manœuvre : en avant!....

Pendant ce discours, les figures de tous ces gens peignaient une foule de sentiment divers. Lorsqu'il fut terminé, un geste impératif d'Argow empêcha les acclamations. — Que chacun, dit-il, vienne à son tour jurer devant moi obéissance pour vingt-quatre heures et qu'il adhère au complot?...

Parmi les gens de l'équipage il n'y

eût qu'un mousse qui refusa obstinément de coopérer à cette conspiration. Argow le fit garder à vue.

J'étais rempli d'épouvante. Néanmoins le danger que couraient Mélanie et mon père me rendit de la force, je réussis á m'échapper et j'arrivai, pâle et blême à la chambre de M. de St.-André.

—Nous sommes morts! lui dis-je.— Il se mit à rire. — Tout l'équipage vient de jurer de se défaire de vous! C'est Argow qui est le chef du complot. — Alors il commença à réfléchir.

— Où sont-ils?... fut sa première question.

Dans la cale répondis-je.

M. de Saint-André s'habillant à la hâte, prit son porte-voix en m'ordonnant de réveiller tous les officiers.

—Branlebas!... retentit dans tout le bâtiment. — Hamel, quittez votre quart? et fermez les écoutilles!..

Mon père était tranquille comme s'il eût fait une partie de piquet. Les officiers se réunirent autour de lui, et Hamel vint réjoindre ce groupe peu nombreux, on chargea l'écoutille de la cale de tout ce que l'on put trouver, et l'on entendit alors un effroyable tapage à fond-de-cale.

— Trois minutes pour rentrer dans le devoir!... s'écria M. de Saint-André, sinon vous serez tous pendus, nous voyons l'*Hirondelle*, à laquelle je vais faire tirer les coups de détresse et vous n'échapperez pas.

Le silence le plus profond fut la seule réponse des matelots. M. de St.-André tira froidement sa montre. — Que ceux qui se soumettent disent leurs noms?... cria Hamel. On ne répondit pas; les officiers se jetaient des regards inquiets, car un pareil silence annonçait quelque ruse, et ils savaient Argow ca-

pable des choses les plus audacieuses.

Les trois minutes expirées, M. de Saint-André ordonna à tous les officiers de diriger le bout de leurs pistolets sur l'ouverture; et, commandant à Hamel, de débarrasser le plancher, il se disposait à descendre lui seul, sans armes,... lorsque des cris de « — victoire!... victoire!... » retentirent sur le second pont et dans tout le bâtiment. Argow avait démoli le fond de la soute, et, comme il s'était emparé de la clef de la porte, au risque de faire sauter le bâtiment, il venait de conduire ses gens par la soute: et, parvenu au second pont au-dessus de celui où se trouvait M. de St.-André, il s'emparait de la frégate. Alors, fermant à son tour le pont, il mit les chefs dans l'embarras où ces derniers

croyaient plonger l'irascible matelot.

M. de Saint-André regardant les officiers leur dit : — Messieurs, un peu de hardiesse et nous devons le surprendre!...—Les officiers, promenant leurs regards sur l'entre-pont, semblaient répondre au contre-amiral : — Par où voulez-vous sortir ?...

Mon père, se mit à sourire en comprenant leur tacite demande, et il s'écria à voix basse :--Ils sont dans l'ivresse de leur succès et ne prennent pas garde à tout. Risquons quelque chose? mais de la hardiesse et que personne ne perde la tête : la mer est plus haute que nous, et, en ouvrant cette embrâsure, l'eau entrera, mais, il faut en même temps que l'un après l'autre nous sortions. L'échelle du bâtiment passe à deux doigts de l'em-

brâsure. L'un de nous restera pour la fermer et il chassera l'eau, car Hamel manœuvrera de manière à faire pencher le bâtiment.

M. de Saint-André s'élança le premier, et, une fois qu'il eût saisi l'échelon, nous entendîmes avec quelle célérité il montait. Le hasard voulut que, chose imprévue, le bâtiment penchât du côté opposé et que tous les officiers s'échappassent sans qu'il entrât une goutte d'eau.

Lorsque le dernier sortait, Argow entr'ouvrit l'écoutille, et, me voyant seul, il fut stupéfait; il me laissa monter et courut avec la rapidité de l'éclair sur le tillac, car il comprit tout d'un coup la manœuvre de M. de Saint-André.

En un clin-d'œil la scène prit un aspect formidable. L'état-major, rangé sur un côté du tillac, combattait

avec une audace et un courage étonnans; et les matelots, ne s'attendant pas à une attaque aussi brusque et aussi vigoureuse, avaient été obligés de plier et d'aller se rallier plus loin. Il y en avait sept à huit étendus par terre et baignés dans leur sang.

Ce fut en ce moment que le terrible Argow revint furieux et en jurant. Un des matelots, effrayé et doutant du succès, s'était avisé de demander à parlementer: dans le premier instant de terreur, les gens, sans écouter Argow, se tournèrent vers le groupe d'officiers; et, ce qui rendit cette disposition des esprits plus stable, fut que le farouche matelot, brûla la cervelle à celui qui parlait de se rendre, en alléguant qu'ils lui avaient tous juré obéissance. M. de Saint-André perdit tout par son inflexibilité, car sur la demande des matelots, il ré-

pondit qu'il les voulait tous à discrétions. Sa sévérité était tellement connue que lorsqu'Argow cria : — Et le convoi !... allons ferme !... » tout l'équipage tomba sur le groupe d'officiers ; et, après un léger combat, ils furent dispersés. Un canonnier attacha M. de Saint-André au grand-mât; tous les officiers contenus et désarmés se rangèrent autour de lui.

Argow, maître du bâtiment, disposa tous ses hommes comme il le fallait pour manœuvrer ; et, prenant le sifflet, il commanda la manœuvre et fit marcher le vaisseau, du banc de quart, où il s'était assis. Lorsque tout son monde fut occupé, il mit à sa place le matelot avec lequel je l'avais entendu parler, et se dirigea vers le mât où mon père, garrotté, rongeait son frein.

Sans être ni arrogant ni respec-

tueux, Argow, s'adressant à M. de Saint-André lui dit : — « Capitaine, l'homme que vous avez puni si sévèrement est maintenant le maître, il vous remplace, et vous êtes où était Argow. »

— Où voulez-vous en venir?.... Usez de votre droit! répondit mon père.

— Certes, oui, si je le veux!.. repartit Argow avec un regard farouche; mais écoutez, vous voyez quel homme je suis, le ciel ne m'a pas fait pour rester matelot : jurez-moi sur l'honneur d'oublier tout ce qui vient de se passer? revenus en France obtenez-moi le grade de lieutenant.... vous le pouvez!.. puisque je viens des Etats-Unis et qu'en disant que j'avais ce grade vous me le ferez donner... alors, en deux secondes, je vous salue contre-amiral et nous voguerons vers la

France. Vous me donniez tout à l'heure trois minutes!.. moi, je vous en donne six !...

Là-dessus, Argow, s'asseyant sur un cable, tira sa pipe, battit le briquet et se mit à fumer.

— Il faut vous rendre tous à discrétion!.. fut l'unique réponse de M. de Saint-André.

Argow ayant fini sa pipe, la remit tranquillement dans sa poche et s'en alla au banc de quart.

Je n'ai pas besoin de dire que durant toute cette scène j'avais été aux côtés de mon père, cependant, j'étais libre. Quant à ma pauvre Mélanie et à madame Hamel, elles furent renfermées dans leur cabine et je ne les vis que lorsque le dénouement de cette fatale aventure arriva. La plus vive inquiétude me dévorait, mais à

qui pouvais-je m'adresser? Il ne m'était pas permis de quitter le tillac.

Argow profita de la présence de M. de Saint-André qui mettait toujours les rebelles en danger, pour constituer le réglement qui devait les guider dans leurs pirateries. Il fut nommé le capitaine, et fit lui-même des promotions qui contentèrent tout l'équipage. Lorsque les choses eurent une apparence de hiérarchie, il assembla le conseil pour délibérer. Il vint signifier aux officiers et à M. de Saint-André, avec beaucoup de calme et de modération, le résultat des discussions de l'assemblée. On offrait aux officiers qui voudraient pirater, la conservation de leur grade: tous refusèrent. Alors Argow leur annonça qu'on allait les déporter, à la première île déserte que l'on rencontrerait.

Cet arrêt fut exécuté. Au moment où l'on descendit mon père, il parut se ressouvenir d'une chose fort importante qu'il voulait me communiquer. Argow qui refusa de me déporter avec M. de Saint-André, l'envoya sans permettre qu'il me parlât. Il me cria du rivage une phrase que je ne pus entendre. Elle finissait par ces mots que je distinguai : — *mon fils !...*

Le conseil de ces pirates s'était occupé de nous. Lorsqu'on fut à la vue de la flotte de la Havane, vers le chemin de laquelle on se dirigea, l'on mit, par l'ordre d'Argow, la chaloupe en mer, et alors on me descendit avec Mme Hamel et la tremblante Mélanie. Par une singulière délicatesse, Argow nous remit la cassette et l'argent de mon père : alors, il donnait l'ordre de l'attaque; et, le matelot qui

nous jetait ces effets, laissa tomber à la mer les papiers de M. de Saint-André. La perte de ces papiers me cause, aujourd'hui, les plus vifs regrets ; car j'aurais, par la suite, éclairci tous les mystères dont j'ai trouvé ma naissance entourée, lorsque j'ai pu réfléchir et que j'ai connu de quelle importance, de pareils papiers étaient pour l'état d'un homme, dans le monde et les affaires.

Quand nous nous trouvâmes, tous trois, dans cette chaloupe, au milieu de la mer, ayant des provisions pour environ trois jours, venant de perdre notre père et n'espérant plus le revoir jamais, le désespoir vint s'emparer de nos âmes. Néanmoins tel est le caractère de ceux qui aiment avec ivresse, que dans les situations les plus désolantes, et sur le bord même de la tombe, ils trouvent des

fleurs au fond du précipice, et aux amans seuls, il est permis de n'être jamais tout-à-fait malheureux !...

—Je ne tremble plus, puisque me voilà seule avec toi!.. me dit Mélanie.. et; je mourrai joyeuse puisque nous mourrons ensemble, en nous couvrant de baisers. Tiens, Joseph, nous nous entrelacerons et quand on trouvera nos corps ainsi réunis l'on dira : — Ce sont deux amans », et l'on nous mettra dans une même tombe.—Madame Hamel résignée à tout, rangeait la cassette, l'argent, les provisions, et elle était absolument la même que si elle se trouvait, dans son fauteuil de canne à l'*habitation*.

Je tâchai de gouverner la chaloupe de mon mieux, en la guidant obstinément vers un point. C'était par où j'avais vu fuir les vaisseaux du convoi de la Havane. Nous entendîmes la

canonnade de la bataille. Mille idées affligeantes m'assaillaient. — Qu'as-tu donc à t'attrister? Me dit Mélanie avec un charmant sourire, nous n'avons qu'à nous laisser aller, la mort nous prendra quand elle voudra. Tiens, Joseph, garantis-moi la tête, je ne veux pas que l'on me trouve morte avec un visage noir!...

Deux, trois jours se passèrent et nous commençâmes à ménager nos provisions. Enfin elles disparurent.

—Songez, mes enfans, nous dit madame Hamel qui n'avait presque rien mangé, songez qu'à la dernière extrémité, c'est moi que vous tuerez!...

Elle prononça ces paroles avec une simplicité, une tranquillité d'âme qui nous étonnèrent encore plus que sa proposition. Il y avait deux jours que nous n'avions mangé, nous ne disions plus rien. — Je voyais avec effroi

les joues de Mélanie pâlir, lorsque nous aperçûmes à l'horizon les voiles blanchâtres d'un navire: --Tiens! dis-je à ma sœur et nous nous livrâmes à la joie. C'était un vaisseau danois qui se rendait à Copenhague. On nous prit. Il ne nous arriva pas d'autre accident, nous allâmes en Danemarck pour couper au plus court et venir à Paris. Nous trouvâmes à Copenhague, une famille française qui eût mille bontés pour nous; et, quelque temps après notre arrivée en Danemarck, nous partîmes pour la France. Enfin, nous entrâmes un beau matin à Paris, après avoir semé sur les routes tout l'argent que l'on devait obtenir de voyageurs tels que nous. Toutes ces aventures et ces traverses, les dons et notre voiture, les doubles-postes et les éternels pourboires, enfin nos mémoires d'aubergiste

etc... ne nous diminuèrent pas beaucoup notre trésor. Nous avions en arrivant à Paris deux cents mille francs à toucher sur un banquier; et, sur nous deux ou trois mille francs en or.

---

## CHAPITRE XI.

Amours troublés. — Grands combats. — Incertitudes.

J'ARRIVE à l'époque la plus douloureuses de ma vie! Hélas mon papier va se tremper souvent de mes larmes et beaucoup de phrases resteront sans être achevées. (1)

J'avais alors plus de seize ans : Mélanie âgée de treize ans, mais formée par

(1) On sent qu'un bachelier ès-lettres n'aurait pas livré aux lecteurs des périodes sans les avoir, au préalable, arrondies, parachevées!... et Dieu m'est témoin que j'ai rétabli, de mon mieux, les idées que le vicaire a dû avoir. (*Note de l'Éditeur.*)

le climat de l'Amérique, semblait, par sa tournure et ses manières, être une jeune fille de dix-sept ans. Tous les feux d'un amour chastement violent embellissaient ses yeux si doux, ses lèvres de grenade, et ses joues en fleur. Ses longs cils donnaient à son regard, une expression de mélancolie qu'elle démentait souvent, lorsque ses yeux se portaient sur moi...

A chaque instant, les souvenirs les plus séducteurs viennent m'assassiner en m'offrant toutes ces douceurs, qui s'évanouirent comme la fleur d'un fruit. Il me semble encore être au milieu de cette grande et majestueuse allée des Tuileries, lorsque nous y vînmes pour la première fois. « Qu'elle est belle! » entendais-je répéter de tous côtés, et ces doux accens flattaient mon âme entière. Mélanie me disait

que les femmes m'admiraient: je lui disais qu'elle était l'objet des hommages des hommes, qui, tous l'adoraient des yeux. Quel triomphe!.. Quelle joie!... que nous fûmes heureux!...,

En arrivant à Paris, notre premier soin fut, comme bien l'on pense, de chercher un endroit écarté, champêtre et pittoresque, dont la solitude et l'ombrage pût nous donner une faible image de notre belle Amérique. A force de soins et de démarches, je trouvai dans la rue de la Santé un espèce d'hôtel abandonné, dont les jardins et les alentours sont ce que j'ai vu de plus gracieux à Paris. Une fois que nous eûmes établi nos dieux pénates dans cet endroit. le problême d'une vie heureuse fut une seconde fois résolu pour nous. Momens trop

courts !.... Mes premières réflexions me démontrèrent que, comme chef de famille, je n'avais aucune des notions nécessaires pour diriger une fortune que je crus immense, lorsque je la proportionnais à la simplicite de nos goûts, à la modicité de nos besoins. En effet, pour deux êtres qui s'aiment, et dont le plus grand plaisir est la vue douce l'un de l'autre, qui furent habitués à se nourrir des mets les plus simples, l'on conviendra que notre fortune était colossale. Mais au bout d'un mois seulement je m'aperçus qu'il était urgent d'*apprendre* et de pouvoir *être* quelque chose. Les usages, les mœurs de la ville vinrent s'interposer entre la naïveté de nos âmes et la décence du siècle. Je sentis que je devais être prêt à défendre nos biens et nos per-

sonnes, enfin que l'instruction était la base de l'esprit de l'homme en société.

Dieu!... quelles scènes charmantes d'étonnement! Quel rire! combien d'observations naïves, lorsque Mélanie et moi nous devinions quelque chose dans les mystères sociaux. Hélas! souvenirs cruels, fuyez!..... laissez-moi!

Alors, pendant quatre années consécutives, je ne connus d'autre chemin que celui qu'il y a entre la bibliothèque du Panthéon et la rue de la Santé. J'appris tout ce qu'il convient à un homme de savoir, pendant ce temps, et je l'appris tout seul, sans maître, par la seule force de mon imagination et aidé par la puissante énergie d'un caractère ardent. J'avais la douce tâche d'instruire Mélanie : je consigne ici notre aveu mutuel; ce que nous avons trouvé

de plus difficile, ce fut le premier pas!... la lecture nous parut une hydre. Madame Hamel ne concevait pas la folie qui nous avait saisie, et ses plaintes, ses raisonnemens nous faisaient sourire. Elle se soumit à notre instruction, parce qu'elle crut entrevoir que nous en étions plus heureux.

L'instant fatal approche.... Ah ! je m'arrête, à demain!...

— Il y a une interruption dit Marguerite.

— Ah les pauvres enfans!... s'écria le bon curé Gausse, je devine leurs malheurs!...

— Monsieur, reprit la servante, entendez-vous comme la pluie tombe par torrens? on va retenir M. Joseph *de Saint-André*, dit-elle en appuyant sur ce nom, et il couchera dehors : alors, nous pourrons achever l'histoire de ce pauvre jeune homme !

Comme la chandelle n'avait pas été mouchée depuis que Marguerite s'était mise à lire, elle s'acquitta de ce soin; car le bon curé, la bouche béante, l'œil sur le manuscrit, n'y aurait jamais pensé. La gouvernante se moucha, remit ses lunettes et continua :

— Avant de commencer cette histoire de douleur et d'éternelle peine, je ne puis me refuser à montrer celle que je regardais comme mon épouse chérie.

La voyez-vous assise contre une fenêtre?... à côté de madame Hamel : ses yeux sont baissés sur le fichu qu'elle se brode, mais, à chaque instant, elle les relève sur moi ; et son regard commence à désirer plus que les chastes baisers dont le temple du Val-terrible fut témoin. Elle jette souvent les yeux sur le tableau, ouvrage de mes mains,

dans lequel cette scène charmante est représentée entourée de tout le luxe des productions de l'Amérique. Chacun de ses mouvemens revèle une grâce que l'on croit ne pas avoir déjà connue; sa pose virginale n'exclut pas le naïf aveu des désirs d'une jeune fille de dix-sept ans; sa tête est doucement penchée, et ses blonds cheveux sont disposés avec une élégance qui séduit; le bout de son petit pied se montre sous une longue robe; l'odeur suave de l'iris s'échappe de toute sa personne... Elle sourit!... et, la vierge, dont le col est paré d'une croix noire, a surpassé le sourire de Vénus... Ah, c'est toi ma sœur!..... tu parles!...quelles roses naîtront sous les perles de ta bouche divine....

— Joseph, me disait-elle alors, nous sommes trop heureux! il nous arrivera quelque malheur comme à

Polycrate, auquel le poisson rapporta la bague que ce tyran de Samos avait jetée pour conjurer les caprices de la fortune.

— Nous sommes chrétiens, ma sœur, ai-je répondu.

— Joseph, les cérémonies par lesquelles on se marie dans ce pays-ci, sont bien autres que les simples sermens que nous nous sommes jurés.

— Et, d'où sais-tu cela?

— De Finette, ma femme de chambre, elle va se marier! j'imagine, Joseph, que nous sommes aussi peu instruits sur tout cela (quel sourire!) que nous étions ignorans sur les sciences. Oh, Joseph! il y a certainement quelque chose que tu me caches.

*Ame céleste! âme pure! adieu, ma tombe se creuse.*

Ces paroles prononcées avec la naï-

veté de l'enfance, me firent réfléchir; elle prit l'expression de ma figure pour l'expression du chagrin.

— Vas, dit-elle, Joseph, je sais que tu m'aimes et que tu ne m'as jamais rien caché! Elle vint s'asseoir sur mes genoux, me jeta ses bras d'ivoire autour du col et me couvrit de baisers, empreints de toutes les voluptés que l'on peut jeter dans un baiser sans pécher. Je les sens encore! ils me brûlent les lèvres, et me poursuivront toujours de leur charme!

— T'aurais-je fait de la peine?

— Grand Dieu, Mélanie, que dis-tu?

Il me semble voir encore M^me^ Hamel se réveiller et sourire. — Pauvres anges, savez-vous combien vous êtes heureux? demanda-t-elle.

— Oh oui, répondit Mélanie, le vi-

sage de mon frère est pour moi toute l'Amérique.

Ici, avant d'écrire la phrase suivante, je rappellerai que je suis l'enfant de la nature; et que, bien qu'initié aux vaines délicatesses du monde, je n'ai jamais pu concevoir qu'il y eût de la honte à s'avouer, à manifester les mouvemens d'âme que la nature a mis en nous; ma sœur était de même, et je n'hésite pas à prononcer *anathème* à ceux qui rougiraient de la naïveté de Melanie.

Depuis long-temps je sentais en moi les atteintes de ce sentiment que la nature a posé dans notre âme pour la conservation de ses œuvres: ce que ma sœur venait de dire, me montrait que, chez elle aussi, tout se développait. Les idées vagues qui roulaient dans ma tête, finirent par devenir plus claires, et je pensai à

tout ce que Mélanie racontait des cérémonies du mariage. — Alors je commençais mon Droit : il y avait, je crois, huit jours que les cours étaient ouverts. J'ouvre mon code !... la fatale prohibition, les deux fatales lignes me frappent à mort, et le Code pénal me montre le crime. Je cours aux éclaircissemens : nature, religion, ordre social, tout s'accorde, et notre amour est incestueux !.... Je regarde à mon cœur et j'y trouve l'image de ma sœur gravée comme celle d'une épouse !... Terre, bonheur, plaisir, toutes les jouissances célestes s'évanouissent, et la main noire du crime, la harpie souille tout !... devant moi se découvre la profondeur d'un immense abîme ! et.... la mort, en est le fond.

Alors une rage me saisit, et je sortis de la maison, en courant, comme

si j'eusse craint que les feux de Sodôme tombassent une seconde fois du ciel pour nous dévorer : un lion m'aurait déchiré, je ne l'aurais pas senti ! j'étais furieux au point de ne plus connaître le temps, les lieux, les usages. Je courus comme un insensé, et ne m'arrêtai que devant une grande maison où une foule immense se pressait. Un homme m'offre un morceau de carton, me demande de l'argent, je lui en donne et je suis le torrent. Je suis assis, serré, et je me déchirais la poitrine, elle était en sang. On joue devant moi *Phèdre!* à la scène de la déclaration je me trouve mal ; et, quand Phèdre s'accuse et veut descendre aux enfers, mes voisins m'entraînent. Je rentrai chez moi colère, furieux, ivre, *détruit!* je n'avais plus rien de l'homme.

Le lendemain j'étais calme, pâle,

triste, abattu. Pendant la nuit, la philosophie du chrétien m'avait apparue; l'homme de la nature ayant joué son rôle, celui de l'homme du monde, de cet homme habitué à la dissimulation, aux peines, aux douleurs, allait commencer... Heureux si, lorsque je passai sur le Pont-Neuf, ma fièvre m'eût suggéré de me précipiter dans les flots!... A table, Mélanie me sourit, je détourne les yeux; elle me parle, je tâche de ne pas entendre la douceur de ses paroles de miel; ô tourmens!... ô tourmens!...

Si j'ai écrit pour moi, qu'au moins je mette ici, à cette place, là, un avis aux âmes qui auront quelque ressemblance avec la mienne, et je ne sais si je dois les en louer ou les en plaindre!... Sachez, cœurs grands et sensibles, sachez, vous que la vue du malheur attendrit, qu'une lar-

me d'une femme fait frissonner, sachez que dans une passion, même légitime, il y aura tout autant de malheurs que dans la mienne. L'ordre social est la boîte de Pandore sans l'espérance! nous sommes des êtres finis, il ne peut y avoir pour nous de bonheur infini! et, les âmes qui *veulent de l'immense,* doivent périr consumées par elles-mêmes.

Lorsque je revins à moi, je me mis à sophistiquer; et, en cela, chacun reconnaîtra la marche de toutes les passions humaines. — En quoi, me suis-je dit, ma passion est-elle criminelle?... en rien. Aucune voix secrète ne nous a arrêtés? et si nous nous sommes aimés ainsi, c'est que le Seigneur l'a voulu! rien n'arrive dans l'Univers que par son ordre, et il n'a pu vouloir notre malheur. L'histoire nous apprend que les Egyptiens épousaient leurs sœurs!...

Et, de là, mettant tous les récits des voyageurs à contribution, je m'énumérais tous les pays où cette coutume avait lieu. Enfin, et ce fut l'argument le plus solide, « — enfin s'il n'y a eu qu'un premier homme et qu'une première femme !... ou le fils épousa la mère, ou le père épousa ses filles, *ou les frères épousèrent leurs sœurs* : ce que Dieu a permis dans un temps ne peut être criminel maintenant ! »

Ces raisonnemens et une foule d'autres, me consolèrent quelque temps. Mélanie oublia le chagrin passager que j'avais éprouvé ; elle ne m'en demanda pas compte, et nous nous livrâmes à toute l'ardeur de l'amour. Mais, il était dit que je boirais jusqu'à la lie du calice. En effet, un jour que, triste et mélancolique, je réfléchissais à cette bizarre défense, la raison vint briller dans mon âme comme un éclair, mais comme l'é-

clair qui donne la mort. « — Admettant que mon amour avec Mélanie ne soit point criminel, et que nous nous abandonnions à ses douces etreintes, dis-je, la société refusera toujours de nous unir, et sous peine de la désho norer, je ne puis l'aimer d'amour!... »

Dès ce moment, une sombre mélancolie s'empara de toute mon âme, et elle s'en empara pour toujours. Je résolus de combattre courageusement ma passion et de la contenir dans mon sein, en domptant les ardeurs de l'enfer : car, par une singulière fatalité, ce fut au moment où je sus que je ne pouvais plus aimer Mélanie, que les désirs les plus terribles vinrent me tourmenter. Mais, usant de cette énergie brûlante qui me consume, je la tournai vers les combats.

Détournant tristement les yeux lorsque ma sœur me contait sa tendresse par un regard, je me mis à la fuir; mais cette fuite avait des symptômes d'amour que Mélanie apercevait. Tout ce que je lui disais n'en était pas moins toujours touchant, et d'autant plus attrayant, que mes paroles se paraient des accens de la mélancolie, et ma langueur se décèlait dans tout. Quittant la maison, j'allais m'asseoir sur une hauteur, dans la campagne : et là, en proie aux accès de cette maladie de l'âme, je cherchais à m'endormir le cœur par de funèbres méditations. O que l'automne me parut belle! que ses vents furent l'objet de mes prières! je voulais qu'ils m'emportâssent avec la feuille jaune dont ils faisaient leur jouet.

Ces accens des passions dans un cœur attristé, ressemblent aux murmures qui troublent le silence d'une forêt ; on les entend, mais on ne peut les dépeindre. Chose incroyable ! je trouvais de la douceur dans mes peines, et quelque chose de voluptueux se glissait dans mon âme. Moi, le plus tendre ami, enfin le frère de ma sœur, je craignais de lui parler et de la voir. Ma main tremblait en lui offrant quelque chose, et ce frémissement ressemblait à celui de la haine. La pâleur habita sur mon visage, et mon œil ne regarda plus que la terre; les larmes que je dérobais à ma sœur étaient versées en secret. Le supplice de Tantale fut réel et mille fois plus cruel : chaque jour, ma sœur redoublait ses caresses, elle m'en accabla, en s'apercevant qu'elle trouvait les occasions moins fréquentes.

Enfin, elle finit par ne plus douter que mon cœur ne renfermât un chagrin profond, mais la véritable cause ne pouvait jamais être devinée par son âme naïve ; alors, sa sollicitude, son tendre amour lui firent chercher tout autre chose.

Elle ne me parla point d'abord de ma mélancolie, parce qu'en même temps que je connus mon crime, il s'éleva dans son cœur un sujet de méditation qui vint altérer les roses de son visage. Mélanie, à force de consulter Finette, à force de rêverie ou parce qu'ainsi le veut la nature, Mélanie, dis-je, devina le but du mariage, et cette découverte introduisit dans sa manière de voir et de sentir, de grands changemens. Sa passion, ayant thésaurisé toutes les richesses des sentimens de l'âme, et arrivée au dernier degré moral de

l'amour, entra dans la carrière terrible de la passion physique!... alors elle brûla toute entière, corps et âme. Je voyais ses yeux briller, son teint changer, une pâleur croissante et funeste envahir son visage; je n'osais plus m'asseoir à sès côtés; et, la chaste jeune fille, gardant le silence, soupçonna que ce qui la minait sourdement, cette flamme inextinguible et secrète, était le principe de ma mélancolie.

Dieu! que de témoignages d'amour elle donnait... Aussitôt que je quittais un siége, elle s'en emparait et méditait là où je venais de méditer. Elle épiait mes pas, elle attendait mon rétour, et, lorsque j'étais dans un appartement, elle venait écouter le bruit de ma démarche. Lorsque je peignais, elle prenait son ouvrage et se contentait de me voir sans prononcer une seule parole.

Un jour, en me retournant brusquement, j'aperçus ses yeux mouillés de larmes qu'elle n'eut pas le temps d'essuyer.

A l'aspect de ces pleurs roulant le long de ses joues, un trait, un coup de poignard me perça le cœur. — « Elle croit que je la dédaigne, elle gémit sur ma barbarie, sans s'en plaindre!... » Lorsqu'elle vit que ses larmes m'attendrissaient, elle quitta son ouvrage, je quittai le mien, et elle vint s'asseoir sur mes genoux en passant ses bras autour de mon cou!.. et, m'embrassant à plusieurs reprises, effleurant ma figure par ses joues brûlantes et par ses cheveux légers, elle s'écria en sanglottant: — Joseph! Joseph!... — Son sein qui se gonflait ne lui permit pas d'en dire davantage.

A ces accens déchirans, je frémis de notre danger, et j'eus encore bien plus lieu de frémir, lorsque, rele-

vant un peu sa tête qu'elle cachait dans son sein, elle me regarda en souriant des yeux et des lèvres, par un fin sourire trop expressif pour qu'il restât sans être compris. Au mi lieu de cette grâce qui faisait briller son visage, il y avait la teinte de la souffrance d'amour et cet air doucement suppliant qui rendent les amantes si touchantes.

—Joseph, reprit-elle, je t'aime et je crois être aimée! je suis belle, et je suis ton épouse!... D'où vient, dit-elle en hésitant, que tu n'avoues pas tous tes chagrins? tu souffres!... je le vois? tiens, mon frère, il y a entre nous une masse de sentimens nouveaux que nous nous taisons mutuellement. Pourquoi me fuis-tu?... pourquoi ne me regardes-tu plus? tu m'as privée de mon bonheur...

— Ah! Mélanie, tu ne sauras que

trop tôt tout ce que je souffre!...

— Non, je veux le savoir sur-le-champ, pour appaiser tes douleurs, je sais que je le puis...

—Mélanie, la guérison de mon mal n'est pas entre des mains mortelles.

— Quel est ce mal?... Que sens-tu?... Voyons, dis-le-moi? et, se balançant mollement, elle se mit à caresser légèrement ma chevelure; sa figure attentive et curieuse cherchait à lire dans mon œil: puis, en s'apercevant de mon embarras, elle s'écria en riant: —«Joseph, j'ai lu que les amans se faisaient de doux présens!... tu ne m'as encore rien donné!...»

— Tout change sur la terre, lui répondis-je, et je ne puis rien t'offrir qui ne soit périssable.

—Tu as une chaîne d'or à ton cou,

je la veux?... s'écria-t-elle avec une douce confusion, et le coloris de la pudeur teignit ses joues de la couleur de la pourpre. Elle s'empara de ma chaîne, et la mit au tour de son cou. — Maintenant, reprit-elle, je veux te faire présent d'une chose qui restera toujours à toi tant que tu vivras, car ce que l'on grave sur le cerveau de l'homme ne meurt qu'avec lui». Là-dessus, appliquant ses mains derrière ma tête, elle la prit, l'attira et déroba sur mes lèvres le plus ardent baiser que femme puisse donner.

— Mélanie, m'écriai-je en fureur, je ne veux pas que tu m'embrasses ainsi!... Va-t-en!

La pauvre enfant, honteuse, rouge, s'en alla sur sa chaise, avec cette douce soumission féminine, avec cette docilité passive qui ferait naître la pitié dans le cœur d'un tigre.

Elle ne leva seulement pas la tête, elle pleura, mais elle tâcha de me cacher ses larmes, et son cœur gonflé ne put pas expliquer ma sauvage et impérieuse exclamation.

Mon âme chancela, je vins à ses côtés, je l'embrassai sur le front, et lorsqu'elle leva la tète, elle vit mon visage sillonné de larmes; alors elle dit ces mots touchans :— « Si nous avons pleuré ensemble, il n'y a point de mal!... mais écoute-moi, Joseph, il faut nous marier, n'attendons pas plus long-temps? vois ce que la société exige de nous, et qu'il n'y ait plus rien entre nos caresses!

A cette parole, je regardai Mélanie d'un air hébêté, je fondis en larmes, et, gardant sa main dans la mienne, nous restâmes long-temps sans rien dire, livrés l'un et l'autre à des réflexions bien différentes.

Hélas! quelle tâche j'avais à remplir! il fallait donc que j'instruisisse ma sœur de toutes les barrières qui nous séparaient. A cette idée, je quittai sa main, je sortis et je fus me promener dans la campagne, croyant que l'air rafraîchirait mon sein embrâsé.

---

## CHAPITRE XII.

Il instruit sa sœur. — Naïveté de Mélanie.—Terreur de la jeune fille. — Ils sont au désespoir.

Comment oser dire à ma sœur : « Séparons-nous, notre amour est criminel! » comment se résoudre à briser la barque légère dans laquelle elle vogue? comment s'y prendre pour ternir sa vie, faire évanouir son bonheur!... et la rendre malheureuse pour tout le reste de son existence?

Plusieurs fois j'ouvris la bouche pour lui parler, sans le pouvoir. Un jour je la conduisis jusque sous un saule-pleureur; et là, assis, je lui

pris la main, mais l'attitude extatique de cette vierge du Corrège, l'amour qui brillait dans tous ses traits avec l'attente du bonheur suprême, me glaça la langue, et je me contentai de la contempler en silence, dans un triste ravissement.

Enfin, m'étant convaincu que je ne pourrais jamais lui parler de notre crime éternel. Un soir, versant des larmes, je me mis à mon secrétaire, et dans le silence de la nuit, je lui écrivis à peu près en ces termes :

« O ma sœur! je ne puis que te » donner ce nom! Hélas! c'est de la » main de celui qui t'aime comme ja- » mais on n'aimera, que doit partir le » trait mortel, c'est ton frère qui va » te dire : « meurs, Mélanie! » jusqu'ici » notre vie fut un songe, en voici le » réveil.

» Nous nous adorons, nos âmes se
» sont touchées sur tous les points,
» nous nous aimons de tous les amours
» à la fois, nous ne pouvons vivre l'un
» sans l'autre...— il faut mourir! --Nous
» sommes au milieu d'une mer de
» plaisirs et de voluptés, il en est d'au-
» tres dont l'attente est un des plaisirs
» les plus vifs!.. à côté de cette prairie
» riante de la vie, loin de ce parterre
» émaillé de fleurs, il est un lieu sau-
» vage, un aride désert!.. que des sa-
» bles!.. que des feux!... point d'eau
» vive!.. un vent brûlant!.. c'est là qu'il
» faut aller, en un mot, il faut nous
» fuir, et nous fuir!... n'est-ce pas
» mourir?...

» Depuis deux mois, l'enfer est
» dans mon cœur; depuis deux mois,
» je sais que l'amour que nous nous
» portons est criminel. Oui, Mélanie,
» la religion, les lois et le monde l'ont

» ainsi ordonné. Si, dans nos cœurs.
» une voix secrète nous dit que nous
» n'en serons pas moins vertueux en
» enfreignant toutes ces lois, il n'en
» sera pas moins vrai que tu ne seras
» jamais à moi *légitimement*. En li-
» sant ce mot, vois combien de mal-
» heurs nous sommes venus chercher
» à Paris. Ah! pourquoi ne sommes-
» nous pas restés dans les vastes forêts
» du Nouveau-Monde, nous aurions
» été heureux!...

» Ainsi, Mélanie, il faut faire taire
» tous nos désirs; il faudra que tu ne
» me regardes plus; nous devrons
» nous bien garder de nous parler;
» voile tes blonds cheveux, apaise
» le feu de tes yeux, ne déploye plus
» les grâces d'une taille enchanteresse.
» ne prononce plus ces mots si doux,
» avec des inflexions de voix si éni-
» vrantes, et qui marchent droit au

» cœur! De mon côté, je t'éviterai, si je le puis! »

» Comme deux rochers sans ver- » dure, qui sont séparés l'un de l'autre » par un torrent impétueux qui roule » dans un abîme sans fonds, nous vi- » vrons, en présence l'un de l'autre, » sans pouvoir nous toucher... car; » ma sœur, je m'empêche moi-même » d'écrire qu'il soit nécessaire de nous » fuir pour toujours et de ne plus » nous voir!.. j'espère que nous pour- » rons vivre à côté l'un de l'autre, » sous la garde d'une conscience sé- » vère qui dirigera tous nos mouve- » mens, et que notre précieuse inno- » cence restera pure comme la neige » du *Val-Terrible*. Nous l'emporte- » rons dans la tombe, et nous irons » recevoir là-haut la récompense de » notre martyre.

» Il ne nous restera plus que le

»triste bonheur de nous voir, d'as-
»sister à notre vie, et de nous consu-
»mer comme cette nymphe de la fable
»qui ne conserva plus que sa voix.
»C'est au milieu de cette nuit, c'est
»pendant que tu sommeilles, que je
»t'adresse les adieux de l'amant! avec
»le jour, je vais renaître ton frère pour
»le rester à jamais. Maintenant je te
»regarderai comme les mânes d'une
»personne chère! et chaque souvenir,
»chaque grâce, chaque objet qui nous
»peindront ce que nous fûmes, seront
»comme les lettres de l'inscription
»d'une tombe. Tout va porter l'em-
»preinte de notre mélancolie, tout!.
»les notes que tes mains formeront,
»en errant sur ton piano, seront
»toujours des notes de tristesse,
»des chants de douleur... Heureux si
»la mort vient nous emmener de
»bonne heure!

» Adieu, beauté chérie, l'espérance
» que je te voyais cultiver, les plaisirs
» que tu rêvais, tout s'est évanoui!
» Nous allons végéter comme les ar-
» bres en hiver, et cette saison sera,
» pour nos cœurs, la seule saison. Ah!
» Mélanie, en traçant ces mots, il me
» semble que mon âme, que ma vie
» m'abandonnent, et je ne trouve des
» forces que pour chasser mes pleurs!..
» Hélas, je te proposerais de mourir
» si la religion ne nous le défendait!..»

Lorsque j'eus écrit cette lettre, il me sembla que l'on venait de m'ôter un manteau de plomb de dessus les épaules. Je sortis de ma chambre, j'entrai dans celle de Mélanie. Cette vierge céleste dormait du sommeil de l'innocence, sa pose était gracieuse et lorsque j'arrivai près d'elle, elle murmurait mon nom d'une ma-

nière si tendre que je sentis naître les désirs les plus invincibles. La tentation était trop forte pour pouvoir y résister long-temps !... je déposai la lettre sur sa table et je m'enfuis sans oser la regarder une seconde fois.

Dans quelle effrayante position je me trouvai, lorsqu'il fallut le lendemain, me rendre dans la salle où nous déjeûnions. J'allais affronter la douleur par moi-même excitée, et revoir ma sœur instruite du crime qui s'élevait entre nos deux regards. Ah! qui n'a pas passé par les fouets de tels chagrins, ne connaît pas tout ce que le cœur de l'homme peut enfanter d'angoisses... Elle vint! elle était riante, et son doux visage n'annonçait aucune inquiétude. — « Elle n'a pas lu ma lettre!..: me dis-je » et un sentiment de compassion me poussait à aller la brûler... *Mélanie l'avait lue!..*

Cette charmante créature ne concevait pas que l'on eût fait une pareille prohibition, et refusait d'y croire. Son sourire angélique ressemblait à celui d'un grand géomètre à qui l'on apporterait un petit problème à résoudre. Ainsi la perfection de cet être adorable ne me fit grâce d'aucune douleur ! cette scène, ces discours, et l'étonnement, le chagrin que je redoutais, cette première larme. il me fallut tout essuyer!

Nous étions dans le salon avec madame Hamel, Mélanie s'approcha de moi et me dit :

Mon frère, il faut que tu sois fou, ta lettre ma chagrinée, parce que j'ai pensé en la lisant, que tu avais été bien triste, mais sois certain que tu as mal compris les lois ; je suis sûre qu'elles font un devoir de ce que tu appeles un crime...

—Mélanie, je ne t'ai rien écrit qui ne fût vrai !...

Elle commença à me regarder avec inquiétude.

—Ne serait-ce pas que tu en aimes une autre !... Ta pauvre Mélanie ne serait-elle pas assez belle... et les larmes lui vinrent aux yeux...

— Ah, ma sœur !... m'écriai-je, comment un pareil soupçon est-il entré dans ton âme; pour la première fois de ta vie tu m'a causé de la peine.

— Comment, Joseph, nous serions criminels en nous aimant?

A cette proposition, la bonne madame Hamel, déposa ses lunettes et nous regarda tour à tour.

— Mère, reprit Mélanie, le croistu?...

— Mes enfans, répondit madame Hamel, cela me paraît bien inconce-

vable, mais il y a quelque chose qui m'inquiète. J'ai peur que Joseph n'ait raison. — Mélanie pâlit. — Quant à moi, je n'osais apporter la conviction. Enfin je montrai le Code.

— Ces gens-là, dit ma sœur, ne connaissaient pas la nature!... hélas! Joseph, ils ont beau faire je ne puis que t'aimer. — Je lui donnai à lire l'article du Code pénal.

— Hé bien! Joseph, ils me puniront s'ils veulent!...

A ces accens, à ce regard, entraîné par une rage que nulle barrière morale ne pouvait arrêter, je la saisis dans mes bras; et, l'étouffant presque, je la dévorai, recueillant de longs baisers sur ses lèvres de pourpre et noyant mes remords dans l'océan de volupté où je me plongeais.

— Oui m'écriai-je! oui Mélanie, tu viens d'atteindre le comble de l'a-

mour, de cet amour qui foule aux pieds toutes les lois !.. Ah ! tu aimes !... tu peux le dire avec orgueil !... nulle femme n'a été jusqu'à sacrifier l'honneur à son amant : on sacrifiait sa vie, mais on n'a pas encore été jusqu'à faire servir les débris du trône de la vertu, de lit à la volupté.... Soyons criminels, coupables, mais soyons heureux !

A ces mots, elle réfléchit et dit avec tristesse : — Mais non, nous ne serons pas heureux si, pour l'être, il faut abandonner la vertu et renoncer aux cieux !...

Aussitôt elle quitta mes genoux, s'arracha de mes bras et fut se placer sur un fauteuil devant moi. Sa figure animée pâlit tout-à-coup. Elle n'osa plus me regarder : madame Hamel était pensive. — Mes enfans, nous dit-elle, s'il n'y a que les lois de la terre

qui vous empêchent d'être heureux, je ne vois qu'une chose, c'est de prendre notre voiture, d'aller à Copenhague. » Je la regardai, en lui disant avec étonnement! — « Eh que nous fait Copenhague! » — Nous y retrouverons, continua-t-elle, notre vaisseau danois qui nous ramenera au *Val-Terrible.*

Malgré ma profonde douleur un sourire effleura mes lèvres, en voyant que cette bonne femme croyait parce qu'elle était venue par Copenhague, qu'il n'y avait pas d'autre route tracée sur le globe pour aller de Paris à la M....

— Ma mère, lui dis-je, cela serait bon, si le *Val-Terrible* était un endroit où l'on fut hors la vue du Seigneur, mais il n'en est aucun sur la terre, et nous ne pouvons pas faire ce que la religion défend.

— Mais si vous étiez nés dans cette contrée, où les sœurs sont obligées d'épouser leurs frères?

— Nous n'y sommes pas, bonne mère, et nous sommes chrétiens.

— Ah! mes pauvres enfans!... s'écria madame Hamel épouvantée, qu'allez-vous devenir!... attendez, j'irai consulter l'abbé Valette, mon confesseur.

— C'est inutile, ma mère, j'ai consulté vingt casuistes. Notre amour est incestueux.

— Incestueux! mon enfant; mais c'est un crime ça.... Dans mon temps l'on brûlait vif pour cela..... et pour bien autre chose encore!... Pauvres enfans!... et elle nous regarda d'un œil attendri.

Mélanie n'avait rien dit; tout-à-coup elle s'écria violemment: — « J'aime mieux mourir!... » Son accent était

réellement effrayant. Elle contemplait le salon d'un air morne, qui me fit trembler. Son œil semblait ne pas vivre !

— O Joseph ! dit-elle d'une voix douloureuse, ce que tu m'écrivais est donc vrai !... nous voilà seuls, quoiqu'ensemble. (Je souffrais le martyre.) Plus de baisers !... plus de caresses !... ajouta-t-elle en sanglottant.

— Nous recueillons, m'écriai je, une moisson funeste que notre ignorance a semée!... O jours de notre enfance !... mais non, dis-je en prenant la main de Mélanie, quand même nous aurions su la défense, je crois que nous nous serions aimés.

— Oh oui !... répondit-elle avec un sourire qui perça ses larmes.

— Mélanie, lui dis-je, maintenant

que tu vois le danger, penses-tu que nous puissions rester ensemble!....

— Ah!... Joseph, ne nous séparons jamais!.... s'écria-t-elle avec une sauvage énergie. Ce fut la dernière étincelle de l'incendie, elle retomba sur son fauteuil, je la crus morte. Elle ne bougea plus de cette place jusqu'au soir, elle ne dit plus un seul mot, ne fit pas un geste. Pendant quinze jours elle resta dans cette espèce d'aliénation, donnant des marques d'impatience et changeant à vue d'œil. Elle devint pâle, mais ses yeux conservèrent un brillant extraordinaire. La nuit je l'entendais pleurer, et... cette créature céleste, avait soin, le jour, de me dérober le spectacle de ses larmes.

— Joseph, me dit-elle un jour, notre mort sera pour nous une douce fête!....

Hélas! j'eus dès-lors, deux chagrins, le sien et le mien. Notre sourire, notre gaîté, s'enfuirent pour ne jamais revenir, la plus profonde mélancolie marqua de sa teinte lugubre tous nos jours, nos instans, nos actions, nos paroles, nos pensées, et madame Hamel fut aussi triste que nous. Quel changement! quelle terrible punition! et pourquoi?.... Quel était notre crime?....

Notre vie devint un combat perpétuel. Malgré la promesse de recueillir ses regards, Mélanie ne put pas plus les dépouiller de leur tendre expression, que moi, me dispenser de les voir. Tout, jusqu'aux touches de son piano, parlait de sa passion; car je ne sais comment elle fit pour jeter dans tout ce qu'elle jouait, une expression qui donnait à l'âme une espèce de frisson. Souvent Mélanie,

errante, me rencontrait dans une pièce, elle venait à moi, et, me prénant la main, elle me regardait avec ivresse, puis s'éloignait à grands pas.

Lorsque nous sortions, elle s'appuyait sur mon bras de manière à me faire sentir que d'être à mes côtés, était pour elle la plus grande des faibles félicités que l'innocence permettait. Je tâchais de l'encourager en lui disant : — « Ma sœur, nous jouissons de tout ce qui constitue le bonheur sur la terre : nous nous aimons de l'âme, nous nous voyons, nous sommes sûrs l'un l'autre de notre fidélité, et chacun de nous en regardant dans son cœur y trouve les pensées de l'autre Nous avons ce qu'il y a de plus beau dans les sentimens humains, l'âme et ses charmans sourires, pourquoi nous désoler?....

— Ah mon frère, le mal est fait !....

les discours n'y peuvent plus rien du tout.

Elle disait vrai. Je le sentais moi-même.—Joseph, continuait-elle, tu es mon plus ferme appui, avec un homme sans vertu, j'aurais déjà succombé! Ah! je dois me féliciter de t'avoir pour guide.

Voyant que notre passion s'exaltait sans cesse dans la profonde solitude où nous étions, je résolus de jeter ma sœur dans les distractions du monde. Ici je ferai observer que par un singulier bonheur, nous nous trouvions riches. A mon arrivé à Paris, j'avais laissé nos deux cents mille francs aux mains de notre banquier, qui me proposa d'entrer dans une belle entreprise: elle réussit si bien, que, dans l'espace de quatre années, nos fonds triplèrent et une faible partie des intérêts suffisait grandement

à notre dépense, sagement dirigée par madame Hamel. Alors, je pris un équipage, et, occupant ma sœur des soins d'une toilette recherchée, je la menai d'abord chez notre banquier, dont le salon nous fournit une foule de *connaissances*. Les bals, les invitations, los spectacles se succédèrent. Ma sœur obtint, par sa beauté, un triomphe éclatant: tous les hommages arrivèrent à ses pieds. Mon amour-propre fut flatté de voir que ces adorations ressemblèrent aux couronnes que l'on dédie à la statue d'un déesse, les fleurs meurent sur le marbre impassible. Ma sœur porta partout cette mélancolie dévoratrice, et, dans les plus beaux salons, lorsque les yeux de toute une assemblée se portaient sur elle, elle ne regardait qu'un seul homme assis dans un coin; et cet homme, morne et rêveur, ne con-

templait qu'elle. Le monde était, pour nous, un vaste désert d'hommes, notre passion le remplissait et nous n'avions quitté notre solitude, que pour en trouver une autre qui nous faisait regretter la première....

Il me souviendra toujours de la dernière fête où nous parûmes. Mélanie, couronnée de roses, réunissant sur elle toutes les perfections de ses rivales, sans avoir leurs défauts, excita un murmure d'étonnement. Comme elle n'avait aucune coquetterie, aucune fierté, elle plut même aux femmes. A la lueur de cent bougies, au milieu de cette assemblée, elle vint me retrouver dans l'angle où j'étais confiné et où je jouissais en silence. — Joseph, me dit-elle, sortons?... le monde me fatigue, j'aime mieux te voir un quart-d'heure que d'être parmi cette foule. » — Nous

montâmes en voiture pour nous rendre à notre hôtel.

La voluptueuse toilette qui rendait ma sœur si séduisante, l'aspect admirable sous lequel je venais de la voir, avait rallumé tous mes feux, embrâsé toutes mes veines, j'étais tranquillement furieux; je me contenais lorsqu'elle vint me parler. Dans la voiture, elle pencha sa tête endolorie sur mon épaule, et me dit

— Joseph, je t'aime!... L'accent de ces paroles ressemblait au dernier cri d'un mourant; il m'avertit que ma sœur ressentait tout ce que je ressentais. Je tremblai.... Que de choses proférait cette phrase suppliante de Mélanie! alors, l'extrémité de son gant blanc effleura ma main, et je me rappelle que cette dernière circonstance mit le comble à mon ardeur.

— Mélanie, je meurs !... lui répondis-je.

— Eh bien, mourons, dit-elle, et elle m'embrassa avec ivresse pour la première fois depuis trois mois.

Qu'il me soit permis de m'arrêter et de dire que nous avons plus vaincu, Mélanie et moi, que tous les saints ensemble, et que nous sommes dix fois, cent fois, mille fois dignes du nom d'*êtres vertueux*.

Le lendemain, je jugeai que je n'avais pas un moment à perdre, qu'il fallait me séparer de ma sœur; car sa passion et la mienne ne pouvaient plus être gouvernées, notre raison s'éteignait chaque jour et notre amour devenait tel, que, aurions-nous été criminels, je crois, dans la sincérité de mon cœur, que l'éternel nous eût absous.

C'est alors qu'après bien des com-

bats, et lorsque je consultai un digne ecclésiastique, il me dit que pour terminer une lutte où nous succomberions, il fallait mettre entre Mélanie et moi, une barrière insurmontable; il me donna le conseil de me faire prêtre. Cette idée crut dans mon imagination et je la caressai long-temps. Voyant enfin chaque jour rendre le combat plus rude, et la victoire plus incertaine, je regardai le sein de l'église comme un asile sûr et sacré.

— Oui, me dis-je un jour, ayons le courage de fuir Mélanie, mais en même temps séparons-nous de toute l'humanité. Cherchons quelqu'endroit écarté. où, dans le plus modeste poste qui soit dans le sacerdoce, je puisse achever une vie dont j'entrevois le terme. Rendons-nous utile

au monde. Je n'ai plus besoin de rien ici-bas; la terre ne m'offre plus rien de digne de moi, puisque Mélanie m'est enlevée. Je ne veux pas qu'elle noircisse sa splendide virginité. Qu'elle meure! je la suivrai au tombeau.

Cependant, on ne forme pas le projet de se séparer de tout ce qui nous attache à la vie, sans faire des réflexions, et ma mélancolie devint encore plus sombre. Renfermé dans mon cabinet, méditant sans cesse sur les avis que m'avait donnés mon confesseur, je ne vis plus Mélanie : lorsque suppliante et pleurante elle voulut entrer, je refusai de la voir. Cette barbarie me fendait le cœur, mais, devenu cruel, je tâchais de m'endurcir par ces petits traits, je me préparais à porter le dernier coup. Nos adieux m'effrayaient : comment

ma sœur me laisserait-elle sortir? Voulant la garantir d'elle-même, je résolus de lui cacher ma décision et le lieu de ma retraite. Les plus cruels tyrans n'ont pas eu plus de cruauté que moi.

Hélas! Mélanie, vis-tu encore? Je n'ose porter ma pensée sur le pays que tu habites.

— Encore des larmes, et des lignes tellement barbouillées que je ne puis pas les lire, s'écria Marguerite.

— Eh bien! répondit le curé, ce sont des redoublemens de douleur pour moi; je souffre, Marguerite! donne-moi un verre de vin de Malaga!... Quoiqu'à *brebis tondue Dieu mesure le vent*, les pauvres enfans en ont eu plus qu'ils n'en pouvaient porter, et *comme il n'y a si bon cheval qui ne bronche*, le ciel m'est

témoin que je les aurais absous de leur péché, s'ils eussent succombé, sûr que Dieu, par la suite, ratifierait mon absolution.

---

## CHAPITRE XIII.

Leurs adieux. — Retour inopiné. — Fin du manuscrit du vicaire. — Il revient.

Lorsque le bon curé eut pris son verre de Malaga, il dit à sa gouvernante : « Achève vîte, car cela m'étouffe..... et je ne pourrai pas dormir !.... »

Marguerite reprit le manuscrit, et continua en ces termes :

Quand j'eus irrévocablement arrêté ma destinée, je sortis de ma retraite; et, Mélanie vit, à l'altération de mes traits, qu'un nouveau chagrin me désolait. Usant de cette douceur d'ange qui formait la base de son ca-

ractère, elle souffrit en silence, respecta mon secret, mais elle me fit bien voir qu'elle participait à ma douleur, car à chaque instant son visage, reluisant d'une auréole divine d'humanité, me suppliait de l'instruire du secret que je renfermais dans mon sein. Ses yeux semblaient aller jusqu'au fond de mon âme, et ses douces paroles étaient une musique digne du trône de l'Eternel : je fus inébranlable.

En parcourant la liste des diocèses, j'aperçus mon nom à l'évêché d'A....y; le voisinage de cette ville avec la forêt des Ardennes, mais principalement le nom de M. de Saint-André, me détermina à aller de ce côté préférablement à tout autre. Je fus chez mon banquier, je pris cinquante mille francs que je déposai chez un notaire inconnu, afin que si Mélanie

faisait des recherches, elle ne trouvât aucun renseignement. J'arrangeai toutes nos affaires, et je liquidai notre fortune, que je plaçai sur le grand-livre au nom de Mélanie; et, lorsque les grands intérêts furent traités, je m'occupai des plus petites choses, pour laisser ma sœur dans l'impossibilité de se douter de mon départ et de suivre mes traces. J'achetai une chaise de poste, du linge; j'envoyai d'avance mon argent à A.....y. Bientôt et trop tôt tout fut prêt: je marquai le jour fatal.

Cette activité inusitée avait singulièrement alarmé Mélanie, et chaque fois que je rentrais ou que je sortais, elle m'épiait avec la douce inquiétude de l'amour. Elle ressemblait à une mère qui veille à son enfant. Enfin le jour que j'avais indiqué arriva, dès

le matin j'avais le frisson d'une fièvre violente.

— Mon frère, me dit Mélanie, vous êtes malade : qu'avez-vous ?.... dis-le moi, Joseph ? sinon, j'userai de mon droit en t'ordonnant de m'en instruire.

— Ah ! ma sœur... tu ne le sauras que trop tôt ! savoure bien cette demi-journée ? à cinq heures nous serons dans les larmes.

— Eh, Joseph, dit-elle, en me regardant d'un air effrayé, est-ce qu'il peut y avoir encore des malheurs pour nous.... je n'en devine pas !....

— Ecoute, Mélanie, l'amour à cela de beau que les plus grands sacrifices ne sont rien, lorsqu'ils sont faits pour la personne aimée... Ce sentiment rend léger ce qui est pesant, il rend doux ce qui est amer... Dieu

m est témoin que je donnerais cent mille fois ma vie plutôt que de te causer la moindre peine.

— Joseph, tu n'es plus le même, dit-elle, en me lançant un doulou-reux regard, que signifient ces paroles? jadis aurais-tu préludé par tant de phrases à ce que tu versais dans le sein de... d'une... de ta sœur?

— Ah, Mélanie! que les temps sont changés!..... nous étions innocens et nous sommes coupables!.... Mais tu as raison! eh bien, sache Mélanie, que pour assurer ton repos, ton innocence et la mienne, j'ai résolu de t'offrir un sacrifice....

— *Tu vas te tuer!* s'écria-t-elle avec l'accent sublime de l'horreur et de la crainte : elle était à quatre pas de moi, le visage contracté et pâle comme la mort, les yeux secs et fixés sur moi.

— Non, Mélanie (elle respira), non, et la prenant dans mes bras je l'attirai sur moi. Cette charmante fille appuyant sa noble tête presque échevelée sur mon épaule, versa des larmes amères qui soulagèrent son cœur. Je pleurais aussi : — « Ma sœur, lui dis-je, jure-moi que jamais tu n'attenteras à tes jours?... que telle malheureuse que tu puisse être, tu vivras?

— Oui! répondit-elle avec le sourire des anges, mais, tant que tu resteras sur la terre.

— Mélanie, c'est bien! car la mort de l'un sera celle de l'autre. Il n'y a rien que de juste. Maintenant, mets-toi à ton piano! joue-moi le plus beau de tes morceaux! jette dans ton jeu enflammé tout l'amour qui te rend une mortelle, et toute la mélodie, toute la pureté qui te rendent un ange. Entourons cette matinée

d'automne des plus brillantes caresses et des plus grandes beautés ? que ces heures s'écoulent suaves, pures, sans chagrin, enivrons-nous !...

Elle me regarda avec étonnement, et, plongée dans la rêverie par mes paroles énigmatiques, elle s'assit sur son tabouret; toucha, sans s'en douter, quelques notes plaintives, et parut chercher la conséquence de mes discours. Enfin elle se leva, vint à moi, puis, avec cette tendresse sans égale, presque d'une mère, elle m'embrassa, et me dit : « N'importe... tu le désires ! je vais te plaire, cela doit me suffire. »

Alors elle me fit entendre une masse de sons et d'accords, une harmonie divine, pour moi : pour elle, c'était le chant du cygne, aussi tout en écoutant, des larmes involontaires sortaient de mes yeux. Jamais l'idée d'une sépa-

tion ne m'apparut plus cruelle, j'en aperçus toutes les conséquences. Lorsqu'elle eut fini, j'embrassai le piano, les touches, ses doigts avec un délire inimaginable : elle ne revenait pas de surprise ; cette indécision que produit l'étonnement régnait dans son attitude, dans son regard, dans ses gestes. Elle resta immobile, cherchant de l'œil, dans les airs, un objet inaperçu, de même qu'Ariane dût être sur son rocher, lorsqu'elle suivit le vaisseau de Thésée, et que, presque statue, elle regarda toujours l'immense mer où elle ne voyait plus rien.

— Mélanie, lui dis-je, chantons ensemble cette admirable morceau :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre;
Anime la fin d'un beau jour.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

En finissant, elle s'écria : — Joseph, tu as des idées bien tristes ! j'aime

mieux mourir que de rester dans l'incertitude où tu me plonges.»

— Mélanie, un seul mot, et tu comprendras tout...... mais je ne te crois pas assez de force, je voudrais.....

A ces mots elle me regarda fixement et dit :

— Tu veux me quitter!...... puis elle tomba sur le tapis, sans force et sans vie : son visage était pâle comme la mousseline qui badinait sur son col.

Effrayé, pleurant, je la relevai; et, lorsqu'elle eut repris ses sens à force de sels que je lui fis respirer, elle répéta sans cesse avec l'accent de la folie et du désespoir. — «Je veux mourir!... je veux mourir!... je veux mourir!...» — Je me jetai à ses genoux, je la pris sur moi, je la réchauffai des baisers les plus enflammés, je la consolai par les paroles les plus délirantes: à tout, elle ne répondit que par sa

phrase. « Je veux mourir !.... » et ses yeux égarés parcouraient l'appartement avec une effroyable vivacité.

Alors la regardant avec une sévérité affectée. — « Mélanie, lui dis-je, vous ne m'aimez pas !... »

Pour toute réponse elle se tut et vint m'embrasser! Grand Dieu quel baiser !.... ou plutôt, quel discours !...

Au bout d'une heure elle fut plus calme, mais en réalité plus abattue ; à son aspect, je me disais intérieurement « partirais-je ?.... ne partirais-je pas ?...» A chaque fois quejemelevais, elle poussait un cri lamentable qui me faisait frémir. Enfin, elle quitta sa place, se dirigea lentement vers la mienne et se mettant à mes genoux elle s'écria :

Mon frère, je t'en supplie? ayes pitié de moi... ne pars pas?... tu m'enlèves mon air, ma vie ! Nous resterons sépa-

rés par des cachots, par des murs de fer, si tu le veux, mais reste? que je sache que tu respires le même air que moi, que tu es à deux pas de moi, que lorsque je rendrai le dernier soupir, tu n'ayes qu'un pas à faire pour le recevoir?... heureuse de t'avouer sans crime que tu fus ma pensée de tous les instans!... je bénirai les sévérités que nous emploverons mutuellement! mais, ô Joseph! ô mon seul ami, mon frère, reste, reste? tu es tout pour moi!...

— Eh malheureuse! répondis-je, en repoussant ses mains, veux-tu perdre ton âme et perpétuer ton malheur dans l'autre vie! Ame lâche! ne saurais-tu prendre une résolution grande et fière?

— Non, je ne le puis! et, me regardant avec des yeux qui me reprochaient ma brusquerie: «Joseph, si je

ne damnais que moi, il y a long-temps que tu serais heureux !.... »

Cet admirable dévouement qui n'appartient qu'à l'espèce féminine, parce qu'elle y met la grâce et le charme dont nous dépouillons nos sacrifices, fit trembler toutes mes fibres, et les moindres cheveux de ma tète. Je la relevai, la pris dans mes bras et je m'écriai :

— Périssent la vertu, l'honneur.... Mélanie, tu l'emportes...

Elle se recula de trois pas, me regarda avec une dignité incroyable et me dit : — « Joseph, je veux bien te voir toujours, mais sans crime.... » La majesté qu'elle déploya la froide beauté de son accent me rappelèrent à la raison, et je sentis qu'il était impossible, plus que jamais, de rester au milieu de dangers pareils.

— Il faut que je parte.... A cette

parole elle me répondit : — Eh bien! s'il n'y a qu'un crime qui puisse te faire rester.... En parlant ainsi elle s'élança sur moi, et m'embrassa par une étreinte pleine de chaleur.

— Non, non, adieu, Mélanie !... et regardant une dernière fois, le salon, les tableaux, le piano, les meubles : —Je laisse mon âme en ces lieux, lui dis-je, et je m'avançai vers la porte : mais, ma sœur, me tenant étroitement serré, ne voulait pas se séparer de moi, et elle jetait des cris inarticulés noyés dans un déluge de pleurs. Je la séparai de force, cette violence de ma part mit fin à ses larmes, et elle me regarda en me disant : « ô Joseph !... »

Profitant de cet étonnement, je m'enfuis !..... je l'entendis crier :

«—Et notre adieu!.. Je ne t'ai pas vu! .

barbare !.... notre adieu !.... » Inquiet, je m'arrêtai dans la cour et j'aperçus madame Hamel et tous les gens accourir. « Elle se meurt !... pensais-je, eh ! qu'elle meure !... c'est son plus beau moment, je vais la rejoindre. » Je voulais retourner la voir, mais dans cet instant l'inflexibilité de mon père s'offrit à ma mémoire ; et, plus cruel qu'un tigre, j'ouvris la porte et courus à la poste aux chevaux. J'étais égaré, presqu'en convulsion ; l'idée de la mort de la tendre Mélanie me remplissait le cœur d'un froid glacial. Je ne sais comment il se fit que je fus à deux lieues de Paris, san savoir encore pu rassembler une idée.... Alors maudissant ma barbarie, je me représentai vivement les derniers momens de ma sœur !....— « Si elle expire, me disais-je, il faut être

indigne du nom d'homme pour la priver du plaisir d'exhaler son dernier soupir sur mes lèvres.... »

Il était nuit, j'ordonnai au postillon de retourner, feignant d'avoir oublié quelque chose. Je rentrai dans Paris et revins à la maison. Je sautai par-dessus le mur du jardin pour ne pas être aperçu, je montai l'escalier avec un tremblement convulsif. Je me glisse dans ma chambre; de là je m'achemine, vers le salon; et, sans m'y montrer, je regardai par la porte entr'ouverte ce qui s'y passait.

Mélanie, étendue sur un canapé, était contenue par ses femmes; un médecin examinait avec attention les moindres traits de son visage. Je fis signe à madame Hamel qui vint me rejoindre.

— Eh bien! lui dis-je....

— Ah mon Joseph! on craint que

ta sœur ne soit folle!.... — Je frissonnai. — Elle s'est écriée pendant dix minutes en se tordant les bras, et dans des convulsions affreuses : « Sans adieu!.... sans un baiser!.... le monstre!...» Tout à l'heure elle a dit : « Que verrai-je?.... Quel visage me plaira!...» Enfin elle vient de s'écrier avec force il y a environ cinq minutes : « Si je le voyais seulement une minute!.... je sens que je me résignerais!.....»

En ce moment, Mélanie, brisant toutes les entraves, secouant toutes ses femmes qui ne purent la retenir, s'écria en errant dans le salon, échevelée, furieuse : — « Il est ici, il est ici!..» Je me précipitai dans ses bras!...
— Je t'aurai donc revu, dit-elle?....

Hélas! son sourire n'avait déjà plus cette douceur d'ange. — « Mélanie, lui répondis-je, je suis revenu te dire adieu!....» — J'en étais sûre, s'écria-t-

elle, je te connaissais.» — Puis, elle m'embrassa avec délire.... Non! je n'ai pas la force d'achever.....

— Mais c'est une agonie que cela?.. interrompit le bon curé qui s'essuya les yeux.

— Monsieur, repartit Marguerite, mon cœur est tellement gonflé que je ne puis plus lire. La gouvernante et son maître, se turent, se regardèrent en silence; et en ce moment, la pendule sonna onze heures.

— Il y a encore là du barbouillage, reprit la curieuse servante.

— Les pauvres enfans!.... s'écria M. Gausse, ils méritent le Paradis comme Satan a mérité l'Enfer.

Marguerite reprit le manuscrit et continua ainsi :

Enfin je partis, laissant Mélanie entre la vie et la mort. J'arrivai à A....y, je me fis descendre au séminaire.

Loin de me donner pour M. le marquis de Saint-André, je ne me présentai que sous le modeste nom de Joseph, disant que tous les papiers de ma famille étaient perdus, et que je n'avais plus ni père ni mère. Lorsque je fus seul dans ma cellule, c'est alors que je sentis toute l'étendue de mon malheur; c'est alors que je vis que la mort arrivait à grands pas. L'existence me devint à charge, mon âme errait sans cesse dans l'hôtel habité par Mélanie. Je ne pouvais me passer d'elle. Enfin, je fis son portrait de mémoire, et il est d'une fidélité incroyable. Ce portrait est pour moi la somme totale de mon bonheur. Un jour, craignant que Mélanie ne perdit tout-à-fait l'espoir, et ne crût que j'avais été finir mes jours loin d'elle, voici ce que je lui écrivis :

« Ma sœur, je vis!.. ce seul mot » doit te conter toute l'étendue de » mon malheur, de ma résignation, » de mon courage. Je t'adresse cette » lettre pour t'engager à supporter » l'existence; écoute? car, en t'écri» vant, je crois te voir et te parler; » lorsque nous aurons atteint l'âge » auquel les passions meurent dans » le cœur de l'homme, lorsque tu » n'auras plus rien qui ne soit de » l'ange, lorsque tes qualités humai» nes, tes désirs seront usés par le » temps, alors nous nous reverrons, » alors, nous jouirons d'avance des » plaisirs d'une vie toute céleste: car, » en regardant en arrière, et voyant » les écueils que nous aurons évités, » notre âme se remplira de joie, nos » cœurs, dégagés des impuretés du » désir, frémiront doucement. Con» serve-toi pour ce moment, auquel

»j'aspire... Je voudrais voir le temps
»fuir plus vîte pour y arriver. O toi
»que j'ose, de loin, appeler encore du
»doux nom d'épouse! toi, la pensée
»de mes pensées, l'âme de mon âme!
»adieu! Songe que tu peux encore
»faire mon bonheur, et tu vivras de
»même que je ne vis.... qu'à cause de
»toi. Prends courage, espère! adieu
»donc, *charme* de tous mes instans.
»Ton frère qui t'aime d'amour!...

J'envoyai cette lettre par un exprès, avec l'ordre de la mettre à la poste de Paris.

Hélas! cette effrénée passion me ronge toujours. Aucune circonstance humaine ne peut atteindre mon cœur. A A... y, je trouvai mon oncle, il ne me donna point de renseignemens sur mon père. Quand je le questionnai sur ma mère, des larmes

lui sont venues aux yeux et il m'a regardé avec une tendresse inimaginable. Elle était d'autant plus surprenante que mon oncle a tout le caractère de mon père, et l'état ecclésiastique lui a donné dans les mœurs une austérité singulière. Il a une réputation de sainteté qui le rend un objet de vénération. Ce trouble, lorsqu'il s'agit de ma mère, me parut singulier; car mon père aussi, était ému lorsque je lui parlais de ma mère.

Toutes ces bizarreries qui eussent allumé la curiosité d'un jeune homme, ne me touchèrent même pas; l'image de Mélanie régnait dans mon âme d'une manière tyrannique.

Elle y règne encore, elle y règnera toujours!.. je meurs consumé par cet infernal amour, et j'aperçois chaque

jour que le chemin de ma tombe devient plus court.

Ah ! béni soit le jour où le bon curé, près de qui le hasard m'a placé..

—Pauvre ami! s'écria M. Gausse.— .....me fermera les yeux!... Alors, je lui donnerai ce manuscrit, et je le prierai d'aller.........

—Voyez-vous, Monsieur, s'écria la triomphante Marguerite, voyez-vous qu'il n'y a ni crime, ni péché, et que tôt ou tard vous deviez le lire.

—Continue donc Marguerite? s'écria M. Gausse.

.....Et je le prierai d'aller voir, en mon nom, l'*infortunée!* il lui portera mes derniers mots, qui seront pour elle l'ordre du départ!... Je n'aurai eu dans ma vie qu'une seule idée, et cette idée, je l'aurai, je crois, par-delà le cercueil. A chaque instant du jour, je me dis : «Mélanie pense à moi!»

Elle est la compagne fidèle de toutes mes actions, je ne fais pas un seul mouvemen sans la voir. O Mélanie, est-il vrai que nous ne nous reverrons plus?... L'amour que j'ai dans mon cœur me brûle d'un feu noir qui n'a rien de pétillant; tout ce que je vois n'a de grâce que quand des pensées funèbres se marient à mes sensations, et... je n'ai pas un seul ami dont la voix bienfaisante m'encourage!...... Non! mon fatal secret mourra dans mon sein.

Lorque je parlai à mon oncle de mon dessein d'aller mourir à Aulnay-le-Vicomte, il..............

Marguerite en était là, lorsque le petit enfant de chœur accourut avec la vélocité d'un lièvre, et s'écria, en dehors et contre les volets : — « Voici M. Joseph!... » Marguerite effrayée, courut au cabinet du vicaire et remit

le manuscrit à la même place, elle regarda le portrait beaucoup plus attentivement, arrangea tout dans le même état, et redescendit en entendant sonner à la porte. En effet, c'était le vicaire qui n'avait pas voulu découcher; il parut à Marguerite être très-inquiet, et sa première question fut : — « Marguerite, n'ai-je pas laissé la clef à la porte de mon cabinet ? »

—Oh! mon dieu, je n'en sais rien, repartit l'astucieuse gouvernante, en regardant le bon jeune homme, avec cette obliquité, apanage ordinaire de l'œil des servantes de curé; car je ne suis pas remontée au premier depuis que vous êtes parti. — « M. Gausse, dit-elle en élevant la voix, pour que le curé put entendre; le pauvre cher homme, s'est trouvé bien affecté! sérieusement pris! il a eu des éblouissemens comme lorsque son attaque

d'aploplexie veut lui prendre ; mais, dans ce moment-ci, il va beaucoup mieux, ajouta-t-elle, en suivant le jeune homme qui se précipitait vers le salon.

— Eh bien, Monsieur, dit-il au curé, vous souffrez?

— Oh oui, répondit le brave homme, « *je souffre au cœur!* » Le vicaire resta quelque temps auprès de M. Gausse ; et, pendant ce temps-là, Marguerite, le curé, regardèrent en silence et avec respect la figure altérée du jeune homme : ils y lurent une seconde fois et tout d'un coup, le récit de ses aventures, son œil leur parut mille fois plus éloquent. De temps en temps, le curé et la gouvernante se lançaient un coup d'œil significatif. Bientôt, le jeune marquis de Saint-André prit son flambeau et

courut à sa chambre, après avoir salué M. Gausse.

Marguerite admira plus que jamais la noblesse de sa marche, que sa longue soutane noire rendait imposante.

---

## CHAPITRE XIV.

Comment la Marquise choisit le Vicaire pour son confesseur, et comment elle l'initia dans le secret de ses fautes. — Commencement des aventures de madame de Rosann.

On sent que, lorsque le vicaire fut parti, la gouvernante eut un assez long rosaire à réciter avec M. Gausse.

—Eh bien, Monsieur, dit-elle en se croisant les bras, est-ce là une aventure! et que nous sommes heureux de la savoir, tandis que tout le village se démène pour l'apprendre!..

— Marguerite, répondit le curé, quoiqu'*à blanchir un nègre on perde son temps, et que, qui a bu boira*, j'espère que vous garderez le

plus profond secret sur cet indiscrétion, que jamais le nom de M. le marquis de Saint-André, ne sortira de ta bouche.

— Ah, monsieur, Dieu m'est témoin que c'est enterré là! et elle montra son cœur.

—*Promettre et tenir c'est deux!..* murmura le curé.

— Vous verrez!... répliqua Marguerite toute courroucée de ce que son maître mettait sa discrétion en doute.

Cet incident fit que leur conversation en resta là, car la gouvernante retint ses conjectures pour elle, sans les communiquer à M. Gausse qui se coucha, en pensant toujours aux malheurs de son vicaire.

Marguerite tint parole par dépit. Vainement Lesecq, le percepteur, le maire qui s'aperçurent que la gouvernante en savait plus long qu'eux,

voulurent-ils la séduire; elle fut sourde aux complimens, aux avances, aux flatteries!.... et, comme Lesecq était le plus ardent, elle se débarrassa de lui en disant qu'elle ne lui confiérait ce secret que pendant la première nuit de leurs noces.

— En ce cas, répondit Lesecq, nous resterons *in statu quo*, c'est-à-dire incertains.

Néanmoins, Marguerite, qui avait conçu une douce pitié pour le vicaire, calma le village, où l'on finit, au bout d'un certain laps de temps, par ne plus s'occuper de M. de Saint-André.

Mais il y avait à Aulnay une femme pour qui le vicaire était *tout l'univers*. Madame de Rosann ne cessait de penser à M. Joseph. Elle commençait à s'avouer à elle-même que cet être était essentiel à son bonheur.

Une innocente affection l'entraînait vers lui, par une force infinie et que elle ne pouvait dompter; or, comme les femmes sont en général portées à tout expliquer par l'amour, *qu'elles sont tout amour*, la marquise se précipitait dans le vaste champ de ce sentiment séducteur. Elle entrevoyait cependant tous les dangers d'une semblable passion; elle ne se déguisait même pas qu'au moment où elle arrivait à l'âge qui, pour les femmes, est un port assuré contre les orages du cœur, elle échouait et brisait son existence vertueuse. L'image de son mari, de l'homme dont elle faisait le bonheur, son âge, sa vertu, rien ne pouvait frapper son âme et l'arrêter. Elle admirait en elle-même la bizarrerie du sort qui avait ordonné qu'elle finirait sa carrière comme elle l'avait commencée.

— Quoi, disait-elle, n'était-ce pas assez qu'à seize ans un ecclésiastique m'inspirât un violent amour dont il était indigne!.... faut-il qu'à la fin de ma carrière féminine, je brûle d'un feu sacrilège pour un autre ecclésiastique! et la fatalité veût que les rôles soient changés; qu'aujourd'hui je remplisse le rôle de celui qui me séduisit et que celui que j'aime soit à ma place. Ah! pourquoi n'existait-il pas il y a vingt-deux ans!...

Ceux qui ont de l'expérience, savent que nos cœurs enfantent de ces passions indomptables, dont les ouvrages renversent toute espèce de barrière. Celle de la marquise était de ce genre.

Quelques jours après que le manuscrit du jeune prêtre eût été lu par la curieuse Marguerite, le vicaire alla se promener dans le parc de ma-

dame de Rosann; il aimait assez ce lieu qui lui retraçait un peu sa chère Amérique. De plus, les ruines de l'ancien château lui offraient une scène qui plaisait à sa mélancolie. Du tertre où il se plaçait, il apercevait la vaste forêt des Ardennes qui semblait une couronne posée sur la tête des aimables collines qui formaient la vallée circulaire d'Aulnay. A ses pieds, un lac factice, assez vaste, le séparait des débris romantiques de l'antique forteresse dont il ne restait que des tours carrées, solidement bâties, que l'on n'avait pas pu démolir. La mousse, le lierre couvraient toutes ces ruines et les eaux du lac environnaient cette île pittoresque. Le jeune homme, plongé dans une rêverie dont les souvenirs de son enfance faisaient tous les frais, était assis sur son tertre favori, dessous un arbre d'Améri-

que. Il admirait le paysage qu'il avait devant les yeux, lorsque le bruit léger des pas d'une femme résonna dans l'air : il se retourne, madame de Rosann est à deux pas de lui, et le contemple avec une expression qui lui causa une douce émotion. En ce moment, son âme était bien disposée, il ne s'enfuit pas, ainsi qu'il en avait l'habitude, et loin de prendre son bréviaire, il le déposa; enfin, lorsque la marquise fut assise à ses côtés, la présence de cette femme ne lui déplut en rien. Quant à Joséphine, elle tremblait comme une feuille d'automne et n'osait regarder le vicaire une seconde fois.

--Monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée, je vais être jalouse de mon parc ! il y a huit jours que vous n'êtes venu me voir, et depuis ce temps,

voici la seconde fois que vous parcourez mes jardins...

— Madame, le spectacle de cette charmante retraite est muet et ne peut se plaindre de ce que je vienne trop souvent ; au lieu que si je vous apportais aussi souvent mon respectueux hommage, vous pourriez, à juste titre, vous plaindre ! En effet, il n'y a pas d'homme au monde qui soit plus mal placé que moi dans un salon.

—Monsieur Joseph, vous êtes beaucoup trop modeste!... En prononçant pour la première fois le nom du vicaire, la marquise y mit un accent que rien ne peut dépeindre.

—Oh! vous êtes trop bonne!... repartit vivement le jeune homme.

—Non, mon jeune *ami*, (car j'espère que vous deviendrez le mien,

lorsque vous connaîtrez mes malheurs,) non, il n'y a point de bonté dans cette affaire là, je suis même un peu égoïste, car en vous parlant ainsi, je ne consulte que mon intérêt et mon plaisir...

— Eh! quoi! madame, s'écria le vicaire avec compassion, vous êtes malheureuse!

— Oh! beaucoup, je vous en fais juge... En vous racontant mes infortunes, je m'adresserai à votre cœur, pour qu'il plaide ma cause. Si je vous découvre un secret qui n'est connu que de trois personnes, c'est parce-que, dès aujourd'hui, je vous confie le soin d'une conscience que je croyais en repos pour le reste de mes jours, et que, du reste, j'espère par ma confiance, obtenir la vôtre et vous offrir le sein d'une amie. Mon jeune *ami*, votre mélancolie profonde m'a

révélé vos besoins, il vous faut un cœur où vous puissiez fuir le vôtre et trouver des consolations. A l'exemple de ces hommes d'autrefois, avec leur même franchise, je vous offre ma main, en vous disant : « soyons amis. »

A ce mot, le vicaire, mu par un sentiment indéfinissable, serra la main de la tremblante marquise : ensemble, ils tressaillirent et se quittèrent avec cette *demi-honte*, qui fait le charme des sensations. Une joie divine s'éleva dans l'âme de madame de Rosann, qui commença en ces termes :

« Je suis née orpheline et je n'ai pas connu ma mère. »

A ce début, le vicaire regarda madame de Rosann. en lui disant :—Je vous plains, Madame, je connais ce malheur là....

— Vous ne connaissez pas votre

mère !..... s'écria la marquise en se levant. Grand Dieu !.... oui!... vous avez vingt - deux ans!... vous vous nommez Joseph!..... bonté céleste! permettrais-tu ! — Puis, regardant la figure basanée du vicaire, des larmes inondèrent ses yeux et elle se rassit toute triste, comme si un cruel souvenir se fut présenté à son imagination. Elle reprit donc ainsi :

*Histoire de madame la marquise de Rosann.*

« Je suis orpheline, disais-je? avec » les marques et l'apparence de la » douceur je suis vive, quoique con» templative ; cette vivacité n agit » qu'à l'intérieur, elle s'est reportée » toute entière dans mes sentimens, » pour en accroître la force; et vous

» devez savoir, pour peu que vous
» vous soyez observé vous-même, que
» plus les passions sont vives, plus
» elles nous jettent dans la méditation
» et dans cette oisive rêverie dont le
» délire a tant de charme; je suis tendre, quoiqu'au premier abord mon
» esprit paraisse avoir de la froideur.
» Cette modestie qui convient à notre
» sexe, a dégénéré et est devenue
» indifférence, par suite de l'éducation
» que je reçus.

» Une tante extrêmement dévote,
» mais de cette dévotion minutieuse,
» qui rend les plus futiles pratiques
» du culte, *l'essentiel* de la religion,
» se chargea de m'élever. Je passai
» donc mon enfance de manière à ce
» que les souvenirs de cette époque,
» la plus belle de notre vie, ne fussent
» pas agréables; je n'en dirai pas plus,
» mon jeune ami, ma tante est morte...

» et vivrait-elle?.. je devrais encore me » taire.

» Comptée pour rien par ma tante, » j'étais bien rarement admise au cer- » cle d'ecclésiastiques, dont M[lle] de Ka- » radeuc s'entourait. A mesure que j'a- » vançais en âge, elle m'en éloignait » davantage; alors cette défense de » paraître chez elle, lorsque d'aussi » saints personnages s'y trouvaient, » exerça long-temps mon esprit. Vi- » vant dans une telle solitude, vous » devez penser que mon imagination, » livrée à elle-même, parcourut de » vastes champs; et, soit que la na- » ture le veuille ainsi, soit que telle fut » la pente de mon esprit, toutes mes » pensées furent des pensées d'amour, » et d'un amour indécis, qui se por- » tait sur les moindres objets; il sem- » blait qu'il résidât en moi un besoin » d'aimer que je n'étais pas maî-

» tresse de diriger Je ne figurais le
» caractère des hommes d'une ma-
» nière avantageuse, et toujours, ce-
» pendant, je les dessinais en prenant
» pour modèle ceux de l'antiquité; je
» les imaginais sévères, ne se courbant
» qu'avec peine sous le sceptre de l'a-
» mour. Hélas! dans quels égaremens
» se jette une âme dans la solitude.

» La défense qui m'empêchait de
» paraître au salon, donnait à la so-
» ciété qui s'y rassemblait, le charme
» qui résulte d'une prohibition, de
» manière que, curieuse comme une
» jeune fille l'est ordinairement, je
» me cachais pour voir entrer et sor-
» tir tous les ecclésiastiques qui ve-
» naient chez ma tante; ils étaient
» tous d'un certain âge, c'est-à-dire
» d'un âge certain, car ils me paru-
» rent tous être entre cinquante et
» soixante ans, et sans vouloir médire

» de ma tante, on voyait qu'elle crai-
» gnait un jeune ecclésiastique tout
» autant qu'un vieux. Cependant, à
» force d'examiner, j'aperçus un jour,
» un jeune abbé qui devait n'avoir
» qu'une trentaine d'années; aussitôt
» que je le vis, je désirai le contem-
» pler souvent : alors, je fus plus at-
» tentive et je ne manquai pas une
» seule fois de le voir à son passage,
» et je le suivais long-temps des yeux
» lorsqu'il traversait les appartemens.

» Un jour, il m'aperçut, et je me
» retirai promptement, mais au bout
» de quelques minutes, j'avançai la
» tête, il était encore à la même place,
» regardant l'endroit où j'apparus. La
» fixité de ses yeux, l'étonnement de
» sa figure et son attitude, me firent
» un incroyable plaisir, et dès-lors,
» ces petits événemens déterminèrent
» mes pensées à s'arrêter sur ce jeune

» homme : il devint l'objet de toutes
» mes méditations, et je m'en occu-
» pai sans cesse le plus innocemment
» du monde; suivant le penchant de
» mon âme, je n'apercevais aucun
» danger à l'entourer de toutes les
» perfections que je rêvais. Long-
» temps je me contentai de penser à
» lui, mais il arriva un moment où
» sa vue me devint nécessaire : ne
» l'ayant jamais aperçu qu'à la déro-
» bée, je voulais le contempler à mon
» aise, l'entendre parler, et savoir si
» son âme était réellement aussi par-
» faite que je la supposais.

» J'avais alors quinze ans et demi :
» sans ignorer que j'étais belle, je ne
» concevais pas les avantages que
» donne la beauté; j'accordais la naï-
» veté avec cette finesse d'esprit que
» nous avons naturellement; et, dès-
» lors que j'eus résolu d'être admise

» au salon, je le fus. En effet, un jour
» que je venais de voir entrer mon
» jeune abbé, je me hâtai de faire une
» toilette soignée, et je m'avançai
» hardiment vers le salon : j'entre, je
» cours m'asseoir en tremblant, à côté
» de ma tante, et quand j'eus relevé
» ma tête, il se fit un léger murmure
» dans l'assemblée. M^lle de Karadeuc
» me regarda avec étonnement, la con-
» versation qui était animée lorsque
» j'ouvris la porte, à laquelle je m'é-
» tais arrêtée un instant, fut inter-
» rompue, et tous les yeux se tour-
» nèrent sur moi; ma tante ne dit pas
» un mot... Alors, jetant un furtif re-
» gard sur cette réunion, j'aperçus
» que mon jeune abbé était le seul
» qui ne me regardait pas; et ses yeux
» parlaient, à M^lle de Karadeuc, un
» langage qui me déplut singulière-

» ment Je ne doutais pas que ma
» tante ne fut charmée intérieure-
» ment de voir que, pendant que sa
» nièce attirait tous les regards, le
» plus jeune des ecclésiastiques lui
» conservait un sourire aimable; aussi,
» je ne m'étonnai plus de ce qu'elle ne
» me dît rien de sévère, et de ce qu'elle
» ne m'ordonnât pas de sortir. J'avoue
» franchement que l'espèce de dédain
» du jeune prêtre fit élever dans mon
» cœur un mouvement de dépit qui
» me rendit plus soigneuse d'attirer
» son attention. »

— Mon jeune ami, dit la marquise en souriant, au vicaire, vous voyez avec quelle franchise, je vous raconte ces premières circonstances. Depuis, j'ai acquis de l'expérience, et j'ai remarqué que ce qui m'est arrivé, arrive à tout le monde, et que ce que

je vous rapporte, est, en abrégé, l'histoire de tous les amours passés et à naître. Je continue :

« Je me rappelle encore les moin- » dres paroles qui se sont pronon- » cées ce jour là, et je crois voir en- » core celui dont je vous parle tel » qu'il m'apparut. Représentez-vous » un jeune homme d'une figure noble, » mais sévère? ses longs cheveux tom- » bant en boucles sur ses épaules; il » était d'une taille élevée; son teint pâle » contribuait à rendre le feu de ses » yeux noirs encore plus vif : ses ma- » nières distinguées, son attitude, » l'harmonie de ses traits, tout me sé- » duisait.

— « Monsieur, lui dit ma tante qui » rompit le silence, comment vous » tirerez-vous de ces objections là?... » cela ne me paraît pas très-facile!...

— « Mademoiselle, répondit-il avec

» une charmante modestie, j'ai déjà » un grand tort, c'est d'être, à mon » âge, en contradiction avec des » personnes dont je dois respecter les » opinions : ainsi, je ne défendrai pas » les miennes plus long-temps. Seule- » ment, qu'il me soit permis de dire, » que les réglemens de l'église nous » ont placé dans une position dange- » reuse, c'est-à-dire entre ses lois et » celles de la nature. Quant à moi, » je regarderai comme un crime de » fausser mes sermens, je ferai tout » pour les tenir; mais si, pour mon » malheur, une passion, la seule que » j'aurais, naissait dans mon cœur, » je me confierais en la bonté de ce- » lui qui pardonna à la Samaritaine » et à la femme adultère.

— » Ainsi, s'écria un vieil ecclésias- » tique, vous déshonoreriez l'objet de » vos adorations !...

—» Monsieur, répartit vivement le » jeune homme, vous faites naître une » autre question, qui ne peut être » résolue par personne d'entre nous ; » elle appartient aux femmes, et nous » ne pouvons pas la traiter mainte- » tant, elle est trop dangereuse, car » il ne s'agit rien moins que de savoir » si une jeune fille est criminelle en » obéissant à ses désirs ; je sais qu'il » y a crime selon nos lois civiles ; » mais admettant qu'elles soient abro- » gées, je ne vois pas ce qu'on aurait » à dire à celle....

— » Assez, interrompit Mlle de Ka- » radeuc....

» En entendant parler ainsi, celui » qui était l'objet de mes rêves, je » trouvai son organe flatteur : ses pa- » roles me parurent pleines de fran- » chise. Je le regardais furtivement, » sans pouvoir réussir à être vue par

» lui. Ma tante avait toute son attention. Ignorante comme je l'étais, je ne savais pas que cette manœuvre adroite avait pour objet de ne pas donner de soupçon à Mlle de Karadeuc, et pouvoir revenir aussi souvent qu'il le voudrait. C'est ce qui arriva, car ma tante, flattée au dernier point de voir qu'à son âge, elle captivait un jeune homme dont les principes passaient pour être très-sévères, la conduite exemplaire, et chez qui les idées religieuses avaient un très-grand empire, jugea qu'elle remportait un des plus beaux triomphes féminins, et qu'il fallait qu'elle eût encore un charme bien puissant pour faire taire la religion. Je ne devinai pas, tout d'abord, le secret de la conduite d'Adolphe (c'était, de tous ses noms, celui que j'aimais à prononcer), et

» je fus long-temps en proie à de » cruels tourmens. Ma tante me lais- » sait venir au salon, depuis que j'y » étais entrée par supercherie, et je » crois que ce fut par le conseil de ses » amis, les abbés, qu'elle ne s'opposa » plus à ce que j'y parusse. La froi- » deur que me témoignait le jeune » abbé, le peu d'attention qu'il avait » pour moi, me chagrinèrent : je de- » vins rêveuse et triste; lorsque je le » voyais, mon regard s'attachait sur » lui bien tendrement, et je tombais » sur-le-champ dans la mélancolie.

» Un jour que je reconduisais Adol- » phe, et que j'étais seule, parce que » ma tante avait du monde, je le re- » gardai d'une manière touchante, et » je lui dis : « Adieu, Monsieur. » Il » faut qu'il y ait eu, dans la manière » dont je prononçai ces paroles, quel- » que chose d'extraordinaire, car, il

» s'approcha de moi, me prit la main;
» je la laissai prendre, et la serrant
» doucement, il ne me répondit que
» par un « adieu Mademoiselle! .. »
» qui me fit trésaillir. Je restai sur le
» haut de l'escalier, appuyée sur la
» rampe, il descendit lentement en
» me regardant toujours, et moi,
» lorsque je ne le vis plus, j'écoutai le
» bruit de ses pas!... toute cette jour-
» née je crus entendre, et *son adieu*
» *mademoiselle,* et l'expression déli-
» cieuse qu'il avait mise à dire ces
» deux mots. Je prenais plaisir à me
» représenter notre attitude embaras-
» sée et l'espèce de honte qui régnait
» dans la manière dont nous nous
» étions regardés; enfin les rappels des
» sensations fugitives de cet instant
» charmant, amenaient dans mon âme
» une douceur qui m'était alors in-
» connue. »

Comme madame de Rosann achevait ces paroles, elle regarda M. Joseph. Elle aperçut une vive émotion répandue sur sa figure, car ses longs cils noirs pouvaient à peine retenir des larmes. En effet, un pareil récit, fait avec la naïveté que la marquise y répandait, lui rappelait sa propre passion, mais madame de Rosann, se trompant sur le motif qui attendrissait M. Joseph, reprit avec joie :

« Ces événemens sont peu de chose, » mais ils sont tout en amour, car » rien n'est indifférent : un geste, un » regard forment époque. C'est de» puis l'adieu d'Adolphe, que naquit » mon espérance. Qu'espérais-je?... » Dieu m'est témoin que je l'ignorais; » il n'y a rien de si difficile que de » vouloir expliquer ces premiers mou» vemens de notre cœur, ceux qui » ont aimé doivent les comprendre,

» parce qu'ils les ont éprouvés. Il y a
» comme cela dans la nature, des cho-
» ses qui ne peuvent qu'être *senties:*
» par exemple, la sensation qui s'élève
» en nous à l'aspect de la nuit étoilée,
» ou en entrant dans une sombre fo-
» rêt, ou en écoutant le bruissement
» des vagues de la mer, ne peut être
» exprimée; l'âme frappée rend un
» son indistinct, pour lequel il n'y a
» point de paróles. Il en est ainsi de
» l'éveil de nos sens et de nos cœurs. »

— C'est vrai!.. s'écria le vicaire.

« — La première fois, lorsque nous
» nous revîmes, notre regard fut un re-
» gard d'intelligence qui nous prouva
» l'un à l'autre que nous nous étions
» mutuellement occupés de nous-mê-
» mes pendant l'absence. Alors je fus
» heureuse!.. J'avoue même, aujour-
» d'hui que ce temps de bonheur et d'il-
» lusion a fui, que le prisme est brisé;

» j'avoue qu'il n'y a pas dans la vie humaine de plaisir plus pur, plus suave, » plus délirant, et je ne croyais pas » qu'on pût le rencontrer deux fois!..»

L'œil de la marquise devint humide et elle s'arrêta un moment en contemplant M. Joseph qui, la tête entre les mains, semblait vouloir dérober à madame de Rosann la vue de ses larmes. L'infortuné pensait à Mélanie, et le récit de madame de Rosann donnait à son cœur une bien douce fête de mélancolie. Joséphine reprit bientôt ainsi :

— « Nous marchions, comme vous » voyez, bien lentement dans la car- » rière; timides l'un et l'autre, tous » deux religieux et candides, satisfaits » d'un regard, nous restâmes long- » temps dans cet état plein de charmes. » Nous eumes le bonheur de tromper » ma tante sur nos intelligences secrè- » tes. Ce fut ve s ce temps que la per

»sécution que l'on exerçait envers »les nobles et les prêtres, devint »cruelle. Un jour j'étais assise à côté »de ma tante, et je lui lisais un saint »livre, lorsque tout-à-coup, la porte »de la chambre s'ouvre, et je vois »Adolphe. M^lle de Karadeuc dormait, »il s'approche de moi, et me dit :

— »Mademoiselle, je suis poursuivi, »et je n'ai échappé aux dangers qui »m'environnent que par le plus grand »des hasards, je viens chercher un »asile dans votre maison, et j'ai osé »croire que vous ne me refuseriez »pas...

— » Monsieur, je ne crois pas, lui »dis-je, que ma tante vous repousse, »elle sera enchantée, j'en suis sûre, de »vous rendre service, et vous... Je »n'en pouvais plus de joie, en le »voyant, je m'arrêtai. Mon regard »lui dit tout ce que je pensais.

«Alors M^lle de Karadeuc s'éveilla et fut »grandement étonnée de le trouver à »mes côtés, mais comme il avait l'œil »sur ma tante, il se composa très-bien »et l'instruisit des circonstances fâ»cheuses dans lesquelles il se trou»vait. M^lle de Karadeuc réfléchit »long-temps avant de répondre; »elle me parut calculer et les dangers »qu'elle courrait elle-même en recé»lant un prêtre, et ce qui pouvait lui »en revenir de bon dans cette vie et »dans l'autre. Je tremblais pendant »ce silence, enfin elle prononça avec »une répugnance évidente, qu'elle »consentait à cacher Adolphe, mais »pour quelque temps seulement.

»Une joie divine s'empara de mon »âme à ce décret de la sainte fille, et je »pris un plaisir inexprimable à tous les »détails qu'entraînèrent les soins qu'il »fallut prendre pour dérober Adol-

» phe à tous les regards. Il habita donc » notre maison : ce fut alors que, » sans cesse en présence l'un de l'au- » tre, notre passion s'alluma plus » vive, plus ardente, et que l'enthou- » siasme qu'excitent les premiers » amours, s'empara de mon cœur. » Quant à Adolphe, il paraissait souf- » frir et combattre beaucoup, il luttait » avec un incroyable courage, et le » feu secret dont il brûlait le fit chan- » ger et pâlir. Ce jeune prêtre avait » été élevé par une mère extrêmement » pieuse, qui lui inculqua dès le ber- » ceau, la crainte de Dieu et les rigou- » reux préceptes de notre religion, » en sorte que l'idée de compro- » mettre le salut de son âme et de ter- » nir l'éclat d'une vie sainte, de per- » dre sa réputation, avait, et eut tou- » toujours sur lui, le plus grand em- » pire. Alors, il souffrit cruellement

» et livra de rudes combats à son âme
» en délire. »

—Venez, dit madame de Rosann au vicaire, venez, traversons le pont qui est devant nous et allons dans la chapelle ruinée, je vais vous montrer le seul monument que j'aye gardé de cet amour... M. Joseph suivit la marquise en silence : ils entrèrent dans l'antique chapelle ; et, parvenus à un autel de marbre noir, madame de Rosann, soulevant un fût de colonne, tira des papiers. S'asseyant alors sur un banc de pierre, elle reprit la suite de son aventure.

— « Au bout de quinze jours,
» Adolphe, ne pouvant plus résister
» à sa passion, et n'osant m'en ins-
» truire, il mit, pendant la nuit, la
» lettre suivante sur ma table,» —Alors.
la marquise dépliant un papier tout usé, lut avec une visible émotion.

« Mademoiselle, quelques soient
» les dangers qui m'attendent au de-
» hors, je dois fuir l'asile que votre
» tante m'a offert. Bien que ma mort
» soit presque certaine, je la préfère
» au péril que je cours dans la maison
» que vous habitez !.. Si je vous écris
» ceci, c'est afin que vous ne soyez pas
» surprise de me voir vous quitter
» précipitamment, sans raison appa-
» rente; car alors, vous pourriez pen-
» ser que quelque sentiment de dé-
» dain, (que sais-je?) causerait cette
» fuite, et je ne voudrais pas, pour le
» salut de mon âme même, apporter
» la moindre peine dans votre cœur;
» car enfin, mademoiselle, je crois
» que vous avez un peu d'amitié pour
» moi! Hélas! puisque je me retire,
» que je fuirai pour jamais, me sera-
» t-il permis de vous écrire que je
» vous aime? Le fatal secret sort de

» mon cœur brûlant!.. O Joséphine,
» je sais que le feu qui me dévore ne
» peut pas vous atteindre, et c'est ce
» qui m'enhardit à vous dire ce que
» je sens. Vous êtes belle sans doute,
» mais combien les beautés de votre
» âme l'emportent sur vos charmes.
» Quelle âme candide révèle votre re-
» gard pur et chaste! voilà les perfec-
» tions qui m'ont séduit, et ce n'est
» pas d'hier, c'est depuis long-temps.
» La passion que je combats depuis
» trois mois, fera encore battre
» mon cœur lorsque je mourrai! je la
» voilerai toute ma vie d'une appa-
» rente froideur, et je ne vivrai toute
» ma vie qu'en me recueillant en moi-
» même et cherchant les traits dont
» mon cœur gardera une empreinte
» éternelle. Je ne cherche pas à savoir
» si vous m'aimez, je ne vous supplie
» de m'accorder aucune faveur!... ou

» nous menerait-elle?... Non, je me
» contente de vous adorer de loin com-
» me un autel dont on n'ose approcher.
» Seulement, j'espère que vous aurez
» quelque pitié pour moi, que vous
» vous direz : « Il est dans l'univers !...
» je ne sais où !.. un malheureux qui
» m'aime !... sans espoir !... » L'idée
» que vous penserez quelquefois à
» moi me fera plaisir; et, lorsque je se-
» rai mort, j'obtiendrai quelques lar-
» mes... Ce sont les seules que je veux
» que vous répandiez pour moi.

» Hélas, mademoiselle, si vous vou-
» liez m'assurer que vous déposerez
» votre touchante pitié, que vous
» armerez vos regards de sévérité !.. je
» puis répondre de moi... alors, je
» resterais, et du moins, dans ma vie,
» j'aurais encore quelques instans de
» bonheur à compter; car, lorsque je
» vous vois, j'éprouve tout ce qu'il y a

» de plaisir sur la terre! et... si le ciel,
» le hasard... que sais-je, faisaient que
» vous eussiez pour moi quelque chose
» de plus que de l'amitié!... Ah! ma-
» demoiselle, nous aurions les jouis-
» sances les plus divines.... Dieu!.. si
» nos âmes s'entendaient! Quels con-
» certs charmans! Quelle vie pleine et
» agréable! Je ne demanderais que cette
» jouissance dans le paradis que l'on
» acquiert par une vie sainte. Vous rem-
» plissez tout mon cœur; vous m'êtes
» tout.... Mais, je le sens, je viens de
» donner carrière à mon imagination.
» Je dois partir, car il n'est rien de
» tout cela! ainsi donc, adieu, beauté
» pure et chérie, adieu, je te salue
» comme le rivage de la patrie que l'on
» quitte pour toujours! je vais traîner
» ailleurs et mon amour et ma triste
» existence, heureux si je rencontre en
» chemin la hache révolutionnaire. »

« Monsieur, reprit la marquise, » vous ne sauriez croire dans quel état » me plongea la lecture de cette lettre » touchante et pleine de mélancolie. » Je restai long-temps les yeux remplis » de larmes, sans pouvoir réfléchir : le » lendemain matin, lorsque je ren- » contrai le jeune prêtre, je lui pris » la main, et l'attirant à moi, je lui dis » d'une voix altérée : « Ne partez pas. »

« C'était tout dire ! aussi, il frémit » de bonheur et me lança un regard » attendrissant. Ma tante ne nous lais- » sant jamais seuls, nous ne pouvions » nous dire tout ce dont nos cœurs » étaient gros. Alors, me confiant en » notre mutuelle innocence, un soir » je suivis Adolphe dans sa chambre » secrète ; et là, m'asseyant près de lui, » je saisis sa main, et pleurant de honte » je lui dis : « Ah ! je vous aime !... »

« — Joséphine ! s'écria-t-il, ah, Jo-

» séphine! vous me faites mourir à » force de bonheur!

» —Mais que deviendrons-nous? lui » dis-je.

» — Joséphine, ne sentez-vous pas » dans votre cœur un plaisir éni- » vrant?... Il doit nous suffire : le » charmant accord de nos âmes nous » fournira des voluptés calmes et pu- » res. Parcourons une carrière où » peu de mortels ont brillé; sépa- » rons-nous, dégageons-nous de ce » qu'il y a de matériel en nous et ne » vivons que de la vie des anges.... » Avec une volonté forte nous étein- » drons tous désirs, et n'ayant plus » de combats à redouter, nous goû- » terons tout le bonheur d'ici-bas. » Contens, jouissant d'une félicité qui » ne fera point perdre à la vertu son » brillant coloris, nous mourrons en- » semble après avoir épuisé tous les » plaisirs de l'âme.

» — Ainsi donc, repris-je, dès
» aujourd'hui nos cœurs s'entendent,
» et lorsque je vous regarderai vous
» comprendrez tout ce que je dirai.

» Alors, nous passâmes une heure
» délicieuse, en proie à ce premier
» bonheur d'amour, à ce charme des
» premières paroles où l'on ose tout
» dire, avec des réticences, des mou-
» vemens de honte, de joie qui sont
» indéfinissables. Ce doux moment
» rempli par les prières, les soupirs,
» les regards que l'on craint d'enten-
» dre et que l'on aime à sentir, ce
» moment enchanteur est resté gravé
» dans mon souvenir, tellement, qu'il
» ne m'apparait jamais dans l'imagi-
» nation sans me causer une volupté
» secrète que la distance des temps
» revêt d'une grâce attendrissante.

» Notre résolution sublime, prise
» avec courage, fut suivie avec cons-
» tance et sans murmure pendant

» quelque temps ; mais, mon jeune » ami ! que de semblables promesses » sont imprudentes, et que de mou» vemens impérieux s'élèvent dans » l'âme, lorsque deux êtres qui se ché» rissent sont en présence l'un de l'au» tre !...

— Ah Madame !.. s'écria le vicaire, puis le jeune homme s'éloignant de quelques pas de madame de Rosann, s'arrêta et parut à la marquise en proie à la plus vive émotion. Lorsqu'il revint, des pleurs sillonnaient ses joues pâles, et tout le feu de sa passion pour Mélanie brillait dans ses yeux.

— Madame, dit-il, je ne puis vous exprimer à quel point ce récit est cruel pour moi !... La marquise sourit et pressant la main du jeune prêtre, elle lui lança un regard qui semblait lui dire qu'elle compre-

nait sa phrase énergique et qu'il eût à espérer. Ce coup-d'œil compâtissant fit tressaillir le vicaire qui se remit en silence à côté de Joséphine. Elle continua ainsi :

« Un soir Adolphe m'attirant contre lui me dit : — Joséphine, je dois » partir, car rien n'est moins sûr que » le salut de mon âme et de la tienne.

» — Que voulez-vous dire?...

» — Que je t'aime beaucoup trop » et que je ne puis résister plus long-» temps ; nous avons trop présumé de » nos forces : je désire plus... je ne suis » pas content...

» — Eh bien, parlez, lui dis-je, que » voulez-vous? Pour toute réponse il » me prit la main et la serra contre » son cœur. Il me regarda !... Ah ! j'a-» voue que ces simples mouvemens » m'instruisirent de tout ! Je le con-» templai long-temps et ma tête pa-

»raissait attirée vers la sienne par
»une force invincible. Nous restâmes
»long-temps dans ce redoutable si-
»lence : mais enfin Adolphe, se pen-
»chant vers mon visage, déposa sur
»mes lèvres un baiser que je reçus
»avec ivresse.... Alors il se recula
»brusquement de trois pas, et me
»dit : — Séparons-nous !.. Joséphine,
»je t'aimerai toute ma vie! tu seras
»la seule femme dont le nom, le sou-
»venir feront battre mon cœur!...
»mais je t'aime assez pour préférer
»ton honneur au plaisir, et ton bon-
»heur futur au bonheur d'un instant.

» Il s'élança dans sa retraite et je l'en-
»tendis se mettre en prière et soupi-
»rer. Je l'écoutai long-temps... Je l'ad-
»mirais, et une douce compassion,
»un attendrissement vainqueur se
»glissaient dans mon âme.

» Je rentrai dans mon appartement » et je me mis à réflechir, si l'on peut » appeler du nom de *réflexion*, les » vagues pensées qui viennent inon- » der l'âme d'une amante passionnée.

---

## CHAPITRE XV.

Suite et fin de l'histoire de madame de Rosann. — Le Vicaire ne hait pas la marquise.

La marquise continua en ces termes :

« Il n'y a rien de plus touchant »et de plus puissant, pour faire chan»celer le cœur d'une femme, que le »spectacle des efforts que fait un hom»me pour la respecter : c'est cette »grande preuve d'amour qui me per»dit : il se glissa dans mon âme une »pitié, une compassion perfide. — «Hé »quoi ! me disais-je, ne dois-je pas »me sacrifier pour le bonheur de ce»lui que j'aime !... N'est-ce pas mon-

»trer peu de grandeur d'âme, que de »profiter à moi seule des combats »d'un autre? N'est-il pas plus beau »de ne choisir que mon infortune, »et de tout prendre sur ma tête?.... »N'étais-je pas barbare de contempler »cette pâleur d'amour éparse sur son »visage, sans le récompenser de tant »d'ardeur et de vertu.... Je pleurerai »en secret les fautes que je commet»trai pour sauver mon amant, et de»vant lui je serai joyeuse et riante!»

»Enfin, je trouvai je ne sais quelle »grandeur, quelle sublimité à m'at»tacher pour toute ma vie au même »individu, bien qu'il y eût de la honte »à gagner, parce que je m'imaginais »devoir tout couvrir par le plus vio»lent amour et par la beauté de ce »dévouement; que personne ne pour»rait me blâmer parce que l'on dirait: »—Quelle amante!...

»Ce fut par ces raisonnemens que »je parvins à chasser la raison de mon »cœur. Une circonstance vint achever »la défaite de ma vertu chancelante: »le plus grand des hasards fit que »j'entrai dans le cabinet secret de ma »tante; j'y trouvai la *Nouvelle Hé-* »*loïse*, je la lus. Dans ce livre, je vis »l'histoire fidèle de mes sentimens; »l'éloquent auteur de ce chef-d'œuvre »me persuada que je resterais bril- »lante, pure, candide, malgré mon »amour satisfait. Nous étions dans »une situation semblable, et j'imitai »Julie.... en tout! »

Ici la marquise se couvrit le visage de ses jolies mains, et elle garda le silence pendant quelque temps. Enfin elle releva sa tête en regardant le vicaire, il était immobile, sa figure n'avait aucune sévérité. Alors Joséphine reprit :

« Tout ce que je sais, c'est que ce »n'est point aux hommes à me blâ»mer..... Mon Adolphe admira mon »dévouement, il noya ses scrupules »dans un océan de voluptés, et j'au»rai le courage de dire que je ne sen»tis aucun remords !... cependant, je »ne suis pas dépravée, je ne pouvais »pas l'être, rien n'avait corrompu »l'aimable pureté de mes mœurs Ce »défaut de regrets, cette tranquillité »d'âme au milieu de ce que le monde »appelle du nom de *crime*, doit faire »naître plus d'une réflexion. La sévé»rité des principes d'Adolphe le tour»mentait cependant à chaque instant, »et il souffrait pour moi.

»Ce fut au milieu de cette douce »existence, ce fut lorsque je m'éni»vrais de tant de plaisirs, que made»moiselle de Karadeuc devint plus »clairvoyante. Un soir, que nous étions

»ensemble, elle me regarda d'un air »sévère et me dit : — Ma nièce, son»gez-vous au poste éminent que vous »devez occuper ? oubliez-vous que la »noblesse de votre famille vous a don»né le droit d'entrer dans un chapi»tre, et que les puissantes protections »que j'ai auprès de l'empereur d'Al»lemagne et du S. Père, m'ont pro»mis pour vous une dignité dans le »chapitre de L****, et que si vous »menez une conduite *régulière*..... »(En disant ce mot elle me regardait »avec une ironie perçante) vous pou»vez devenir abesse?..

— »Mais, Mademoiselle, je n'ai, je »vous assure, aucun goût pour la vie »monastique.

— »Vous n'aimez pas l'église? re»prit-elle avec un sourire sardo»nique

— »Je suis, répondis-je, je suis

»religieuse et je crois en Dieu, mais »il a laissé à chacun le droit de se »choisir l'état le plus convenable pour »faire son salut.

—»Celui que vous prenez, petite »hypocrite, doit vous conduire droit »en enfer. Croyez-vous, dit-elle en co- »lère, que mes lunettes m'aient em- »pèché de voir les regards que vous »lançez à notre jeune réfugié? Dès- »demain il quittera la maison.

—»Quoi, ma tante vous le ren- »verriez? vous le laisseriez aller à la »mort!... et en prononçant ces mots, »vous devez juger combien j'étais trem- »blante. Cette vieille fille me jeta un »regard scrutateur et s'écria :

—»Ah, Malheureuse!... vous l'ai- »mez!...

—»Non, ma tante!.. répondis-je »d'une voix entrecoupée. Ah! je vous »en supplie, qu'un regard involon-

»taire, dénué d'intention, ne perde
»pas un ministre du Seigneur!.......
»Vous seriez comptable de sa mort
»au jugement dernier, et c'est un
»crime dont rien ne pourrait vous
»laver...

— »Voyez-vous, le petit Satan,
»comme elle a peur de le voir s'éloi-
»gner... Il s'en ira, Mademoiselle, et
»ne craignez rien, je le conduirai moi-
»même chez une sainte fille qui le
»recueillera.

— »Mademoiselle, mais, savez-vous
»s'il aura les soins dont vous l'entou-
»rez ici, et dont il est si reconnais-
»sant? Songez, que si, par une impru-
»dence, celle à qui vous le confierez
»le laissait découvrir, vous seriez
»la cause de la perte d'un jeune hom-
»me qui appartient à une des plus
»nobles familles de France, un jeune

» ecclésiastique qui, si les choses chan-
» geaient, deviendrait cardinal.

— » Tout ce que vous dites, la
» chaleur que vous y mettez, ne fait
» que me confirmer dans mes soup-
» çons, et peut-être êtes-vous plus
» criminelle que je ne le pense!....

» Ces paroles me donnèrent un
» frisson mortel, car elle disait vrai.

» — Mademoiselle, lui dis-je avec
» une dignité qui lui en imposa, vous
» oubliez le nom que je porte, et
» qu'enfin, vous êtes la plus vigilante
» et la meilleure des tantes... Vous
» voyez, mon jeune ami, si nous sa-
» vons mentir au besoin?...

» M$^{elle}$ de Karadeuc me regarda, elle
» resta un instant indécise, mais après
» un court moment de réflexion, elle
» me laissa, fut ouvrir la retraite du
» jeune prêtre et l'amena par la main.

»Cette vieille fille était digne de régir »un couvent! Elle mit Adolphe devant »moi, et, jouissant de ma rougeur, »elle lui dit d'un air de bonté : — Je »sais que vous vous aimez...

»Adolphe pâlit. Avant qu'il put ré- »pondre, je composai mon visage et je »répondis à ma tante : — « Qui donc »a pu vous faire inventer cela?... » Mon »ami me comprit, il regarda made- »demoiselle de Karadeuc et lui ré- »partit avec un trouble inexprima- »ble : — Mademoiselle, je ne croyais »pas que mes mœurs fussent encore »assez dissolues pour donner lieu à »de pareils soupçons... O Dieu! s'é- »cria-t-il avec un accent de mélanco- »lie, ce que je suis forcé de dire est »déjà une punition de mes péchés! »cette humiliation terrestre sera-t-elle »comptée?.. et ce que je souffre, ajou- »ta-t-il en me regardant, pourra-t-il

»effacer quelque chose du livre éter-
»nel où l'on écrit nos fautes?

»Ma tante, nous examinait tour-
»à-tour avec une maligne curiosité :

»Monsieur, dit-elle avec une co-
»lère sourde qu'elle retenait, mais
»qui perçait dans l'accent de ses pa-
»roles, Monsieur, je crois à vos pa-
»roles, je vous ai donné volontiers un
»asile, mais il n'est pas encore assez
»sûr pour vous, et ma dévotion con-
»nue doit, tôt ou tard, m'attirer
»des visites. Demain je vous condui-
»rai moi-même chez une dame de
»mes amies, et vous n'aurez rien à y
»craindre.

—»Mademoiselle, m'écriai-je, ma
»chère tante, je vois que rien ne peut
»effacer vos soupçons, eh bien, je
»vais vous donner une preuve à l'é-
»vidence de laquelle vous vous ren-
»drez peut-être... Que ne ferais-je pas

» pour sauver un prêtre de la mort » certaine qui l'attend s'il quitte ces » lieux.. Je vais les quitter! Je le laisse » seul avec vous, dis-je avec un ac- » cent d'ironie, et j'irai à Aulnay-le- » Vicomte, me cacher dans la chau- » mière de Marie, ma pauvre nour- » rice!... Serez-vous satisfaite?

» A cette proposition, ma tante sembla se radoucir, et pendant qu'elle réfléchissait, Adolphe, les larmes aux yeux, me regardait, et son coup-d'œil ému me disait combien il admirait mon dévouement. M^lle^ de Karadeuc consentit à cet arrangement, il fut convenu que le lendemain je partirais pour Aulnay. Nous pûmes, Adolphe et moi, nous embrasser et nous dire adieu!... Quelle scène touchante et mélancolique!.. »

» — Non, s'écriait Adolphe, je ne

t'abandonnerai pas, surtout dans l'état où tu es !..

» — Adolphe, restez ici? s'il me fallait trembler pour votre vie !.. je périrais !.. — Que de pleurs ! que de baisers ! quel charme cruel ! je partis !... »

» Je passai quelque temps ensevelie dans la plus profonde douleur, et je confiai tout à ma pauvre nourrice : je pus verser mes larmes sur un sein ami, ce fut alors que j'appréciai le bonheur que l'on éprouve à dire ses secrets à quelqu'un ! — Mon jeune ami, ah ! ne vous privez pas de cette douce liberté là !...

» Un soir que j'étais assise auprès du foyer de Marie, et que nous nous entretenions d'Adolphe, son mari entre, me regarde d'un air triste.... Nous le questionnons et il nous apprend que le jeune prêtre que recé-

lait M^lle de Karadeuc avait été découvert et transféré dans les prisons !.. »

» Cette nouvelle dite sans ménagement, me fit tomber sans connaissance; une fièvre brûlante s'empara de moi, et dans mon délire, je ne parlais que de l'enfant que je portais dans mon sein. Marie tremblait pour moi. Au moment où j'étais tellement affaiblie par les mille souffrances qui m'accablaient, que ma nourrice, assise à mon chevet, croyait que j'allais expirer... le bruit du galop d'un cheval retentit à la porte de la maison, un militaire entre !.,.. je reconnais Adolphe!.. il vole à mon lit de douleur... La joie produisit chez moi le même effet que la peine. Lorsque je revins à moi, Adolphe tenait ma main dans la sienne, et quand je fus en état de l'entendre, il me raconta que la violence de sa pas-

sion n'avait pas pu lui permettre de supporter mon absence, et que l'amour lui avait inspiré le stratagême qui causait ma douleur. »

» En effet, s'il s'échappait, Mlle de Karadeuc n'en serait que plus confirmée dans ses conjectures, et s'imaginerait que c'était vers sa nièce qu'il volerait. — « Ainsi donc, me dit-il, je commençai par endormir ta tante en l'entourant d'attentions et d'hommages dont elle me sut un gré infini. J'effaçai dans son âme toute trace de soupçon, et quand je la présumai revenue à son amitié première pour moi, j'écrivis à des amis fidèles, entr'autres à mon frère, de tomber, déguisés en gendarmes, une nuit, à l'improviste, chez Mlle de Karadeuc, et de m'arracher de chez elle!..... Il exécutèrent si bien cette adroite manœuvre, que ta tante pensa

mourir de chagrin, lorsqu'à minuit on vint faire une perquisition exacte de son hôtel, et que mon frère à qui j'avais indiqué le secret de mon introuvable cachette, sonda, avec son sabre, le mur dans lequel était pratiquée la fausse porte. Je jouai la résignation, je consolai votre tante qui s'accusait d'imprudence, et je la laissai, joyeux de pouvoir aller vous retrouver. Mon frère m'a donné un uniforme, je suis accouru de bois en bois, à la nuit, et... me voici!... »

» O joie enivrante!.. ô plaisir!.. j'ai savouré dans cette époque de ma vie, toutes les peines et toutes les voluptés d'un plus long amour, car j'approchais du terme, et le chagrin devait bientôt mettre sur mon cœur sa main de fer. »

—Mon jeune ami, dit la marquise en montrant au jeune prêtre le parc

du château, voyez ce charmant asile, il est plein de souvenirs pour moi !... Ces lieux, ces beaux lieux, m'ont vue trois mois heureuse !.. aussi heureuse que peut l'être une mortelle !.. Pendant ces trois mois, libre, sans inquiétude !.. aimée, adorée d'Adolphe, je ne demandais rien au ciel que d'être ainsi toute ma vie.

» La première punition de mon crime me fut infligée par Adolphe lui-même, lorsqu'il vit qu'il existerait à jamais un témoin de nos amours !... Il devint rêveur : par les questions que je lui fis, je vis qu'il pensait à l'avenir, qu'il redoutait jusqu'à la tendresse que j'aurais pour mon enfant. Ce fut alors qu'il me dit de quitter Aulnay, pour aller mettre au jour, dans d'autres lieux, le fruit, le doux fruit de nos amours !.. »

» Personne ne s'apercevait de mon

état, parce que j'eus le cruel courage de le dissimuler jusqu'au dernier moment, et je suis restée pure et vierge aux yeux des hommes!.. Quel mal ai-je commis envers la société!.. Hélas! je n'ai nui qu'à l'être que je chérirais le plus!.. mon pauvre enfant!... »

» Pour dépayser Mlle de Karadeuc, nous dîmes à Marie qu'elle eût à instruire ma tante, que j'avais été obligée de me refugier chez une de ses parentes, parce qu'on avait fait des perquisitions dans le village d'Aulnay, pour venir arrêter les nobles qui pouvaient encore s'y trouver; et, que lorsque le premier moment de perquisition serait passé, je retournerais chez elle. Adolphe m'emmena donc, ce fut lui qui me tint lieu de tout. Son amour se déploya dans les soins qu'il me prodigua. Mais hélas!..

le barbare me déroba mon enfant, et... je ne le revis plus!.. »

Ici la marquise de Rosann pleura long-temps!..

« — Tout ce que je sais, reprit-elle, c'est qu'Adolphe que j'avais supplié de lui donner mon nom, l'appela Joseph!...

— Joseph!. s'écria le vicaire avec les marques de la surprise, et le visage en feu! Madame de Rosann le contempla avec plaisir..

—Vous vous nommez Joseph aussi!... dit-elle.

—Où êtes-vous accouchée? reprit-il en lui saisissant le bras et la regardant.

— Ah! loin d'ici, répondit-elle, à Vans-la-Pavée!.. Et elle fut cependant en proie à une vive anxiété, en examinant la figure du jeune prêtre.

— Malheureux que je suis !... s'écria-t-il, ne sais-je donc pas qui je suis !... Cependant un prêtre !.. Puis il tomba dans une rêverie que Joséphine respecta.

Après un long silence, pendant lequel le jeune prêtre regardait furtivement M^me^ de Rosann, elle reprit :

» — D'ailleurs, Adolphe vint me dire que mon fils était mort : il employa beaucoup de ménagemens pour m'annoncer cette fatale nouvelle, mais, oserais-je le dire ! je n'ai jamais cru à la réalité de ce qu'il m'a dit !... Un secret pressentiment me crie que mon fils existe !.. Ainsi, jugez si, lorsque j'aperçois un enfant ou un jeune homme, je n'ai pas le cœur gros d'une tendresse qui cherche à sortir de ce cœur qu'elle gonfle !... »

» Depuis, je n'eus que des malheurs.. Adolphe émigra, je retournai chez

ma tante, et je vécus dans les larmes, parce que, d'après la nature de mon caractère, une passion devait faire de grands ravages dans mon âme... Quelle mélancolie me saisit !.. J'étais inconsolable, et de la perte de mon enfant, et de celle de mon ami. Je reçus de ses nouvelles, il m'assurait qu'il m'aimait, et cependant une amertume secrète régnait dans ses lettres, il semblait qu'il pleurât sa faute, et il n'osait me la reprocher, car c'eût été le comble de l'infamie !.. Ah ! les caractères par trop religieux, ceux qu'une teinte de fanatisme dégrade, sont capables de bien des cruautés. Vous allez en juger !.. Il ne me restait plus, grand Dieu !... qu'à être méprisée de celui que j'ai tant aimé, à qui j'ai tout sacrifié !.. Car j'ai aimé, mon jeune ami, autant que l'on puisse aimer ici bas !... »

« Après que ma tante fut morte, je revins habiter mon cher Aulnay-le-Vicomte. M. de Rosann me vit et m'aima. Je trouvai de la douceur dans le lien que nous avons contracté, mais je lui tus ma faute, il l'ignorera toujours!... »

» Bientôt un règne éclatant vint remplacer les excès de notre révolution. Le souverain d'alors rétablit la religion et ses autels, Adolphe fut rappelé, et obtint un poste éclatant, il y a six ans, je courus avec ivresse le revoir!... Jamais cette scène ne sortira de ma mémoire. Il était chez lui, j'entre, il ne me reconnaît pas, et le laquais lui dit mon nom. Cette insulte gratuite me perça l'âme par un froid mortel.

— Hé quoi! m'écriai-je, en courant à lui, Adolphe ne reconnaît pas Joséphine!..

» Alors il me dit froidement : — C'est vous! Madame....

Il renvoya tout le monde et nous restâmes seuls!... Je crus que cette grande sévérité, cette retenue, cesseraient. Non, hélas! non...

— Joséphine, me dit-il, vous êtes mariée?...

Cette interrogation me fit frémir. Ah ! je recueillis en ce moment toute l'ivraie que j'avais semée dans ma jeunesse!

— Cruel! m'écriai-je, il aurait été beau de vous rester fidèle et d'être reçue ainsi !..,

— Joséphine, continua-t-il d'un ton grave, je t'aime toujours.

Malgré l'accent profond qui accompagna ces paroles, sa froideur, sa figure pâle et sévère détruisaient la conviction que je brûlais d'avoir.

— Joséphine, continua-t-il, vous avez un époux!...

— Et croyez-vous, lui dis-je vivement, que je viens ici pour manquer à ce que je lui dois? Si c'est-là ce que signifient vos paroles, dispensez-vous de parler plus long-temps!..... O Adolphe!..... Adolphe.... Malgré ma fierté, je fondis en larmes.

— La religion.... reprit-il.

— Eh laisse ta religion, et jette-moi un seul regard d'autrefois!...

A cette parole, il me lança un coup-d'œil d'horreur et de mépris.

— Adieu!.... lui dis-je; et je m'élançai hors de son hôtel, en jurant de ne plus le revoir. La sécheresse de son organe, son attitude sombre, son repentir m'avaient accablée.»

Ainsi, mon jeune ami, croyez-vous qu'il y ait d'homme assez sévère pour

condamner ma faute, lorsqu'elle a été suivie de deux pareils châtimens : la perte de celui qui pourrait me rendre glorieuse de mon crime, et le froid mépris de celui que j'ai tant aimé !..... Ah ! il est des crimes (si c'en est un) que le Ciel punit bien ici bas !..... Vous voyez que j'ai dans l'âme un vaste sujet de méditations, et d'autant plus vaste, que je n'ai pas d'enfans de M. de Rosann : le Ciel a maudit ma couche !... Hélas ! les larmes que je verse en secret compenseront-elles mes torts ? Notre religion, qui a fait une vertu du repentir, m'en donne l'espérance !..... Mais, grand Dieu !... que vais-je devenir, si je ne dompte pas les nouvelles étincelles que jette mon cœur enflammé !.... — Elle regarda le vicaire.

Ce dernier restait plongé dans une

rêverie profonde : la manière simple et naïve dont la marquise avait raconté son histoire : le site ; les souvenirs qui s'éveillaient au fond de son cœur au récit de cette femme ; son accent tendre et les regards qu'elle lui avait lancés en disant certaines phrases construites par elle, évidemment pour lui ; tout contribua à le rendre rêveur : il n'entendit même pas les dernières phrases de l'amoureuse Joséphine, qui n'osa pas d'abord interrompre cette mélancolie. Néanmoins, après quelques momens, elle lui dit :

—Regagnons notre banc de gazon, ces ruines, ces voûtes portent à la réflexion !....

Elle s'appuya sur le bras du jeune prêtre, et ils revinrent en silence s'asseoir sous le cèdre.

— Eh bien, M. Joseph, vous ne me dites rien?....

— Madame, répondit-il, je ne puis rien vous dire, je suis incompétent dans ces cas-là, car j'absous toujours ceux qui ont souffert ou qui souffrent de pareils tourmens.

— Vous êtes digne du saint ministère que vous remplissez!........ Ah! venez quelquefois me donner de douces consolations, je sens qu'elles rafraîchiront mon cœur!... hélas!.... il est toujours embrâsé!..... Je crois qu'une cruelle fatalité me poursuit... Ah! si vous saviez!....

Elle détourna sa tête et pleura!....

— Venez, dit-elle, venez, mon jeune ami..... vous me représenterez celui que..... j'ai perdu!....

A ce moment, la cloche du château sonna le déjeûner: alors, la

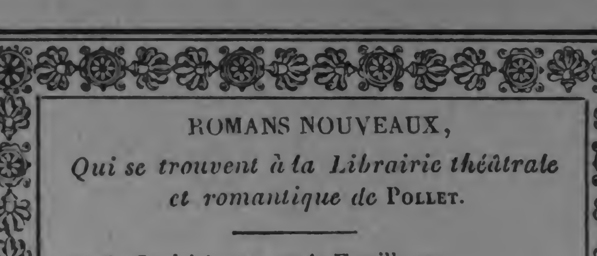
marquise regardant M. Joseph lui dit :

— Si vous ne craignez pas de faire un méchant déjeûner, faites-moi le plaisir d'accepter la moitié du mien !..

Le pensif vicaire suivit madame de Rosann, sans répondre. On eût dit qu'un charme secret agît sur lui et l'entraînât malgré lui.

FIN DU TOME SECOND.

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.



## ROMANS NOUVEAUX,

### *Qui se trouvent à la Librairie théâtrale et romantique de* Pollet.

---

*La Luthérienne*, ou la Famille morave, par Victor Ducange (1), 3 vol. in-12. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 9 fr. »

*Léonide*, ou la Vieille de Surêne, par le même. 4 vol. in-12. . . . . . . . . . . . . . . 12 »

*Le Tartare*, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé. 4 vol. in-12. . . 10 »

*Michel et Christine*, par le même. 3 vol. in-12. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 50 c.

*La Sœur de Saint-Camille*, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12. . . . . . . . . . . . 6 »

*Le Centenaire*, ou les Deux Béringheld, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 »

### *Sous presse.*

*Polidore*, ou la Liberté des Grecs au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques, par Charles Nodier, 2 vol. in-12.

*Le Bonnet de police*, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

---

(1) Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez Barba, au Palais-Royal :

*Agathe*, ou le Petit Vieillard de Calais, 2 vol. in-12. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr. »

*Albert*, ou les Amans missionnaires, 2 vol. in-12. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 »

---

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

